



LA COUREUSE DES GRÈVES

LES FLOTS ENSORCELÉS

MÉLANIE DUFRESNE

Les flots ensorcelés

La Coureuse des grèves

Par Mélanie Dufresne

©Mélanie Dufresne, 2023

Direction littéraire : Nathy d'Eurveilhaer

Couverture par Deranged Doctor Design

ISBN-13 ePub : 978-2-9820651-8-5

Déclaration de reconnaissance

Dans un esprit d'amitié et de solidarité, l'autrice rend hommage aux Premiers Peuples de son lieu de résidence. Étant à la croisée du Nionwentsïo du peuple Huron-Wendat, du Ndakina du peuple Wabanaki, du Nitassinan du peuple Innu, du Nitaskinan du peuple Atikamekw et du peuple Wolastoqiyik Wampanoag, nous honorons nos relations les uns avec les autres.

Note sur les droits d'auteur

Merci d'avoir téléchargé ce livre numérique. Ce livre reste la propriété intellectuelle de l'auteure et ne peut être distribué dans le cadre d'activités commerciales ou personnelles. Si vous avez apprécié ce livre,

veuillez encourager vos amis à télécharger leur propre copie chez un distributeur autorisé. Merci de votre soutien.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Table des matières

[Les flots ensorcelés](#)

[La Coureuse des grèves](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Épilogue](#)

♦ La Coureuse des grèves

DUPONT, Jean-Claude (1987). *Légendes des villages*, Québec, p.43.

Saint-Jean-Port-Joli, L'Islet

Une vingtaine d'étés durant, tant que les gelées n'empêchaient pas la navigation, on voyait la Coureuse des grèves remonter la mer à la barre du jour, son panier d'osier à la main. Elle ramenait tantôt un canard sauvage, tantôt un fromage fin, du poisson frais ou une baguette de pain de matelot, mais aussi des « présents rares ». Sa maison recelait des trésors : des robes de Chine et d'ailleurs, des bérets basques, du rhum de la Jamaïque, des parfums français... Elle n'avait jamais quitté son domaine qui s'étendait jusqu'à la mer, et pourtant, elle connaissait des danses étrangères et pouvait nommer les ports de nombreux pays du monde.

Elle était toute jeune encore que son père, un ancien marin qui « avait navigué sur les sept mers » au temps de sa jeunesse, lui décrivait déjà des pays où les roses sont en fleurs dans le mois de janvier, où des femmes peu vêtues dansaient sur des sables lumineux, et où l'on charmait les serpents venimeux. Puis, finissait-il toujours par ajouter: « Je me suis marié dans l'automne et j'ai vendu ma goélette dans le printemps ». Depuis que le vieillard était disparu, elle passait les longues saisons froides à se bercer lentement dans la grande chaise de son père, là où, de la fenêtre, il regardait la mer.

Tous les jours, l'été, lorsque le soleil commençait à baisser, habillée d'une robe de soie chatoyante qui sentait l'encens, elle prenait le sentier qui menait à la mer. Arrivée sur la grève, elle y retrouvait des marins de tous pays qui avaient pris l'habitude de s'arrêter en mer pour rencontrer la Coureuse des grèves de Saint-Jean-Port-Joli.

Cet automne-là, le temps des grandes marées était arrivé, mais la Coureuse des grèves ne semblait pas le réaliser; elle continuait à passer ses nuits hors du logis. Et puis un soir, peu de temps après qu'un navire amarré au large eut actionné son cor de brume, elle sauta dans une barque qui fit terre auprès

d'elle. On ne la revit jamais; l'équipage l'avait emmenée dans les « Vieux Pays ».

Peu à peu, la maison tomba en ruine et la forêt recouvrit la petite terre qui menait à la mer. Mais sur la Côte Sud, la Coureuse des grèves vit toujours dans les mémoires.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Un cadavre flottait à nouveau dans la piscine. Au moins, cette fois, il s'agissait d'un écureuil. Cette mort serait plus facile à résoudre que celle de la sorcière que j'avais découverte dans les mêmes circonstances, quelques mois plus tôt. Je tendis mes sens vers l'eau avec prudence, mais il était bel et bien trop tard pour le petit rongeur. Le géant à mes côtés jura tout bas. Je posai une main sur son avant-bras avec une grimace chagrinée.

– Je vais acheter la rampe d'évacuation dont tu m'as parlé, dis-je. Ça devrait nous éviter une autre tragédie.

Ben hocha la tête avant d'attraper l'épuisette.

– Mieux vaut le faire disparaître avant qu'un de tes invités voie ça, dit-il.

J'agitai une main pour dissiper ses inquiétudes.

– Le manoir n'accueille qu'un seul visiteur en ce moment et je suis sûre qu'il dort.

Par réflexe, je lançai un coup d'œil à la fenêtre du deuxième étage. L'épais tissu des rideaux masquait l'intérieur de la chambre occupée par mon client. Les autres fenêtres brillaient dans le soleil du matin. Grâce à un coup de pinceau cet été, la balustrade et les colonnades rutilaient de blancheur. Le manoir n'était plus tout jeune, et j'avais passé tous mes temps libres à lui redonner son lustre d'antan depuis que j'y avais emménagé en juillet dernier. Avec deux étages pleins, des combles aménagés, une galerie à l'étage sur toute la façade et un toit en pavillon, je n'avais pas chômé.

Un clapotis ramena mon attention vers la piscine. Et c'est à ce moment que je le vis.

Le petit korrigan avait grimpé dans le chêne pour mettre la main sur des glands et il s'en servait comme projectiles. Ses cheveux rouges et sa peau brunâtre se fondaient dans les feuilles mordorées. Son piaillage, facile à identifier, dévoilait sa position. J'étais presque certaine que la mort de l'écureuil lui incombait, puisque les incidents s'étaient multipliés depuis son apparition dans les parages.

Un gland me manqua de peu et je bondis derrière Ben. Le géant gronda et bloqua le tir suivant de son râteau. J'étirai le cou pour confirmer que le minuscule envahisseur était toujours au même endroit puis je fermai les yeux et pris contact avec l'eau environnante.

À mes côtés, la piscine brillait sur la toile de mon esprit comme le soleil de midi. Mon attention se porta au-delà, vers le chêne. Une averse passagère très tôt ce matin avait chargé les feuilles d'une multitude de gouttelettes. Je les invitai à se regrouper, une par une, jusqu'à former une flaque en suspens. La masse aqueuse gondolait et chatoyait dans mon esprit, mais je l'apaisai d'un chuchotement.

Le korrigan piailla, nous défiant de le déloger de son perchoir. Je ne comprenais pas ce qui l'avait mis dans un tel état. Le Petit Peuple était de nature joviale et accommodante, même si les récits de lutins malfaisants ne manquaient pas. Étant donné qu'il avait fait son apparition la semaine précédente, j'étais portée à croire qu'il avait embarqué en passager clandestin de ma commande chez l'épicier. Sa présence ici devait être aussi inexplicable pour lui que pour moi, d'où son animosité.

La bulle d'eau se déplaçait avec une lenteur exaspérante, mais elle était enfin en position. Je relâchai mon contrôle sur la masse qui fondit sur le korrigan. Voilà qui lui apprendrait à me prendre pour cible. Ses cris m'obligèrent à couvrir mes oreilles pour les protéger. Les feuilles s'agitèrent dans l'arbre et il bondit vers la haie. Ses piailllements voyagèrent le long de la haie, suivant sa progression d'un arbre à l'autre jusqu'à ce qu'il atteigne la remise de jardin.

– Oh non, murmura Ben avant de partir en courant vers le petit hangar, toujours armé de son râteau.

Je m'élançai à sa suite, mais le mal était fait à mon arrivée. Des clous fusaient dans tous les sens. Les planches craquaient et des éclats de peinture retroussaient, signe que le bois subissait trop de pression. À l'intérieur de la remise, les grattements du korrigan se déplaçaient de part et d'autre, suivant la même trajectoire que les clous en cavale. Un craquement retentit, suivi d'un grincement de mauvais augure. Mes yeux s'ouvrirent tout grand à la vue du coin du mur qui baillait dans notre direction.

D'un geste, Ben me tendit son râteau et plaqua ses mains contre deux planches encore entières dans l'espoir de retenir le coin du mur. Une série de tintements métalliques précéda une ondulation dans les planches et l'autre coin lâcha.

– Attention, cria Ben.

Je bondis vers l'arrière à sa suite, juste au moment où la cloison se déchirait en son milieu. Des échardes de bois volèrent tandis que le côté de la remise se transformait en feuilleté. Le korrigan hulula pour souligner sa victoire avant de déguerpir dans les arbres plus loin.

Ma mâchoire se décrocha devant le spectacle de ma remise éventrée. Si elle datait de la même époque que le manoir, elle aurait pu tenir encore quelques années de plus. D'autant que la personne qui l'avait construite avait pris soin de respecter le style de la maison. La frustration monta dans ma poitrine; envers moi-même d'avoir provoqué la créature, mais aussi d'avoir ajouté un chantier urgent à mes préparatifs en prévision de l'hiver. La neige ferait son apparition d'ici quelques semaines et je ne pourrais pas laisser les outils, et encore moins la pompe de la piscine, à la merci des éléments. Alors que la contrariété enflait, quelque chose d'autre, de bien plus obscure, se braqua dans mon ventre.

Un « floush » sonore, suivi d'un impact sur mes bottes, me fit baisser les yeux. Je fixai la flaque d'eau à mes pieds avant de réaliser que le râteau n'était plus dans mes mains. La consternation remplaça mes autres préoccupations : je venais d'oblitérer l'outil. Disparu. Transformé en flaque d'eau. Sans possibilité de retour.

Aussi vite qu'il était apparu, le pouvoir obscur se rétracta.

Ben recula avec soin pour déposer la section de mur qu'il tenait toujours. Je secouai mes pieds et essuyai mes mains sur mon jean avant de les croiser dans mon dos lorsqu'il pivota vers moi. Avec un peu de chance, il oublierait qu'il m'avait donné le râteau.

Les nymphes ne possédaient pas la faculté de transmuter les objets.

Un pouvoir inhabituel soulevait des questions sans pour autant effrayer. Lorsqu'il échappait au contrôle de son détenteur, le temps n'était plus à l'introspection.

– Je crois qu'on va devoir trouver une autre façon de gérer la situation, constata Ben.

Je m'éclaircis la gorge et lui offris un sourire peiné.

– Je vais fouiller dans la cuisine et lui servir une tartine de miel. Ou deux. Avec un peu de chance, ça l'apaisera.

Il retourna vers la piscine et ramassa l'épuisette oubliée avec son triste contenu. Je considérai les dégâts subis par la remise et calculai l'espace à couvrir. Peut-être que je pourrais placer une toile, le temps que je détermine si la structure était récupérable. S'il fallait démolir la remise pour en construire une nouvelle, ça ferait un joli trou dans mon budget. La voix de Ben qui revenait du bac à ordures me sortit de mes réflexions :

– Veux-tu que je fasse un traitement pour assainir l'eau ou on vide la piscine pour l'hiver?

Je considérai les arbres autour de nous. La prochaine tempête ferait tomber toutes feuilles au sol, mais d'ici là, le jaune et le rouge étaient à l'honneur. La température des dernières semaines nous avait obligés à sortir nos bottillons et nos vestes doublées, mais depuis hier, le mercure avait remonté bien au-dessus de la normale saisonnière. Si je me fiais aux médias, nous allions profiter d'un été des Indiens digne de ce nom. Ce redoux automnal qui avait inspiré la chanson de Joe Dassin se produisait généralement après la première gelée et il se montrait capricieux, voire imprévisible, allant même jusqu'à ne pas se produire certaines années ou encore à se produire deux fois de suite.

– S'il fait vingt-cinq degrés ce week-end, ce sera notre dernière chance d'en profiter, dis-je en réfléchissant à voix haute. Allons-y pour le traitement.

Ben se passa une main sur la nuque et hocha la tête. Le mouvement tira sur son t-shirt, dévoilant un bras musclé et aussi large que ma tête. Il était un géant non seulement par sa taille, mais aussi par sa nature : les géants de roche appartenaient à la même famille de créatures surnaturelles que les sasquatchs. Son apparence réelle rappelait celle de la Chose dans les Quatre Fantastiques, mais en plus esthétique. Grâce à sa magie inhérente, il

pouvait, tout comme les sasquatchs, utiliser son glamour pour adopter une apparence humaine aux yeux de tous.

Mon regard s'attarda sur le chatolement du fleuve qu'on devinait entre les arbres. J'avais espéré ponctuer ma journée d'une course sur le rivage, mais ça devrait attendre. Je lui emboîtai le pas et entrai dans ce qu'il restait de la remise. Je descendis la trousse d'analyse de son étagère et pris un échantillon d'eau à même le filtre de la pompe. Je mélangeai les produits à l'eau et agitai l'éprouvette avant d'attendre que la couleur change.

Si mon affinité avec l'eau me permettait de la purifier, il en allait autrement de la piscine. J'aurais tôt fait de sublimer les produits chimiques et de faire sauter le système de filtration. Ben avait suggéré de modifier l'installation pour en faire une piscine écologique, mais des projets plus urgents avaient accaparé mon attention cet été. Et avec l'état de la remise, qui sait quand j'aurais le temps de m'y pencher.

Pendant que j'évaluais le résultat du test, Ben sortit les différents produits et les aligna sur le comptoir, balayant les éclisses de bois du revers de la main.

– Est-ce qu'on prévoit quelque chose pour Halloween? demanda-t-il.

J'ouvris de grands yeux, surprise par cette question. Même si officiellement je gérais un Bed & Breakfast, la réelle nature de mon entreprise n'était pas très propice aux activités thématiques : le manoir servait de refuge aux créatures surnaturelles. Les réservations se présentaient à courte échéance, et mes clients requéraient généralement du calme pour récupérer. Ben connaissait ma mission, alors peut-être qu'il ne posait pas la question à la légère.

– Qu'as-tu en tête?

– Un événement portes ouvertes auquel on pourrait inviter les gens du village, suggéra-t-il. Je sais que ce n'est pas ta clientèle, mais ça pourrait aider ta réputation. Les voisins sont tous très intrigués depuis que tu as emménagé dans le manoir. Tu agis en voisine exemplaire, mais étant donné que tu te mêles peu à eux, les suppositions vont bon train. Vaudrait mieux dissiper le mystère avant que les ragots ne se transforment en délires.

Je grimaçai à cette idée. Il était hors de question de compromettre la quiétude du manoir. L'expression de Ben s'assombrit à ma réaction et je levai une main pour adoucir mon refus.

– L'idée est bonne, et je vais réfléchir à un moyen de faire connaissance avec les gens du coin. Mais je crois que ce serait mieux de le faire ailleurs qu'ici.

Ben acquiesça et baissa les yeux sur les chaudières de chlore. Son ton se fit songeur lorsqu'il reprit la parole.

– J'aime ma solitude autant que toi, mais je sais aussi que les ragots font des ravages difficiles à réparer.

Ma bouche s'assécha à la vague de souvenirs qui tentait de remonter. Ben marquait un point, mais il ignorait que j'avais subi les conséquences directes de la médisance. À cause de l'esprit de clocher de mes voisins, j'avais perdu mon foyer, mes amarres rompues à tout jamais. Mais ça remontait à plus d'une centaine d'années.

Là où Ben faisait fausse route, c'était au sujet de mon isolement. J'avais perdu contact avec les miens très jeune. Abandonnée par accident ou par exprès, je l'ignorais. Après une vingtaine d'années d'attente, j'avais dû quitter ma région natale. Mes pas m'avaient ensuite mené partout sur la côte est des États-Unis, jusqu'aux Caraïbes. Ce n'était que tout récemment que j'avais réalisé la nécessité de renouer avec mes semblables.

Et si je voulais avoir une chance de les retrouver, un sanctuaire était mon pari le plus sûr. Un endroit paisible, à l'abri des menaces, un havre de sécurité. Une activité portes ouvertes me semblait l'antithèse de cette définition. Je frissonnai à l'idée de dizaines de personnes piétinant la pelouse et les plates-bandes, sans égard pour le fragile écosystème.

Malgré tout, je devais reconnaître que j'avais mis peu d'efforts à nouer des relations positives avec les habitants de la région. Un soupir m'échappa. Une autre tâche à ajouter sur la liste.

À la limite de ma perception, l'eau frétille, tel un chien avertit son maître d'une intrusion. Je fermai les yeux et dirigeai mon attention vers le chenal qui bordait l'entrée du terrain. C'était le premier chantier que j'avais lancé en emménageant au manoir : creuser un fossé en parallèle de la route,

et faire passer l'allée sur un ponceau. À une extrémité, un puits connectait à une source d'eau à proximité, et à l'autre, un déversoir assurait une circulation continue dans la petite douve.

Personne ne pouvait accéder au manoir sans que je le sache.

Notre visiteur ne m'était pas familier, mais la puissance de sa magie déclencha des picotements sur ma nuque. L'eau frémit à son passage, ambivalente quant à sa présence. Je fronçai les sourcils, car j'avais passé plusieurs heures à l'infuser de mon désir de préserver la quiétude de la propriété. La mission du manoir Cormoran comportait deux facettes : l'hospitalité pour mes invités, et la dissuasion pour ceux qui voudraient troubler leur séjour. Si l'eau ne parvenait pas à déterminer les intentions du visiteur, la prudence restait ma meilleure arme.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Je fermai ma veste après une inspiration fortifiante et repassai dehors. Ben s'affairait près des restes de la remise, à portée de voix si jamais j'avais besoin de renfort. Il se grattait la tête en cherchant de part et d'autre des débris. Je grimaçai au souvenir de son râteau. Heureusement, il y en avait d'autres dans la remise.

Dans l'allée de gravier, une voiture blanche au long nez massif venait de se garer aux côtés de mon Combi Volkswagen bleu pastel. Je descendis les marches de la véranda pour aller à la rencontre de mon visiteur, un vieil homme au visage parcheminé. L'âge avait voûté ses épaules, mais sa carrure conservait une fermeté caractéristique des gens qui ont eu une vie bien active. Ses yeux bleus illuminaient ses traits et son sourire lui donnait le charme d'un grand-père attentionné. La tension s'intensifia dans mes épaules, car les apparences se révélaient souvent trompeuses, surtout à la lumière de l'hésitation de l'eau. En me voyant, il pinça le rebord de sa casquette de golfeur pour me saluer.

– Bienvenue au manoir Cormoran, le saluai-je. Est-ce que je peux vous être utile?

– Tu dois être Viviane, répondit-il. Je suis Baptiste Rodrigue.

Je saisis la main qu'il tendait, prête à tout, sauf au contact chaud et légèrement rugueux des cales de sa paume. Une partie de mes inquiétudes s'évapora. Il me relâcha et promena son regard sur le manoir avec sa véranda aux colonnades blanches, puis sur la cour arrière qui s'étendait jusqu'à la lisière des arbres entre lesquels on devinait les berges du fleuve Saint-Laurent.

– Marie-Josephte m'a longuement parlé de son nouveau projet, mais elle a minimisé les compétences de la tenancière qu'elle a recrutée.

Son regard pénétrant me cloua sur place et je ne pus que hausser les sourcils en réponse. Avant le mois de juin, je n'avais connu Marie-Josephte Corriveau que de nom. Celle qu'on appelait la Corriveau, la Mangeuse d'âmes, s'était révélée bien plus soucieuse de sa collectivité que je ne l'aurais cru possible. Le hasard avait voulu que nos chemins se croisent lors

de la visite du manoir. Et si elle avait contrecarré mon projet d'acheter la propriété, elle m'avait offert une collaboration des plus intéressantes : le manoir lui appartiendrait, le plaçant sous sa protection, et j'y aurais pleine autorité, à condition d'en faire un havre pour les créatures surnaturelles.

Son offre avait fait écho à mes propres projets, ceux de trouver un sanctuaire, m'accordant la sécurité de facto et me laissant une porte de sortie si les événements ne tournaient pas en ma faveur. J'avais accepté avec joie.

Comme le commentaire de mon visiteur restait plutôt obscur, je misai sur l'évidence et écartai un bras en direction de la remise.

– Le projet avance bien. C'est surtout grâce à mon jardinier si la propriété resplendit.

S'il était bel et bien une créature surnaturelle comme je le soupçonnais, il aurait tôt fait de réaliser qu'il en allait de même pour mon jardinier. Monsieur Rodrigue rit tout bas.

– Je vois. Bien sûr.

La brise s'intensifia, apportant avec elle l'odeur du fleuve, un mélange d'iode et d'algues, un rappel que mon élément de prédilection se trouvait tout près, mais pas assez si les choses devaient mal tourner. Je frissonnai, mais ça n'avait rien à voir avec la température. Le soleil de l'après-midi brillait aussi fort qu'un jour d'été, comme promis par les prédictions météo qui avaient annoncé une journée anormalement chaude pour la saison. Je désignai la maison.

– Est-ce que je peux vous offrir un café?

– Si vous insistez; soyons civilisés.

La réponse me fit un drôle d'effet, mais mon visiteur n'avait pas grand-chose de normal de toute façon. Je le précédai pour grimper les marches du perron et ouvris la porte-moustiquaire avant de pousser sur la lourde porte en bois. Le ressort se contenta de couiner, et je relâchai mon souffle avec soulagement. C'était l'un des phénomènes inexplicables : le manoir intervenait quand bon lui semblait, ayant déjà essayé d'estropier un visiteur indésirable. Je n'avais pas encore déterminé si un esprit l'habitait ou si le bâtiment avait développé sa propre conscience, semblable à un manitou.

S'il ne réagissait pas d'emblée à mon visiteur, je le prendrais comme un signe favorable.

La construction du manoir remontait au début des années 1900. L'intérieur était entièrement en planche de bois, avec un style rustique que j'avais modernisé à l'aide de meubles aux lignes simples et aux couleurs claires. Un large foyer séparait le rez-de-chaussée en deux aires distinctes, mais les pièces s'ouvraient les unes sur les autres pour créer un ensemble aéré et lumineux.

Après avoir suspendu ma veste et celle de mon visiteur, je pris la direction de la cuisine et m'affairai à préparer le café ainsi qu'un plateau de biscuits Petit Beurre. Si j'avais été seule, j'aurais sorti la boîte d'Oreo, mais quelque chose chez mon visiteur me disait qu'il était plus traditionnel dans ses préférences.

La pièce voisine accueillait une longue table de ferme où pouvait s'asseoir une dizaine d'invités, mais monsieur Rodrigue avait plutôt choisi de prendre place à la table plus modeste du coin petit-déjeuner. J'y apportai mon plateau et posai sa tasse devant lui. Il n'ajouta rien à son café, souffla sur la surface avant de prendre une gorgée. Il hocha la tête et sourit avec appréciation.

– On dit qu'il n'y a que les psychopathes, ou les policiers, pour boire leur café noir, remarquai-je.

– Ma pauvre enfant, on voit bien que tu ne m'as pas reconnu.

Je sourcillai à son ton amusé qui contrastait avec la menace contenue dans son regard. La protection de la Corriveau m'assurait la quiétude, mais elle n'éliminait pas d'emblée les menaces. Les planchers frissonnèrent et la tuyauterie gronda. Un plic-ploc me parvint depuis l'évier, comme si le manoir réagissait à ma méfiance. Mes sens détectèrent un afflux d'eau dans les conduits. On aurait dit que le manoir préparait mes défenses. Intéressant. Je reportai mon attention sur mon visiteur.

J'avais vécu les trente premières années de ma vie à quelques heures d'ici, mais j'avais passé les cent vingt années suivantes sur la route. Les moyens de communication avaient été bien moins efficaces à cette époque, mais les marins et les pêcheurs que j'avais côtoyés s'étaient révélés une

excellente source d'information. Je me repassai son nom, mes doigts tambourinant sur le côté de ma tasse. On pouvait y lire « Va chier. Oups, j'veux dire : BON MATIN ». Le regard de monsieur Rodrigue s'y posa et le coin de ses lèvres s'étira en un sourire sardonique.

Pour s'assurer que je sois à jour, Marie-Josephte avait dressé à mon intention un tableau des principaux acteurs de la scène politique surnaturelle de la région. Vu l'âge apparent de mon visiteur, les choix étaient restreints : il appartenait soit à la catégorie des monstres lacustres – ces derniers bénéficiaient d'une longévité quasi immortelle, mais prenaient plaisir à prendre l'apparence de vieillards fouineurs – soit j'avais affaire au fameux Bonhomme Sept Heures.

Si les monstres lacustres furetaient partout, ils refusaient de prendre un parti, bien qu'il leur arrivât de lâcher certaines informations dans le seul but de causer un peu plus de chaos. Le Bonhomme Sept Heures quant à lui jouissait d'une réputation bien plus inquiétante. Dans sa « jeunesse », il avait exercé comme croque-mitaine, aussi bien pour les humains normaux que pour les surnaturels. Son pouvoir tournait autour de la guérison, l'expression *Bone Setter* ayant inspiré son surnom francophone, mais les exploits qui l'avaient rendu célèbre parlaient de traque, de capture et de torture. Le récent retour du Windigo sur la scène politique avait bousculé le *statu quo*, et le rôle de croque-mitaine avait changé de main. Je n'en restais pas moins circonspecte quant à la menace qu'il représentait.

Et vu sa précédente mention de Marie-Josephte, les probabilités penchaient vers le Bonhomme Sept Heures plutôt qu'un des monstres lacustres.

– J'ai passé l'âge de craindre les histoires de croque-mitaine, répondis-je pour tester les eaux.

– Voilà qui n'est pas si sage.

Il prit une gorgée de café sans expliquer le fond de sa pensée. Je haussai les épaules et optai pour la franchise.

– Je me mêle de mes affaires et je m'attends à ce qu'on me rende la pareille.

Sa tasse se figea à mi-chemin entre la table et sa bouche. Après quelques secondes, il la déposa avec soin et croisa les mains devant lui.

– Ma visite d’aujourd’hui n’en est pas une de courtoisie.

Surprise, surprise. Par réflexe, ma conscience prit contact avec l’eau à proximité. Un des avantages de l’âge avancé du manoir résidait dans son système de chauffage à l’eau chaude. Des radiateurs siégeaient sous chacune des fenêtres et des tuyaux couraient de long en large des pièces pour les ravitailler. En quelques secondes, je pouvais appeler à moi plusieurs litres à la rescousse. Prenant soin de garder ma respiration stable, je haussai un sourcil interrogateur :

– Je suis tout ouïe.

– J’ai investi des sommes importantes dans la construction d’une microbrasserie non loin. D’une part, je m’efforce de diversifier mon portefeuille en vue de ma retraite, d’autre part, c’est aussi une activité liée à certains membres de notre communauté.

Je hochai la tête. Le projet ne me disait absolument rien, ce qui n’était pas surprenant en soi : depuis mon retour dans la région, tout mon temps avait été dédié au manoir.

– Vois-tu, reprit-il, hier, je suis arrivé sur le chantier pour qu’on m’annonce que les fondations ont été inondées.

– Vous m’en voyez désolée.

Je n’y connaissais rien en construction, mais je savais pertinemment les dégâts qu’un tel coup d’eau pouvait infliger. Il inclina le menton en me considérant fixement.

– Un ouvrier y a perdu la vie. Carl Béland, vingt-trois ans, un charpentier et un banal humain. Il avait un bel avenir devant lui.

Un soupir de tristesse m’échappa. L’eau était aussi vivifiante que meurtrière.

– Ne ressens-tu aucune culpabilité? insista-t-il.

– Toute mort est déplorable, répondis-je, perplexe.

Il écarta les mains avec une expression féroce.

– Alors, explique-moi pourquoi tu as mis fin à ses jours, en plus d’avoir saboté mon projet.

Ma mâchoire se décrocha à son accusation. Je me pointai du doigt, les yeux ronds d’incrédulité.

– Vous pensez que c’est moi qui ai causé l’inondation?

Il se pencha au-dessus de la table pour parler d’un ton dangereusement doux.

– Les faits sont là : une océanide s’installe dans les environs, une créature qu’on ne trouve nulle part ailleurs au Québec. Elle s’approprie un bout de territoire et s’acoquine avec de puissants alliés en un rien de temps. Et voilà que mon investissement prend l’eau, sans parler de l’enquête de la Sûreté du Québec^[1]. Ils ont relâché la scène de crime, mais les questions continuent de s’empiler.

Il croisa les bras sur sa poitrine, sa bouche pincée par la colère. Mes pensées tournaient à cent à l’heure en cherchant une explication qui lui conviendrait. Si je lui avouais la raison de ma présence dans la région, je craignais qu’il ne le retourne contre moi. Ce serait comme lui remettre l’arme avec laquelle m’achever : j’étais isolée de mes congénères et aux prises avec un pouvoir inconnu. Sans soutien, à l’exception de la Corriveau, et pas de taille à me défendre si nous en arrivions à la violence. D’autant que s’il comprenait l’ampleur de mon manque de contrôle sur les manifestations de ce pouvoir, il y verrait le prétexte parfait pour m’éliminer plutôt que de trouver le moyen de m’aider dans mes recherches. C’est ce que j’aurais fait à sa place. J’avalai avec difficulté, la gorge sèche.

– Je ne connaissais même pas l’existence de ce chantier avant que vous m’en parliez, l’informai-je.

Il secoua la tête.

– C’est un peu faible comme défense, tu ne trouves pas?

– J’ai accueilli un invité la nuit dernière. Je n’aurais pas pu me balader pour commettre le sabotage dont vous m’accusez.

– Mm, un alibi? Cet invité peut-il attester de ta présence du coucher au lever du soleil?

Mon souffle me quitta en un soupir défait. Mon invité était arrivé après minuit pour se retirer dans sa chambre presque immédiatement. Les yeux du Bonhomme Sept Heures pétillèrent à ma déconvenue. Mon visage se crispa alors que l'irritation prenait le dessus. Toute jeune, j'avais été la cible d'accusations infondées et j'avais été incapable de les réfuter. J'avais tout perdu en conséquence. Hors de question que je vive à nouveau cet enfer.

– Je suis innocente jusqu'à preuve du contraire, répondis-je, citant le principe juridique du droit pénal en vigueur au Canada.

Les doigts du Bonhomme Sept Heures tapotèrent le bord de sa tasse.

– Les années où je battais la campagne pour terroriser les enfants et les surnaturels chahuteurs sont loin derrière moi. J'ai adapté une méthode bien plus efficace : les mots blessent aussi bien que les coups, et leur marque est indélébile.

Le poil de mes bras se hérissa à ses paroles qui faisaient écho à mes souvenirs. La détermination me crispa les épaules et je haussai un sourcil provocateur.

– Pensez-vous que je vais rester les bras croisés pendant que vous salissez mon nom? Je ne sais pas ce que vous cherchez, mais vous ne l'obtiendrez pas de moi par la menace.

Sans qu'il ne bouge, sa présence dans la pièce enfla. Le contour de sa silhouette se densifia alors que la luminosité ambiante disparaissait, siphonnée par la colère du Bonhomme Sept Heures. Sa voix rappelait le roulement du tonnerre lorsqu'il me répondit.

– Tu as bien joué tes cartes en t'installant dans le secteur : tu as obtenu l'aval des Faoladh dès le départ. D'ailleurs, Greg n'a que de bons mots à ton sujet. Si le chef de la meute ne m'avait pas assuré du contraire, je t'aurais accusé d'avoir embrouillé l'esprit du loup-garou.

J'inspirai avec difficulté, suffoquée par son obscur halo. Mes muscles tremblaient de l'effort requis pour rester droite. Le visage du Bonhomme Sept Heures se parait d'ombres lourdes de sinistres promesses; un peu comme dans un rêve, lorsqu'on se trouve face à un trou noir. Notre esprit sait qu'un seul coup d'œil dans cette obscurité suffirait à libérer nos pires cauchemars.

– Si tu penses pouvoir agir impunément, je me ferai un plaisir de remettre les pendules à l'heure, gronda-t-il. La protection que t'a octroyée la Corriveau m'empêche de riposter, mais ça ne saurait durer.

Comme si la mention de Marie-Josephte l'avait invoquée, l'eau s'agita autour du terrain et je la sentis traverser le ponceau. Les renforts étaient tout près. La sueur traçait des rigoles dans mon dos, mais j'exhortai mes muscles à bouger, à ignorer le prédateur qui n'attendait que le bon moment pour bondir. Feignant une nonchalance que j'étais loin de ressentir, je me levai et rinçai ma tasse dans l'évier avant de la déposer sur le séchoir. Tremblante, je m'appuyai contre le rebord de porcelaine et croisai les bras.

– Je suis désolée que votre projet connaisse des difficultés, mais je n'y suis pour rien. J'ai clairement stipulé mes intentions aux Faoladh lors de mon arrivée sur le territoire : j'aspire au calme et à la tranquillité. Qu'on vienne me menacer de la sorte n'est pas l'idée que je me faisais de mon séjour.

Le Bonhomme Sept Heures avait fait mention des loups-garous irlandais en premier et je ne pouvais qu'espérer qu'il reconnaissait leur autorité, ou au mieux qu'il entretenait de bonnes relations avec eux. Après tout, la Capitale-Nationale et une bonne partie de Chaudière-Appalaches tombaient sous leur protection.

J'ignorais à quel point le Bonhomme Sept Heures avait l'ouïe fine, mais mes sens étaient si tendus que je sentis l'approche de Marie-Josephte, presque aussi bien que si je la voyais. La porte grinça et le battant claqua en se refermant.

La lumière inonda la pièce. Mon visiteur avait repris l'apparence d'un vieil homme affable. Aucune trace du monstre ne subsistait. Sauf que je savais au plus profond de moi que je ne pourrais jamais relâcher ma garde en sa présence.

– « Honey, I'm home »^[2], lança Marie-Josephte avant d'apparaître sur le seuil de la cuisine.

Marie-Josephte Corriveau resplendissait, même lors des mauvais jours. Son physique aurait fait pâlir de jalousie un mannequin, avec ses longues jambes, son teint crème et ses cheveux noirs relevés en chignon. Comme à

son habitude, elle portait une jupe à la coupe étroite et à la taille haute. Les boutons de son pardessus étaient détachés et on devinait son chemisier blanc en dessous. Elle incarnait pour moi la femme d'affaires par excellence : à la fois raffinée et effrayante.

Son regard se posa sur moi, me balayant de la tête aux pieds avant d'atterrir sur le Bonhomme Sept Heures. Elle étira les lèvres en une parodie de sourire.

– Baptiste, quelle surprise de te trouver ici! Surtout après t'avoir expressément demandé le contraire.

Mes sourcils grimpèrent tout en haut de mon front. Sa visite n'était donc pas fortuite. Le Bonhomme Sept Heures leva sa tasse.

– Tu ne m'avais pas dit que son café était aussi bon. Tu devrais en prendre un.

Le visage si distingué de Marie-Josephte se crispa une fraction de seconde avant de reprendre un air affable. Je me plaquai un peu plus contre les armoires, ma magie innée fébrile de connecter avec l'eau à proximité, au cas où la situation dégénérerait.

– Je ne suis pas dupe au point de penser qu'un café suffira à te rendre civilisé, railla-t-elle.

Elle se tourna vers moi, ses yeux brillants d'une colère à peine contenue.

– La prochaine fois qu'il se pointera, garde-le dehors. Debout. Sous la pluie. Si tu le laisses prendre ses aises, impossible de s'en débarrasser.

Le Bonhomme Sept Heures fit claquer sa langue en signe de désapprobation, mais une lueur amusée illuminait son regard. Elle pivota vers lui, les mains sur les hanches.

– Je t'ai clairement fait comprendre que je voulais lui parler avant que tu ne lances des accusations infondées.

Il épousseta ses manches, les yeux baissés.

– Elles ne sont infondées que si on refuse de se rendre à l'évidence. Les circonstances sont accablantes.

– Si quelque chose est accablant ici, c’est ton étroitesse d’esprit, prononça Marie-Josephite entre ses dents.

Mon regard alterna entre eux comme si j’assistais à un match de tennis. On aurait dit que *maman et papa* se disputaient devant moi, me laissant croire que leur relation était plus complexe que cette apparente mésentente.

Je n’avais aucune intention de laisser la situation s’envenimer et que mon manoir soit le théâtre d’un affrontement entre la Mangeuse d’âmes et le Croque-mitaine. Avec une bonne inspiration, je m’éloignai de l’évier, les mains levées dans l’espoir de calmer leurs ardeurs.

– Comme je suis innocente, laissons l’enquête suivre son cours, les interrompis-je. Vous aurez votre coupable bien assez tôt.

Le regard bleu du Bonhomme Sept Heures se posa sur moi et il retroussa les lèvres en signe de dédain.

– Je n’attendrai pas que la police humaine se sorte les doigts du nez. Vu son efficacité, les fondations auront pourri avant que les enquêteurs n’arrivent à une quelconque conclusion.

– Je pourrais assécher les fondations, offris-je sur un coup de tête.

Marie-Josephite m’envoya un regard d’avertissement et je haussai les épaules.

– Prenez-le comme un signe de ma bonne foi.

Il me considéra en silence assez longtemps pour que mon souffle se fasse plus court, puis il hocha enfin la tête. Les épaules de Marie-Josephite avaient commencé à se détendre lorsqu’il leva un doigt.

– Disons que je concède que ta protégée ne soit pas déterminée à renverser l’ordre établi. Disons aussi que j’ai peut-être sauté aux conclusions trop vite.

– Si magnanime, railla-t-elle.

Le regard qu’il lui lança aurait suffi à me chasser de la pièce. Lorsque son attention se porta sur moi, mes muscles se contractèrent d’instinct.

– Je ne serai toutefois convaincu de ton innocence que si le véritable coupable est appréhendé, reprit-il. Tu clames l’innocence, mais en l’absence

de preuve, tu restes mon premier suspect. Te retirer de l'équation me semble la solution la plus sûre à ce stade.

L'incrédulité balaya mes craintes. La journée avait commencé comme n'importe quelle autre, sous le signe de l'espoir alors que mon projet avançait une étape à la fois, et voilà qu'en quelques paroles, cet homme – ce monstre – menaçait de tout détruire.

– Êtes-vous sérieux? Vous mettriez fin à mes jours sur la seule base de vos soupçons?

Sa moue s'accompagna d'un haussement d'épaules.

– Qui a parlé de meurtre? Dans l'interim, je te tiens pour responsable de ce vandalisme. La prochaine interférence sera considérée comme une agression et je riposterai.

– Tes doléances ont été entendues et nous agissons en conséquence, répondit Marie-Josephte. Maintenant, pars.

– Une dernière chose, intervins-je. Si je prouve que vous m'avez accusée à tort, je vous demanderai réparation.

À mes côtés, Marie-Josephte s'était figée, les yeux rivés sur le Bonhomme Sept Heures. Les lèvres pincées, il acquiesça. Sans mots, il se leva, ramassa sa veste et son chapeau et sortit.

Chapitre 3

Un souffle de vent m’effleura le visage, comme si le manoir soupirait de soulagement. Je relâchai mon souffle à mon tour et me frottai le visage à deux mains. Comment allais-je prouver mon innocence au Bonhomme Sept Heures? Les paroles suivantes de Marie-Josephite firent écho à mes pensées :

– Tu vas devoir découvrir qui a saboté son chantier. Autrement, il ne te laissera jamais tranquille, même si cette hypothétique deuxième interférence ne se produisait jamais.

J’avalai péniblement, car elle avait utilisé le pronom « tu ». Une partie de moi avait espéré qu’elle m’aiderait. La compassion adoucit son sourire.

– Je dois me rendre à Montréal pour le travail, mais appelle-moi si tu as besoin d’aide. Je verrai ce que je peux faire.

De jour, Marie-Josephite occupait le poste de directrice régionale pour le ministère de l’Immigration, de la Francisation et de l’Intégration. De nuit, elle endossait le rôle de la Corriveau et jouait du coude avec les autres créatures surnaturelles locales. Le folklore la dépeignait comme une sorcière coupable du meurtre de sept époux. En réalité, elle avait été mariée deux fois et seule la mort de son deuxième mari lui incombait. La justice humaine l’avait condamnée à mort, mais le monde surnaturel avait eu d’autres projets.

Quelques années s’étaient écoulées avant que son nom ne soit chuchoté parmi les créatures surnaturelles. Ses exploits n’avaient rien à voir avec la sorcellerie. Là où elle frappait, il ne restait que des dépouilles desséchées, comme si la vie en avait été aspirée. On l’appelait la Mangeuse d’âmes.

Si les démons pactisaient avec les humains pour se nourrir de leur énergie, la Corriveau les dévorait tout entier. Une question avait tourmenté la communauté surnaturelle : qu’était-il arrivé à Marie-Josephite Corriveau pour qu’elle passe de simple humaine à une créature aussi féroce?

Jusqu’à tout récemment, j’avais adhéré aux récits de sa barbarie. Ce qui avait rendu notre première rencontre pour le moins mémorable. Puis d’autres surnaturels avaient partagé avec moi des récits différents, ceux

d'une femme dévouée à améliorer le sort des créatures surnaturelles vulnérables. Quelques mois plus tard, et je m'identifiais avec fierté comme sa collaboratrice, car nous étions liées par les convergences entre nos projets respectifs.

Cela dit, retrouver un vandale ne devait pas figurer très haut sur sa liste de priorités. Je pris mon courage à deux mains et redressai la tête.

– Je vais commencer par jeter un coup d'œil au chantier. J'aviserais ensuite. Des suggestions de piste à suivre?

Une grimace navrée étira ses lèvres.

– Ne prend rien pour acquis et ne te fies pas aux apparences.

C'était la base. Je frottai mes mains sur mes cuisses pour soulager ma nervosité. Marie-Josephte tendit un bras pour attraper mon épaule et me faire la bise.

– J'ai confiance en ta capacité à démêler cet imbroglio, déclara-t-elle en renouant la ceinture de son manteau.

J'acquiesçai et la raccompagnai jusqu'à la porte. Elle envoya un signe de la main à Ben avant de sauter dans sa Tesla. Lorsque la voiture eut disparu sur la route, je me dirigeai vers mon jardinier. Il avait croisé les mains sur le manche de son nouveau balai à feuilles, le regard perdu. Je m'arrêtai de l'autre côté du tas de feuilles colorées qu'il avait commencé à racler.

– Je vais devoir m'absenter quelques heures.

Ben cligna des yeux et secoua la tête comme s'il sortait d'une transe. Il n'avait jamais caché son admiration pour Marie-Josephte, et je me demandais parfois si c'était plus que de la simple fascination. Il avait été le premier à me parler en bien de la puissante enchantresse, même s'il ne l'avait jamais rencontrée en personne auparavant. Depuis que j'avais commencé à exploiter le manoir, il avait eu l'occasion de faire sa connaissance et ils s'étaient croisés à plusieurs reprises. Chaque fois, il semblait sans voix.

J'attendis qu'il hoche la tête pour reprendre.

– Si le Bonhomme Sept Heures repasse, garde tes distances et appelle-moi.

Il fronça les sourcils, soudainement bien plus alerte.

– Y a-t-il un problème?

Je haussai les épaules et résumai les accusations faites par le vieil homme. Son expression se décomposa, à mi-chemin entre l'horreur et l'outrage.

– Comment peut-il croire une telle chose?

– Même problème que pour les voisins, grimaçai-je. Il ne me connaît pas.

– Veux-tu que je t'accompagne?

Si l'offre était sincère, je sentais l'hésitation dans sa voix. Malgré son physique imposant, mon jardinier était la douceur incarnée. J'avais fait sa rencontre lors de ma première visite du manoir. La curiosité – et l'instinct de survie – m'avait poussé à mener mon enquête sur les circonstances entourant la mort de la sorcière dans la piscine, ce qui avait abouti à la découverte de Ben sur la plage.

S'il avait été la cause du décès de l'infortunée, il avait aussi été sa victime. Juste avant de mourir, la sorcière l'avait laissé prisonnier d'un sortilège, et il y aurait succombé si je ne l'en avais pas libéré.^[3] La réputation des géants de roche voulait qu'ils soient prompts à la fureur, mais cette facette de sa nature ne s'était jamais manifestée en ma présence. Vu son amour des plantes, et son désir de me rendre la pareille, il m'avait semblé la personne toute désignée pour m'aider à entretenir le manoir.

En dépit de sa force, il n'était pas vraiment l'idée que je me faisais de renforts, et je m'en serais voulu de l'obliger à aller à l'encontre de sa nature pacifique. Je souris et lui tapotai le bras.

– Merci, mais je vais seulement aller jeter un coup d'œil. Je te ferai signe si j'ai besoin de toi.

Il hocha la tête, soulagé. Puis son regard se porta vers le manoir derrière moi.

– Et ton invité?

Je me mordis la lèvre. Le vampire ne se lèverait pas de sitôt, mais j'ignorais combien de temps je serais retenue loin de mes fonctions. Il pourrait se débrouiller sans moi, sauf s'il avait faim (pour de la nourriture ordinaire, s'entend). Mon regard glissa vers la propriété voisine.

Je connaissais une excellente cuisinière.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Après avoir rassuré Ben, je traversai le terrain vers la petite clôture blanche. Je posai le pied sur le premier barreau et passai la jambe par-dessus les piquets aux bouts arrondis. Heureusement, la clôture servait de décoration plus que de réelle barrière, car avec mon mètre cinquante, j'aurais difficilement pu sauter par-dessus une palissade.

Même si nous étions voisines, la distance entre ma propriété et celle de Florence assurait son intimité aussi bien que celle de mes invités. Un saule pleureur mature occupait la place d'honneur, ses ramages offrant un écran de verdure impénétrable.

J'étirai une main pour effleurer ses feuilles au passage et il frissonna en guise de salutation. Je souris, heureuse de le trouver bien portant. L'ajout du canal autour de la propriété avait nécessité quelques ajustements, aussi bien pour éviter que ce petit gourmand vienne tout siphonner, que pour ne pas nuire à sa consommation d'eau.

La maison de Florence apparut de l'autre côté et j'empruntai le passage en pierres de rivière plates. Ses parterres avaient déjà été préparés pour l'hiver, car la vieille dame avait coordonné ses fleurs pour que le jardin soit à son apogée en juillet. Il ne restait plus que quelques hydrangées dont les boules roses avaient pris une teinte fuchsia flambé. Je me dirigeai vers la porte d'entrée et frappai quelques coups.

– Entre, Viviane! me parvint la voix de Florence.

Elle m'avait sans doute vu arriver depuis la fenêtre de la cuisine. Je passai le seuil et me retrouvai dans le vestibule. Devant moi, un escalier menait à l'étage. Des arches s'ouvraient de part et d'autre, menant toutes deux à des salons. Le premier servait à recevoir la visite, avec ses fauteuils crème impeccables. Chaque table d'appoint accueillait une lampe Tiffany en verre coloré. De l'autre côté, les divans au motif à carreaux disparaissaient sous les plaids et les coussins. Une pile de livres de toutes les couleurs et de toutes les tailles menaçait de s'écrouler. C'était de toute évidence la pièce à vivre.

Un mouvement attira mon regard et je me figeai à la vue de l'énorme félin. Vu la couleur de son pelage, il s'agissait vraisemblablement d'un chat domestique, mais il devait bien faire la taille d'un chien de compagnie, occupant tout un coussin du divan. Peut-être un Maine coon, car de mémoire les Savannah avaient le poil ras, et celui-ci arborait une fourrure qui n'avait rien à envier au roi de la savane. Il cligna ses yeux d'un vert perçant, et le bout de sa queue remua tandis qu'il m'étudiait avec l'aplomb d'un monarque.

Un dieu parmi les hommes. Ses ancêtres égyptiens auraient été fiers de lui.

Je ne pus résister à l'impulsion et lui offris une petite courbette. Une de ses oreilles frémit et il détourna la tête. Je le pris comme une permission et traversai la pièce jusqu'à la cuisine que je devinais de l'autre côté. Une odeur sucrée m'accueillit alors que je posais les yeux sur Florence. De la farine recouvrait ses avant-bras jusqu'aux coudes, et une traînée blanche ornait sa joue. Un foulard retenait ses cheveux blancs comme l'écume.

Avec une aisance née d'une longue pratique, elle maniait son rouleau à pâte pour transformer des boules d'abaisses en disques parfaitement ronds et plats. Le comptoir en était recouvert, certaines déjà déposées dans un moule, prêtes à recevoir leur garniture. Je m'approchai de la cuisinière pour jeter un coup d'œil dans la marmite et reconnus la préparation à base de sirop d'érable.

– Tartes au sirop d'érable, confirma Florence. Hier, j'en ai fait aux pommes. J'en ai gardé quelques-unes pour Ben et toi. Le reste ira aux Cercles des fermières de Saint-Michel-de-Bellechasse.

Je souris et vins me poster de l'autre côté de l'îlot pour la regarder travailler.

– Merci. Il faudra que tu m'apprennes ton secret.

– Beaucoup d'amour, répondit-elle avec un clin d'œil.

Elle déposa son rouleau et récupéra sa préparation pour garnir les abaisses.

– J'ai vu que tu as eu de la visite plus tôt, lança-t-elle, les yeux rivés sur sa tâche.

Je pinçai les lèvres pour masquer mon amusement. Ma voisine s'autoproclamait la reine des commères. Veuve, retraitée et sans enfant, elle passait ses journées à se balader dans le quartier et à observer les allées et venues de tout un chacun. C'était d'ailleurs grâce à son indiscretion que j'avais résolu le mystère de la sorcière morte dans la piscine. Car si elle était fine observatrice, elle possédait aussi la faculté de percer la plupart des illusions et de voir la véritable apparence des créatures surnaturelles, autrement dit le don de clairvoyance.

Malgré ce talent surprenant, ma voisine était une simple humaine et un témoin silencieux des frasques du monde magique. Si elle faisait montre de prudence, elle n'était cependant pas la seule à être au courant. Au fil des décennies, de plus en plus d'incidents avaient révélé l'existence de la communauté surnaturelle au monde des humains.

À ce stade, de nombreuses personnes en position d'autorité connaissaient notre existence, de même qu'une bonne partie de la population. Toutefois, de la même façon qu'un certain pourcentage de citoyens se bornaient à penser que l'homme n'avait pas marché sur la lune, plusieurs persistaient à nier notre réalité.

Personnellement, ça faisait mon affaire, même si une part de moi regardait la soupe sociale bouillonner en craignant les débordements à venir. Sans se formaliser de mon silence, Florence avait poursuivi la confection de ses tartes et elle en était à déposer les abaisses du dessus. Du bout des doigts, et à une vitesse fascinante, elle pinçait les bords pour refermer la pâte et lui donner une jolie frise d'un seul geste.

– L'homme, dis-moi, il avait une drôle de couleur. Qui est-ce?

J'inclinai la tête sur le côté, car elle ne parlait pas de la couleur de sa peau, mais bien de celle de son aura.

– À quoi ressemblait-il? demandai-je.

Elle haussa les épaules, son regard toujours sur sa tâche alors qu'elle passait un petit couteau pour créer des fentes d'aération sur le dessus des tartes.

– Bleu à la poitrine, et rouge à la tête. Comme s'il avait deux personnalités, ou alors un conflit entre sa nature profonde et sa mission.

Son regard noisette trouva le mien et j'y lus de l'inquiétude. Je m'empressai de la rassurer.

– Si je me fie aux histoires sur le Bonhomme Sept Heures, il y a effectivement un joli paradoxe à la clé : c'est un chasseur aux pouvoirs de guérisseur. Il ramanche les gens, guérit les blessures et les fractures, en se nourrissant de la douleur de ses patients. Le reste de son temps, il le passe – ou enfin il le passait, puisqu'il a parlé de retraite – à chasser les créatures surnaturelles qui attireraient indûment l'attention des humains.

Quel genre de créature pouvait faire peur aux monstres les plus dépravés de la communauté surnaturelle? Car c'étaient ses victimes préférées : ceux qui s'en prenaient aux femmes et aux enfants, les collectionneurs d'horreur, les tueurs en série, les mangeurs de chair humaine. Le Bonhomme Sept Heures les obligeait à un minimum de retenue parce qu'il était le pire d'entre eux.

Florence plissa les lèvres avec un air songeur puis s'affaira à fouetter un œuf pour en badigeonner le dessus des abaisses.

– J'espère que tu seras prudente, Viviane. Je sais que madame Corriveau tient à te protéger, mais elle n'est pas là 24 heures sur 24.

Je hochai la tête, la gorge nouée. Florence n'avait pas le don de prédire l'avenir, mais elle avait une excellente intuition. Mes doigts pianotèrent sur le bord du comptoir de nervosité et j'attendis qu'elle place les tartes dans le four pour avouer le but de ma visite.

– La prudence à elle seule ne suffira pas. Un incident s'est produit à Beaumont et il pense que je suis impliquée. Je vais aller y jeter un coup d'œil, et avec un peu de chance je trouverai quelque chose pour prouver mon innocence.

Elle programma le minuteur et pivota vers moi en secouant la tête.

– Je me doutais bien que sa visite n'augurait rien de bon.

– Et c'est la raison pour laquelle j'aurais besoin de ton aide, repris-je. J'ignore combien de temps je serai partie. L'électricien doit passer évaluer l'état des circuits cet après-midi, et même si je lui fais confiance, je ne suis pas très à l'aise avec l'idée de le laisser seul. J'ai un invité en résidence; un

vampire. Il ne sera pas levé avant le coucher du soleil. Si je ne suis toujours pas revenue, il faudra préparer le souper.

Elle plissa les yeux avec une moue.

– Serai-je au menu ou me demandes-tu de cuisiner quelque chose?

Un sourire fendit mon visage, car sous ses airs de gentille grand-mère se cachait un humour caustique.

– Il est entendu qu’il se procure du sang par ses propres moyens, et ailleurs qu’au manoir. J’avais prévu des brochettes de poulet. Il ne resterait qu’à faire cuire la viande et assembler la salade.

– Bien, sinon c’est le vampire qui aurait fini sur le menu de Baka.

Je sourcillai.

– Tu veux dire le poney aux allures de félin qui occupe ton divan comme s’il trônait devant ses sujets?

Elle agita une main.

– Ce n’est pas le mien, je m’en occupe pour une amie. Elle a rencontré un jeunot de soixante-cinq ans et il l’a invité en Espagne pour quelques semaines.

Elle se pencha vers moi en chuchotant.

– Je te jure que ce chat n’est pas comme les autres.

Un miaulement indigné nous parvint du salon, comme si l’animal savait que nous parlions de lui. J’ouvris de grands yeux et Florence posa un doigt sur ses lèvres. Je haussai les épaules et laissai tomber le sujet.

– Je t’écirai une note avec les détails pour le souper. Tu peux me laisser la vaisselle sale et je m’en occuperai à mon retour.

Elle roula des yeux et me chassa du revers de la main.

– Tu ne me diras pas quoi faire; la vaisselle sera faite si j’en ai envie. Va prouver à ce Bonhomme Sept Heures que tu es une citoyenne exemplaire.

Je déposai un petit baiser sur sa joue pommelée de taches de soleil pour la remercier. Maintenant que j’avais délégué mes responsabilités, il ne me restait plus qu’à me sauver. Littéralement.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

De retour au manoir, j'attrapai une veste, au cas où la température chuterait en soirée, et les clés de mon Volkswagen Combi. Mon fidèle mini bus n'était plus une jeunesse, mais je refusais de m'en départir. Nous avons traversé toute l'Amérique du Nord ensemble. Sa peinture bleu poudre rutilait encore sous le soleil et l'intérieur avait été revampé moins de dix ans plus tôt.

C'était bien le seul défaut du Combi : l'absence de technologie. Mais j'avais trouvé le moyen de contourner ce problème, et je glissai ma tablette électronique dans le support. J'y entrai les coordonnées GPS du chantier avant de me mettre en route.

De chaque côté, les arbres avaient revêtu leurs plus jolies couleurs et le jaune des bouleaux alternait avec le rouge des érables. Les mélèzes commençaient à pâlir, mais leurs aiguilles s'accrochaient encore à leurs branches.

Plutôt que de choisir l'autoroute, ce qui aurait été plus rapide, j'enfilai la route 218 vers l'ouest pour arriver à Beaumont, la municipalité voisine. La voix du GPS me guida jusqu'à un secteur en plein développement, où un panneau d'affichage annonçait les terrains encore disponibles et le détail du projet immobilier en cours.

Un morceau de ruban jaune flottait au vent, marquant l'endroit où la police avait bloqué l'accès au site. Je poursuivis mon chemin jusqu'au bout du quartier, là où l'asphalte se transformait en chemin de gravier. De la machinerie et plusieurs véhicules me cachaient la vue, mais une affiche promotionnelle pour la microbrasserie me confirma que j'étais au bon endroit.

Je stationnai mon Combi en retrait, assez loin pour que personne ne risque de l'accrocher au passage, et je sortis. Mon premier réflexe aurait été d'enlever mes chaussures; pieds nus, j'aurais pris contact avec la nature plus facilement, mais le vent m'apportait l'écho de voix et je n'étais pas prête à encaisser des regards critiques et des questions désobligeantes sur ma santé mentale.

Mes paupières se fermèrent et j'inspirai profondément pour m'imprégner de l'endroit. Une rivière murmurait non loin, la rivière des Mères, selon la carte. L'amplitude de ses méandres témoignait de son grand âge. Le lac Saint-Charles et le lac Beaumont, quant à eux, étaient trop éloignés pour que mes sens les perçoivent avec précision.

Je tournai mon attention vers mon environnement immédiat et repérai la canalisation du développement immobilier. Je la suivis sur quelques mètres d'un terrain accidenté avant de bifurquer vers une zone inondée que je percevais tout près. Aucune eau n'aurait dû se trouver à cet endroit et les déchets de construction l'avaient souillée.

Devant moi, un carré de béton dépassait du sol d'une trentaine de centimètres du sol. Les fondations mesuraient bien une quinzaine de mètres de large par trente mètres de long. Le niveau de l'eau montait jusqu'à mi-hauteur des murs. Mes sens parcoururent la zone : je pensais trouver une canalisation brisée, mais non, rien. Comme si l'eau s'était matérialisée de nulle part.

Mes yeux se rouvrirent tandis que mon cerveau jonglait avec ce mystère. Un rapide coup d'œil confirma que la voie était libre et je m'approchai des fondations. Des tiges de métal sortaient des blocs de béton par intervalle régulier. L'équipement de construction avait été mis à l'écart; brouette, échafaudage, lot de bois et autres matériaux. Entre les murs, la poussière et des gravats rendaient la surface de l'eau opaque. Le vent dessinait des vaguelettes, mais sinon rien ne troublait la quiétude des lieux.

Je laissai mon regard vagabonder de droite à gauche, à la recherche de n'importe quel détail incongru. Si j'avais eu espoir de découvrir la piste du coupable, je dus me rendre à l'évidence : avec la machinerie et les ouvriers, le sol avait été mille fois piétiné et je n'en tirerais absolument rien. Considérant la lumière déclinante du soleil, il me restait peu de temps avant qu'il ne fasse trop sombre pour discerner quoi que ce soit.

Le bruit d'un camion me tira de mes réflexions et je me glissai derrière un empilement de planches pour masquer ma présence. Le véhicule s'immobilisa et le moteur s'éteignit. Des voix masculines me parvinrent et j'avançai vers l'autre extrémité de ma cachette pour observer la scène. Trois hommes rejoignirent le conducteur qui venait de quitter son véhicule. La

remorque attachée à l'arrière contenait un énorme appareil dont l'utilité m'échappait.

– Mille cinq cents litres par minute, déclara le nouveau venu. Ça devrait nous dépanner d'ici à ce que le *boss* apporte la grosse pompe.

Tous les regards se posèrent sur le plus costaud d'entre eux. Un peu plus grand que ses compagnons déjà bien bâtis, les manches retroussées de sa chemise dévoilaient des avant-bras sculptés. Avec ses larges épaules et sa taille compacte, je ne doutais pas une seconde de sa force. Son casque cachait ses cheveux, mais sa barbe brune se parait de reflets roux selon l'angle du soleil.

Il acquiesça de la tête et donna une série de directives avant de se mettre à l'œuvre pour installer la pompe. Je le regardai faire, fascinée par son efficacité, ses gestes à la fois économes et empreints de force brute.

Comme s'il avait senti mon attention sur lui, il redressa la tête d'un coup sec et son regard se posa tout près de ma cachette. Je reculai en hâte et mes pieds s'accrochèrent dans un seau rempli de débris. L'homme lança un appel, me prenant pour un collègue, et j'entendis le bruit de ses pas s'approcher. La consternation accéléra les battements de mon cœur. S'il me surprenait à fureter, ma présence deviendrait des plus suspectes, et ma petite enquête connaîtrait une fin précocce.

Je fermai les yeux et poussai mes sens vers les fondations inondées. L'eau me répondit avec un tourbillon lourd de tristesse. Je lui promis de revenir l'aider si elle me rendait la pareille dès maintenant. J'insufflai une poussée d'énergie au bassin, et une vague prit naissance pour éclabousser l'endroit où les ouvriers s'affairaient. Un concert de cris surpris s'éleva.

– Zacharie, viens m'aider!

L'homme jura tout bas et tourna talons pour rejoindre les autres en courant. Je soupirai de soulagement et j'attendis quelques secondes avant de jeter un dernier coup d'œil entre les planches. Zacharie était penché au-dessus de l'eau avec ses collègues, sourcils froncés, à la recherche de ce qui avait causé l'étrange remous.

Un regard vers le ciel me confirma que le soleil frôlait l'horizon. Avec un peu de chance, les ouvriers partiraient bientôt et je serais en mesure de

m'approcher. D'ici là, mieux valait m'éloigner.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Je longuai la pile de bois et me glissai hors du chantier. Je suivis un monticule de terre et de gravats, sans doute le résultat de l'excavation des propriétés en construction. Les mauvaises herbes avaient déjà commencé à recouvrir la base. Plus loin, un petit fossé assurait l'écoulement des eaux de pluie.

Je m'approchai du bord et tendis la main au-dessus de la tranchée. Le mince filet d'eau frémit à ma proximité et je l'invitai à s'ouvrir à moi. Gardienne des berges, protectrice des rivages, chuchota-t-il. J'acquiesçai en silence et lui transmis mon affection. Il me retourna son désarroi face au chantier qui ne cessait de le mettre à mal. Ma compassion était un maigre réconfort, mais je lui promis d'intervenir au moins auprès des fondations inondées.

L'eau frémit à cette mention et je tirai sur le fil argenté du bout des doigts. La mémoire de l'eau était à la fois capricieuse et immense. Elle s'ouvrit volontiers à moi et m'offrit ses souvenirs : des impacts et des éclaboussures, des mains et des pieds, des sabots. Des sabots? Répondant à ma curiosité, l'eau mit en relief une série d'empreintes dans la vase. Les yeux fermés, je les voyais à la manière de faisceaux lumineux en pleine nuit. Une fois mes paupières ouvertes, rien. Je les refermai donc et à tâtons, je crapahutai le long de cette piste et remontai le cours de la rigole pour me retrouver sur le bord de la rivière. Un regard derrière moi m'apprit que j'avais traversé un champ pour aboutir à la lisière d'un boisé, dans le creux d'un méandre.

D'une légère secousse, je me détachai du contact de l'eau et m'agenouillai pour étudier le sol. Ma vision reprit sa clarté habituelle, et je repérai la piste que j'avais suivie depuis le chantier. Le passage de quelqu'un – ou de quelque chose – avait brisé une partie du branchage, piétiné les herbes et abîmé les arbustes. Parmi les traces, je distinguais les chevrons typiques d'une botte de randonnée. Et la demi-lune d'un sabot.

Durant ma jeunesse, les chevaux avaient été une possession rare et prisée. Plus tard, au cours de mes voyages, j'avais eu la chance de visiter d'immenses haras en Caroline du Nord et ensuite au Texas avant de

poursuivre ma route vers le golfe du Mexique. J'avais côtoyé de nombreux équidés de toutes tailles, ferrés ou non, et la profondeur et la forme de la trace me portaient à croire qu'il s'agissait d'un cheval de selle pieds nus.

Les traces se recoupaient et disparaissaient dans la rivière dont le lit se constituait de roches. Après m'être assurée que j'étais bien seule, je retirai mes chaussures et roulai le bas de mon pantalon. J'avançai jusqu'à ce que l'eau couvre mes chevilles. La morsure du froid m'arracha un sourire de plaisir; j'envoyai mes sens prendre contact avec la rivière. Sa présence s'enroula autour de moi comme l'étreinte d'une sœur. À travers elle, je sentais la vigueur de la flore et la vivacité de la faune. Les habitants du coin prenaient soin d'elle, même si tout n'était pas rose. Son grand âge teintait ses réactions d'une douce langueur. Aussi, lorsque j'attirai son attention sur la pagaille laissée par les intrus sur la berge, elle se contenta d'un soupir amusé. Je la remerciai tout de même et clignai des yeux pour reprendre contact avec les sensations de mon corps.

J'agitai les orteils en considérant les options. Certaines créatures surnaturelles pouvaient prendre l'apparence d'un cheval, notamment le Kelpie chez les Faes. Du côté des démons, je connaissais au moins une sous-catégorie originaire de la région qui possédait ce genre de pouvoir : le cheval-bâisseur. Les deux types de créatures possédaient une affinité avec l'eau et auraient pu causer l'inondation des fondations.

Ou encore un randonneur à cheval avait surpris notre malfaiteur durant sa balade. Auquel cas nous pouvions avoir affaire à n'importe quel type de créature : du simple humain au démon, en passant par le mage. Je fronçai le nez, indécise.

Un feulement attira mon attention, me sortant de mes réflexions. Mes pieds avaient commencé à s'engourdir vu la température de l'eau et je regagnai la berge pour remettre mes chaussures. Le bruit se répéta, suivi de craquements de branches. Je terminai le nœud de mes lacets et écartai les arbustes pour m'approcher de la source du son qui s'était métamorphosé en grognements.

Je me penchai et aperçus enfin la cause du tapage : un pékan se débattait avec la ganse d'un sac en plastique. Le petit mammifère ressemblait à un furet géant, avec un corps long comme mon bras et une

queue qui mesurait la moitié de sa taille. Son pelage brun et dense s'éclaircissait du poitrail à la tête, et avec ses petites oreilles rondes, on aurait dit un croisement entre un chat et un ourson.

Remarquant ma présence, il bondit et se tortilla, empêtré dans le sac lui-même pris dans un amas de branches mortes. Je laissai mes sens infuser le rivage et envoyai une onde d'énergie rassurante à l'animal. Il interrompit ses efforts pour me fixer.

– Est-ce qu'on se connaît? lui demandai-je, même si je n'attendais pas de réponse.

Aucune magie n'émanait du pékan et il était bel et bien ce qu'il semblait être. J'avais croisé un de ses semblables lorsque j'avais libéré Ben du sortilège qui le retenait prisonnier. Le pékan s'était tenu au-dessus de l'illusion magique, ce qui m'avait alors poussé à investiguer. J'interprétais cette nouvelle rencontre comme un signe.

Adressant une nouvelle vague apaisante à l'animal, je l'approchai, une main tendue, la tête inclinée sur le côté pour éviter de le confronter du regard. Il déplaça son arrière-train pour me faire face, mais resta autrement en position. Je tirai sur une branche et le sac craqua. Un grondement sourd me parvint du pékan et je marmonnai des excuses, mon attention sur le nœud de branches. Un trou dans le plastique s'avéra être la solution la plus simple et je tirai sur le sac jusqu'à ce qu'il déchire en deux, prenant soin de ne pas trop secouer le pékan.

Une fois libéré, il cabriola et tournoya, semblable à un chat surexcité. À cette preuve qu'il ne garderait pas de séquelles de sa mésaventure, un sourire soulagé étira mes lèvres. Il s'arrêta enfin pour frotter son visage d'une patte avant de s'ébrouer. Ses petits yeux noirs se posèrent sur moi et d'un bâillement, il dévoila sa dentition.

– Quel féroce prédateur tu fais, le complimentai-je.

Je me relevai en essuyant mes mains sur mon jean. Si je ne retournais pas bien vite au chantier, la noirceur serait complète et mon inspection des fondations n'en serait que plus difficile. Je saluai le pékan d'une main et pris la direction du champ. Sans bruit, le pékan bondit pour me suivre, se faufilant sous les arbustes et autour des troncs. À ma grande surprise, il ne

m'abandonna pas lorsque je quittai le couvert des arbres. Je haussai les épaules.

– Tu peux bien m'accompagner. À ce stade, ton opinion est aussi valable que la mienne.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

À mon retour sur le chantier, le bruit de la pompe m'accueillit. Un rapide tour d'horizon confirma que les employés du chantier n'étaient nulle part en vue. Je me faufilai entre des piles de matériel et divers équipements pour arriver au bord des fondations. Le pékan arpenta la zone, sa truffe au sol, sur la piste d'une odeur.

Je trouvai l'endroit le plus stable et m'agenouillai pour tremper la main dans l'eau. Le cerne sur les murs témoignait de la hauteur qu'avait atteinte l'eau, et même si la pompe émettait un raffut épouvantable, son niveau n'avait baissé que d'une dizaine de centimètres.

Dès que ma peau entra en contact avec l'eau, des résidus de magie recouvrirent ma langue d'une saveur âcre, comme les cendres d'un poêle à bois. Ma sensibilité à la nature me permettait de déterminer l'ascendance des créatures surnaturelles et j'avais depuis longtemps associé cette saveur aux démons de tout acabit, que leur affinité soit avec le feu ou un autre élément. Mes connaissances sur les démons restaient limitées : ils se départageaient en différentes lignées selon leur affinité à un élément naturel. Parmi ceux que j'avais côtoyés, certains avaient invoqué des objets personnels, mais ce talent semblait proportionnel à leur puissance respective. Tous possédaient la faculté de manipuler leur élément de prédilection, et ils se nourrissaient de l'énergie des humains. Les pactes conclus avec leurs victimes décuplaient souvent le plaisir et la qualité du « repas ».

L'eau ne m'apprendrait rien de plus. Elle avait répondu à un appel, puis elle s'était retrouvée prisonnière une fois sur place, avec rien ni personne pour l'en délivrer. La pompe l'emplissait d'appréhension. Je poussai mes sens dans toutes les directions à la recherche d'une autre option pour la libérer. Mais à moins de créer une fissure dans les fondations, il me faudrait imprégner le béton pour que ce dernier expulse l'eau vers la terre environnante.

Le Bonhomme Sept Heures verrait certainement d'un mauvais œil que j'abîme son projet, même si c'était pour réparer la bêtise d'un autre. Avec un soupir, je fermai les yeux et me mis au travail. L'eau tourbillonna autour

de ma main, curieuse. D'une douce caresse, je l'invitai à passer au travers du béton, goutte par goutte. Pas trop, pour ne pas le détériorer, mais juste assez pour se libérer des fondations.

À certains endroits, l'érosion commença à faire flancher le béton, et je redirigeai l'eau. Dans sa hâte d'être délivrée, elle éclaboussa les parois et je fredonnai une berceuse à voix basse. Ses ardeurs s'apaisèrent et elle accepta de suivre mes consignes.

Au bout d'un moment, mes bras se mirent à trembler. Je passai ma langue sur mes lèvres craquelées et déplaçai mon poids pour soulager mes jambes engourdis. Un petit cri me sortit de ma transe et j'ouvris les yeux pour me retrouver nez à nez avec le pékan. Il leva une patte, menaçant de m'assener une tape sur le nez. Je fronçai les sourcils.

– Encore un peu.

Un grondement agita sa poitrine, ses babines retroussées sur ses petites dents acérées. Je baissai les yeux vers les fondations illuminées par le quartier de lune pour voir qu'il ne restait qu'une trentaine de centimètres d'eau au fond. La pompe en aurait raison d'ici moins d'une heure. Je retirai mes sens de l'eau. Je me sentais comme après une séance d'entraînement intensif : mes muscles coopéraient difficilement et chaque geste me coûtait.

Je me laissai tomber sur les fesses le temps de reprendre mon souffle. Mes paupières se fermèrent d'elles-mêmes. Des pas résonnèrent à proximité et je me redressai d'un bond. Le pékan attrapa le bout de mon jean et tira.

– Oui, oui, je viens, l'assurai-je en me relevant.

Pliée en deux pour me fondre dans les ombres, je me faufilai jusqu'à l'autre extrémité pour jeter un coup d'œil à temps pour voir Zacharie s'approcher de la pompe. Une exclamation surprise confirma qu'il venait d'apercevoir le niveau de l'eau.

Je profitai de sa distraction pour filer jusqu'à mon Combi. Je déverrouillai la porte avec un soupir et lançai un dernier regard par-dessus mon épaule. La lumière du soleil n'était plus qu'un souvenir dans le ciel et le halo du plafonnier n'éclairait pas plus de quelques pas derrière moi. Le pékan en profita pour sauter à l'intérieur et prendre place sur le siège passager. Je fronçai les sourcils.

– Ta place est au bord de la rivière.

Il tourna sur lui-même avant de se coucher, le nez caché sous la fourrure touffue de sa queue. Je restai plantée là quelques secondes avant que le bruit de la pompe non loin me rappelle à l'ordre. Je haussai les épaules. Il serait toujours temps de le raccompagner à la rivière plus tard.

Je pris place dans mon siège et la fatigue me balaya comme le ressac. En prenant soin de ne pas déranger mon passager clandestin, j'ouvris le coffre à gants et attrapai un sac de noix que j'engloutis en trois bouchées. Dans le porte-verre attendait ma bouteille d'eau, oubliée là la veille. Avec les nuits fraîches, elle n'avait pas souffert de son séjour, aussi la vidai-je d'une traite. La tension dans ma poitrine se détendit et je me sentis prête à conduire.

Comme la noirceur masquait les inégalités de la route, je pris soin de rouler lentement le temps de quitter le tronçon en gravier. Alors que j'allais sortir du projet immobilier, le pékan se redressa et posa les pattes sur le tableau de bord. Mon attention se détourna une fraction de seconde de la route. Au même moment, une gigantesque ombre passa devant mes phares. Mon pied enfonça la pédale de frein par réflexe.

Un cri de frayeur m'échappa, mais l'impact ne se produisit pas. Avec l'absence de nez du Combi, la distance entre l'extérieur et moi était presque nulle. Une telle collision aurait pu – aurait dû – être fatale. La silhouette avait disparu, mais de ce que j'en avais vu, on aurait dit un quadrupède; trop gros pour être un chevreuil et pas tout à fait aussi massif qu'un orignal. Un cheval?

Bras tendus, mains crispées sur le volant, j'inspirai à quelques reprises, le temps que mon cerveau assimile qu'aucune collision n'avait eu lieu. J'avais freiné si sec que l'arrière du véhicule avait dérapé, orientant l'avant du Combi vers les fourrés. Le pékan feula en direction de la fenêtre, mais hormis le rayon des phares, l'obscurité était complète.

Un animal ou une créature avait bel et bien sauté devant nous, mais j'ignorais quoi. Et le pékan continuait de réagir à ce qui se trouvait dehors. Dans le véhicule, mon élément reposait hors de ma portée. Soit je poursuivais ma route, soit j'allais investiguer. Une petite voix m'exhortait à me mêler de mes affaires et à partir au plus vite.

Et si la mystérieuse créature me menait au coupable recherché par le Bonhomme Sept Heures?

Le pékan gronda à nouveau et je soufflai un bon coup pour chasser mes hésitations. Je posai la main sur la poignée avant de perdre courage et ouvris la portière. La rivière dormait trop loin pour m'être d'aucun secours, même si le bas-côté présentait une bonne dose d'humidité. C'était bien peu pour affronter un Fae ou un démon hostile.

Je m'écartai du Combi pour permettre à mes yeux de s'accoutumer à l'obscurité. Un bruit de galopade me fit virevolter. La créature fonçait sur moi. J'écartai les mains et poussai mes sens dans toutes les directions à la recherche d'une source d'eau. Une fine bruine s'agglutina entre mes paumes. Trop peu.

Le faible éclairage fourni par le Combi me permit de deviner la silhouette d'un énorme cheval à la robe noire. Sa crinière claquait au vent comme un funeste porte-étendard. Plutôt que de me charger, il caracola de côté et poursuivit sur sa lancée. Après quelques foulées, il ralentit, pivota sur son arrière-main et revint à la charge.

L'eau amassée ne suffirait pas à modifier la texture du sol et l'embourber. Je mis donc à exécution la seule idée viable : je tendis les bras et projetai le nuage de brumes directement dans ses yeux. Le cheval se cabra avec un hennissement strident.

Au contact de la créature, l'eau me transmit ce que j'avais besoin de savoir : mon assaillant appartenait à la catégorie des chevaux-bâisseur, des créatures farouches, dotées d'une force incroyable et d'une rapidité sans égale. Je n'étais pas de taille.

J'allais sauter derrière le volant lorsque le pouvoir qui sommeillait dans ma poitrine s'ébroua. L'appréhension remplaça toute autre préoccupation. Telle une spectatrice, je sentis la montée de ce pouvoir étranger à ma nature d'océanide, différent de mes facultés innées. La présence enfla dans ma poitrine jusqu'à obscurcir toute autre sensation.

Mes mains s'auréolèrent d'un bleu évanescent et le sol trembla autour de mes pieds. Une fine couche de gravier et de sable tourbillonna puis

s'éleva dans les airs. Au contact de mes doigts, le gravillon s'illumina de l'intérieur avant de se transformer en long filament aqueux.

L'eau enflait, prenait en volume, et tourbillonnait de plus en plus vite autour de moi.

Trop absorbée par cette perte de contrôle sur ma propre volonté, je ne réalisai pas tout de suite que le cheval-bâisseur s'était volatilisé.

– Que...

Une main se posa sur mon épaule, sa prise un peu trop forte, et elle tira pour me faire pivoter. Cette fois, je fus submergée par une sensation bien humaine : une terreur née de la douleur. Ma conscience me projeta cent vingt ans plus tôt, par une nuit tout aussi noire que celle-ci. En sortant de la maison, j'avais déploré l'absence de lune, sans m'y attarder. J'avais dévalé le petit sentier qui menait de ma chaumière jusqu'à la grève. À cette heure, j'aurais l'endroit tout à moi pour courir pieds nus. Personne pour me juger ou pour faire des commentaires.

Certaines femmes du village me qualifiaient de simple et d'ingénue. D'autres avaient des mots bien moins gracieux à mon égard. Je ne m'en étais pas méfiée. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Mes souvenirs de cette nuit étaient peuplés de ces mains qui m'avaient agrippée et arrachée à une vie modeste, mais remplie de petits plaisirs. Les heures et les jours suivants n'étaient que noirceur, où s'alternaient froideur et terreur. L'écho de ces sombres moments me tirait vers le fond, refusant de me libérer malgré le temps passé.

Jusqu'à ce que je sois percutée en plein ventre et projetée au sol.

L'impact me coupa le souffle et les courants d'eau qui m'entouraient s'entrechoquèrent, aspergeant mon assaillant sans lui faire de mal. La sensation des mains sur mon corps s'évapora, ma vision s'éclaircit, même si je n'étais pas libre pour autant. Je clignai des yeux et me tortillai, incapable de déloger le poids sur ma poitrine.

Le pouvoir en moi ne pouvait accepter cette soudaine captivité et il se comprima sur lui-même avant de vibrer. L'onde de choc se propagea et déstabilisa mon assaillant. J'en profitai pour le faire basculer et me retrouvai à califourchon sur le torse d'un homme.

Une lueur bleutée baignait ses traits et je reconnus Zacharie, l'ouvrier qui avait failli me repérer un peu plus tôt, plaqué au sol, les mains écartées en signe de reddition. Puis je réalisai que la lueur bleutée provenait de ma main, levée au-dessus de nous en une menace silencieuse. Je me figeai, prise d'assaut par les doutes. Avait-il attaqué en premier ou l'avais-je fait?

Ses lèvres bougeaient, mais je n'entendais rien à part un sifflement continu. Je secouai la tête et inspirai profondément, aspirant l'air frais de la nuit dans mes poumons. Les souvenirs se dissipèrent, et le pouvoir sauvage qui m'affligeait se retira comme la marée descendante. La brume qui recouvrait mes pensées se dissipa et je compris enfin les paroles de Zacharie.

– Doucement, voilà, c'est ça. Tout va bien.

Mon regard s'arrêta sur sa joue puis descendit vers sa gorge. De profondes stries rouges marquaient la peau pâle. Consternée, je tournai la tête vers ma main toujours levée. Mes ongles apparaissaient noirs dans l'obscurité et des traînées rouges assombrissaient mes doigts.

Je reculai, mais ce mouvement se révéla être une erreur : quelques secondes plus tôt, j'avais été assise à califourchon sur la poitrine de Zacharie, avec une main plantée à la base de sa gorge. En reculant, j'étais désormais positionnée sur sa fourche.

Mes yeux s'agrandirent de consternation et il sourcilla en réponse. Je le vis pincer les lèvres puis passer une main sur sa gorge, me rappelant les dégâts que je lui avais infligés. Je m'empressai de m'écarter. Une bouffée de chaleur remonta vers mes joues, et je remerciai l'obscurité de m'épargner cet embarras supplémentaire.

Dans ma hâte, je tombai sur les fesses et l'impact sur mon coccyx se réverbéra jusque dans ma nuque. Zacharie se redressa en position assise et tira sur le col de son chandail à quelques reprises. Il s'épousseta les mains avec lenteur, son regard méfiant. Avec un grognement de douleur, j'imitai sa pose.

– Désolée.

– Et moi donc.

Maintenant que j'étais revenue en phase avec les sensations de mon corps – celles d'ici et maintenant – je reconnus l'odeur cendrée typique d'un démon, mêlée à celle plus fraîche du grand large. La créature qui avait chargé le Combi et Zacharie ne faisait qu'un.

Sortie de nulle part, une boule brune bondit sur lui. Je m'élançai vers le pékan et l'attrapai à bras-le-corps pour l'écarter de Zacharie. L'animal se démena et je déployai une onde de calme, faisant appel à mon charme inné de nymphe. Je fredonnai tout bas, plus une vibration de la gorge qu'un réel chant, pour accélérer l'effet du charme. Les gestes du pékan ralentirent et il cessa enfin de se débattre. Je relâchai ma prise et il resta assis contre moi. Il gratifia tout de même Zacharie d'un feulement de mise en garde.

Zacharie fronça les sourcils et pointa mon compagnon.

– Qu'est-ce que c'est? Un vison géant?

– Non, mais c'est dans la même famille. Il s'agit d'un pékan.

– J'ai senti la magie que tu as utilisée pour le contrôler.

Comme c'était une observation plutôt qu'une question, je restai silencieuse, attendant la suite. Je passai mes mains sur la fourrure dense et lustrée du pékan. Il lova son dos contre ma poitrine, le regard toujours fixé sur Zacharie. Il agita une main pour englober la scène.

– Il n'y a que les sorcières qui ont des familiers.

Je fronçai les sourcils.

– Les Shamans aussi, à ma connaissance.

Après mon départ de Saint-Jean-Port-Joli, j'avais dérivé pendant un bon moment avant d'être recueillie par une tribu de Wolastoqiyik dans le secteur de ce qu'on appelait aujourd'hui Trois-Pistoles. Ceux qui se désignaient sous le nom du « peuple de la belle rivière » avaient fait preuve d'une grande générosité à mon égard, et leur guérisseuse avait soigné bien plus que mon corps.

Parmi les Premiers Peuples, certains individus présentaient des affinités avec la magie de la nature, un peu comme cette guérisseuse qui avait allié remèdes naturels et magie pour traiter les maladies et les affections du quotidien. Si certaines tribus comptaient des hommes et des femmes

médecins traditionnels dont les connaissances n’avaient rien à voir avec la magie, d’autres familles se composaient exclusivement de créatures surnaturelles.

À l’instar des druides en Europe, les Shamans communiquaient avec la nature d’une façon bien plus profonde que les mages ou les sorcières. Et contrairement à ces deux castes, leur présence en grand nombre ne créait pas de réaction en chaîne dans l’équilibre naturel : plus d’une dizaine de mages ou de sorcières au même endroit et vous alliez vous retrouver avec un incendie hors de contrôle.

Puis je compris le sens du commentaire de Zacharie.

– Oh, ce n’est pas mon familier! Je l’ai secouru au bord de la rivière un peu plus tôt.

Il plissa les yeux et étudia l’animal avant de se tourner vers moi.

– Je suis une océanide, clarifiai-je. Gardienne des rivages et protectrice des eaux.

Son expression resta perplexe alors qu’il se remettait sur pieds. Je craignis un instant qu’il réfute ma déclaration, mais après un regard vers le pékan, il me tendit la main. Ne voulant pas passer pour une chipie, je déposai mon compagnon au sol et acceptai son aide pour me relever à mon tour. Une fois debout, je lui arrivais juste sous le menton. D’aussi près, sa carrure m’apparaissait d’autant plus impressionnante, et je ne comprenais pas comment j’avais réussi à prendre le dessus sur lui. Ce ne pouvait être que l’œuvre du pouvoir qui se manifestait sporadiquement pour me gâcher la vie. Mais comment et pourquoi? Encore des questions sans réponse.

– Je suis Zacharie Morgan, se présenta-t-il, me sortant de mes pensées. Je suis responsable du chantier de la brasserie. Je m’excuse de t’avoir sauté dessus : je pensais avoir affaire à un autre curieux attiré par la nouvelle du sabotage.

– Viviane Cormoran. En fait, c’est monsieur Rodrigue qui m’a... demandé de venir jeter un coup d’œil, vu mon affinité avec l’eau.

Il fronça les sourcils.

– Personne ne m’a averti de ta venue. Après ce qui est arrivé à Carl, on est tous un peu sur les nerfs.

– Je suis désolée pour ton collègue. J’ai appris la mauvaise nouvelle ce matin.

Sa gorge se contracta alors qu’il avalait avec difficulté.

– Tu aurais dû avertir de ta venue. J’aurais pu te chaperonner. Les policiers ont relâché le chantier hier en fin de journée.

Je m’éclaircis la gorge pour me donner le temps de réfléchir.

– J’ai misé sur la rapidité, je suis désolée, je ne voulais pas faire de vagues. Les fondations devraient être presque sèches d’ici demain.

Il sortit son smartphone et le déverrouilla.

– Je vais quand même prendre tes coordonnées, question de vérifier tout ça auprès de monsieur Rodrigue. Comme il y a déjà eu premier incident, je suis sûr que tu comprends.

Ce fut mon tour de froncer les sourcils.

– Et toi, Zacharie Morgan, qu’est-ce qui me dit que tu n’es pas l’auteur du vandalisme?

Il releva la tête, surpris.

– C’est ridicule. Je suis responsable de l’équipe qui effectue les travaux. Un de mes employés y a perdu la vie. Même si c’était un nouveau, c’est ma réputation qui est en jeu.

Je me penchai vers lui, les mains sur les hanches.

– L’eau dans les fondations était imprégnée de magie démoniaque. Et j’ai suivi des traces de sabots autour du chantier et jusqu’à la rivière.

Je le pointai du doigt.

– Et, ô surprise, me voilà prise en embuscade par un cheval-bâisseur. Les circonstances sont plutôt accablantes, tu ne trouves pas? Monsieur Rodrigue a demandé à ce que le coupable soit retrouvé le plus vite possible : c’est assez tentant de le pointer dans ta direction.

Zacharie se redressa, son expression dénuée de toute émotion.

– Pas besoin d’enquêter, me rabroua-t-il. Je suis déjà sur la piste de celui qui a causé l’inondation. Merci pour ton aide, mais ton intervention n’est plus nécessaire.

Mes sourcils grimpèrent tout en haut de mon front.

– On m’a demandé de m’impliquer et c’est ce que je ferai.

Il avança d’un pas, m’obligeant à relever les yeux pour continuer de le foudroyer du regard.

– Ce n’est pas un jeu, gronda-t-il. Tu ne sais pas dans quoi tu t’embarques. Retourne patauger dans ta mare et laisse les gens compétents s’en occuper.

– Ma mare?

Mon ton contenait une mer d’avertissements. Pour qui se prenait-il? Inconscient du danger avec lequel il flirtait, il agita une main désinvolte.

– Ton étang, le trou d’eau que tu te targues de garder. Peu importe. Je ne tolérerais pas qu’on vienne farfouiller sur mon chantier. Monsieur Rodrigue sera informé de ta contribution à l’assèchement des fondations et au fait que je prends en charge la suite de l’investigation.

Les oreilles me bouillirent sous le coup de l’irritation et je serai les poings pour éviter de lui envoyer un coup dans les côtes. Après tout, j’étais juste à la bonne hauteur pour un coup bas. Comme s’il sentait ma frustration, le pouvoir s’agita de nouveau. Cette fois, je le laissai monter avec une curiosité malsaine. Le cheval-bâisseur, avec ses fanfaronnades, avait bien mérité ce que le côté sombre de ma magie s’apprêtait à lui faire subir.

Plutôt que de réagir par l’agressivité, un voile de picotement se propagea dans chacun de mes membres. J’agitai les doigts pour chasser l’étrange sensation, sans succès. Zacharie secoua la tête et recula d’un pas, son regard balayant de droite à gauche. J’allais ouvrir la bouche pour lui donner le fond de ma pensée, mais le pouvoir remonta ma gorge et se diffusa dans ma poitrine pour m’inciter au silence.

L’idée de prendre la poudre d’escampette s’imposa à moi. Zacharie jura tout bas. Comme s’il ne me voyait plus. J’agitai une main entre nous et il

s'éloigna pour faire le tour du Combi, à ma recherche. J'étouffai un rire nerveux et considérai mes options.

Pour une fois, cet étrange pouvoir en moi avait décidé de la jouer défensif. Je fis un pas en direction de mon véhicule. Le gravier crissa sous mes pieds et Zacharie jaillit devant le parechoc. Je me figeai, surprise. L'illusion se restreignait au sens de la vue. Voilà qui limitait les possibilités. Je haussai les épaules – c'était mieux que rien – et courus vers le Combi, ouvris la portière à la volée, puis je sautai derrière le volant. Comme le moteur tournait toujours, je n'eus qu'à retirer le frein à main et partir en trombe.

Au mouvement de la portière, Zacharie avait reculé avant de plonger pour attraper la poignée. Il courut quelques pas aux côtés du Combi avant que je le distance pour de bon. Un rapide coup d'œil sur le siège passager m'apprit que mon compagnon poilu n'avait pas suivi. Avec un pincement de regret, je lui souhaitai bonne chance pour la suite de ses aventures, et je filai à vive allure retrouver mon manoir et mes esprits.

Chapitre 8

À mon arrivée, toutes les lumières étaient allumées. Un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord confirma qu'il était 22 heures passées : encore tôt pour mon invité, mais bien tard pour ma voisine. Je stationnai le Combi et m'arrêtai près du fossé.

J'envoyai une salutation à l'eau et son plaisir de me voir me réchauffa la poitrine. Son contact s'imprégnait de l'odeur des feuilles mortes et du calme de la nuit. J'en appelai à sa mémoire, mais rien ne s'était produit depuis l'arrivée de Florence quelques heures plus tôt. Je lui transmis ma gratitude et l'enjoignis à poursuivre sa vigie.

Par les fenêtres du manoir, je devinais du mouvement dans le salon et me hâtai de gravir les marches du perron. La porte craqua quand je l'ouvris, son qu'elle n'émettait pas d'habitude. La lumière clignota au-dessus de ma tête et un souffle me caressa le visage. Le manoir s'était-il inquiété de mon absence? Je tapotai le cadre en bois pour le rassurer, me sentant un peu ridicule.

Je me débarrassai de ma veste et de mes bottes avant de traverser dans le salon. Florence releva la tête de son tricot et me sourit. Je m'approchai et me laissai tomber sur le coussin à ses côtés. Mon regard s'attarda sur les rangs de mailles et je fronçai les sourcils. Elle agita le morceau et le tourna vers moi.

– Ce sera un châle.

Mes lèvres se pincèrent pour contenir le premier commentaire qui me vint à l'esprit. Je n'avais pas manipulé d'aiguilles à tricoter depuis une bonne dizaine d'années, mais comme toutes les jeunes filles de mon époque, j'avais appris à coudre, broder, et même tisser sur un métier. J'avais occupé d'innombrables soirées de cette façon, avec un panier à pelotes à mes côtés, le cliquetis des aiguilles en contrepoint aux craquements du feu de foyer.

Avant mon départ de la région, des chants avaient égayé ces moments. Mais je n'avais plus eu le cœur d'utiliser ma voix par la suite. Au début, c'était principalement à cause des dommages causés à ma gorge et à mes

cordes vocales. Plus tard, ça avait été en partie l'habitude du silence, et aussi pour éviter la tristesse qui m'envahissait chaque fois.

Devant mon silence, Florence avait repris son tricot et je suivis le mouvement de ses mains. Mais elle ne plaçait pas ses doigts de la bonne façon et une fois sur deux, le fil ne prenait pas la bonne direction. Je me mordis les lèvres, car elle avait déjà un bon trente centimètres de fait. Et considérant que les nœuds et les trous parsemaient l'entièreté de la pièce, l'ensemble aurait été à reprendre. Parfois, il valait mieux ne rien dire.

J'appuyai ma tête contre le dossier du sofa et soupirai. Quelle soirée. Florence termina son rang et déposa son tricot dans un petit sac de transport.

– La facture de l'électricien est sur la console.

Les événements de la journée m'avaient tant accaparée que j'avais oublié ce détail.

– Qu'a-t-il dit?

– Que tout était en ordre. Aucune fluctuation. Il pense que tes soucis pourraient venir du côté d'Hydro-Québec. J'en doute. On partage le même transformateur et je n'ai jamais eu ce genre de problème.

Je pinçai les lèvres, frustrée. Il devait bien y avoir une explication à toutes les étranges manifestations qui agitaient le manoir. Par moment, j'avais la ferme impression que le manoir – ou son mystérieux résident – me démontrait son accord ou son désaccord, surtout lorsqu'il s'agissait de modifier ou de rénover certains éléments. Des doigts écrasés par des portes d'armoires, des portes qui se fermaient toutes seules alors que je passais le seuil. Vu la nature plus pacifique des récentes interventions inexplicables, j'osais croire que nous en étions venus à une sorte de compromis. Peu importe à quoi ou à qui j'avais affaire.

Dans le but de tirer la situation au clair, J'avais fait venir un exterminateur peu après mon emménagement, car une infestation (régulière ou surnaturelle) aurait pu expliquer quelques phénomènes. Sans succès. Quelques semaines plus tôt, un inspecteur était venu exécuter un scan thermique du bâtiment, mais le rapport n'avait rien révélé d'anormal. Je ne m'étais pas attendu à y trouver une forme spectrale, mais peut-être la

preuve d'un défaut dans l'isolation. Une fuite d'air aurait pu causer certains incidents. Rien de ce côté non plus. Je craignais qu'à force d'éliminer des causes plausibles, il ne me reste que des explications farfelues. Florence interrompit mes ruminations.

– Et ton enquête, as-tu trouvé quelque chose d'intéressant? Une piste? Ah, si seulement j'avais vingt ans de moins, tu peux être sûre que je t'aurais accompagnée.

Un sourire étira mes lèvres et je lui tapotai la main.

– Crois-moi, j'aurais volontiers échangé de place avec toi.

– Ne te trompe pas, j'ai eu beaucoup de plaisir. Les brochettes étaient délicieuses. Et j'ai pris la liberté de cuisiner du dessert.

Je me redressai, mortifiée.

– Tu n'avais pas besoin de te donner tout ce trouble.

Elle balaya mes protestations d'une main et s'éclaffa.

– Nolan n'avait certainement pas l'air de s'en plaindre. Il en reste. Viens.

Elle se leva et prit la direction de la cuisine. Je me remis sur pieds, ma curiosité assez forte pour me redonner de l'énergie. Je franchis l'arche et vis mon invité assis à la petite table, un ordinateur portable ouvert devant lui. Une tasse fumait à ses côtés et il releva la tête avec sourire.

– Madame Cormoran, bonsoir.

Je lui souris et m'approchai.

– Appelez-moi Viviane. J'espère que Florence vous a bien traité.

Son sourire prit de l'ampleur et dévoila deux canines un peu trop pointues pour être humaines.

– Elle est charmante.

Au rire de Florence, mon attention revint vers elle pour la voir agiter un doigt faussement réprobateur.

– Ce n'est pas ce qu'il a dit plus tôt. Il a dit que j'étais délicieuse. Le pauvre, il n'a pas idée. Je dois être aussi amère qu'un chou de Bruxelles. Je

lui ai fait des carrés aux noix et au sirop d'érable, question de le remettre sur le droit chemin.

Elle se tourna vers le comptoir, attrapa une assiette et y déposa un morceau de dessert. Elle me l'apporta et je la remerciai avant de prendre une bouchée. Croquante et sucrée, la garniture contrastait avec la base plus ferme au goût de beurre. Je hochai la tête en signe d'appréciation. Le tricot ne faisait peut-être pas partie des talents de Florence, mais elle savait y faire en cuisine. Elle me tapota le bras.

– Je vous laisse, les jeunes. J'ai dépassé mon heure de coucher depuis longtemps.

J'avalai ma bouchée pour lui répondre :

– Merci encore. Je sais que ma demande était à la dernière minute.

– Ce fut un plaisir, ma chère. On réitère quand tu veux, ajouta-t-elle avec un clin d'œil pour Nolan.

Il se leva et attrapa sa main pour y déposer un baiser. Florence posa sa main libre sur son cœur et lui envoya une œillade avant de nous souhaiter bonne nuit. Mon invité reprit place à la table et je tirai la chaise en face de lui. Il pianota sur son clavier tandis que je terminai mon carré aux noix. Enfin, il referma le couvercle du portable et croisa les bras.

– Florence m'a glissé un mot au sujet de votre sortie de ce soir. J'espère que vous excuserez ma curiosité.

Je lui offris un sourire pincé.

– Je suis désolée que mes soucis troublent votre séjour.

Il secoua la tête.

– Je suis bien placé pour savoir que rien n'est jamais aussi simple qu'il y paraît.

– Ce sont effectivement les apparences qui jouent contre moi, concédai-je. Un chantier de construction a été inondé et il y a bel et bien eu une intervention magique. De toute évidence, je suis le suspect le plus probable, vu ma proximité avec les lieux et mon affinité pour l'eau.

– Les gens aiment bien les solutions faciles, acquiesça-t-il avec une grimace.

Je hochai la tête tristement.

– Au moins cette fois, on m’a fait part des accusations avant de passer du jugement à la condamnation sans préambule.

Son regard s’emplit de compassion.

– J’entends la douleur du passé dans vos mots.

– Disons que je ne tiens pas ma liberté pour acquise.

Son regard s’assombrit et il hocha la tête.

– J’ai mis vingt ans à payer une dette de sang. S’il y a bien une chose que ce servage m’a apprise, c’est qu’on ne monnaie pas ce qui n’a pas de prix.

Je sourcillai à cet aveu. Ma connaissance du monde des vampires restait superficielle, mais j’avais quand même une vague notion des dettes de sang. Au contraire des pactes qu’affectionnaient les démons et les Faes, ces « ententes contractuelles » étaient rarement prises de bon gré par les deux parties.

La curiosité me chatouillait la nuque et je mourrais d’envie de lui poser plus de questions. La mission du manoir signifiait que la discrétion primait, mais la nature des chambres d’hôte offrait une proximité différente avec les invités que celle des hôtels plus impersonnels. Je cédaï à la tentation, convaincue qu’il trouverait bien le moyen d’éluder la question si elle l’embêtait.

– La fin de cette dette a-t-elle un lien avec votre passage dans la région?

Il hocha la tête, les yeux baissés, ses doigts jouant sur le contour de l’ordinateur. J’allais me résigner à ne pas en savoir plus, lorsqu’il prit la parole :

– Mon frère et moi étions de véritables fléaux durant notre jeunesse. Du moins c’est ainsi que notre mère nous surnommait. Rien n’aurait pu nous séparer. Jusqu’à ce qu’une sorcière le maudisse et qu’un vampire fasse de moi son pantin.

Ma surprise dut l'amuser, car il sourit de bon cœur.

– Je sais; on dirait le début d'un film fantaisiste pour adolescente, dit-il avant de redevenir sérieux. Malheureusement, les loups-garous maudits et les vampires ne font pas bon ménage.

À l'inverse des Faoladh, les loups-garous maudits ne naissaient pas avec la faculté de se métamorphoser. Leur transformation résultait de l'intervention d'une sorcière, ou plus rarement d'un prêtre, toutes religions confondues. La bête qui sommeillait en eux finissait par prendre le dessus, et au bout d'un moment, il ne restait plus rien de l'humain. Les vampires, qui se targuaient de maîtriser leurs plus bas instincts, ne toléraient pas les loups-garous maudits à proximité de leur nid.

– C'est effectivement le mot qui court, répondis-je. Savez-vous ce qu'il est advenu de votre frère?

– J'ai eu de ses nouvelles, juste avant de payer ma dette. J'avais quelques affaires à régler avant d'être réellement libre de mes choix. Maintenant plus rien ne se dresse entre lui et moi, rien sauf le gouffre du temps.

Je tendis la main et la posai sur la sienne avec un sourire compatissant.

– Je vous envie cette angoisse existentielle et j'espère bien la vivre à mon tour bientôt.

Il inclina la tête avec un froncement de sourcil intrigué, aussi me sentis-je obligé de m'expliquer.

– Mon père était un simple humain et ma mère une nymphe. Lorsqu'une des nôtres tombe amoureuse d'un mortel, elle le devient à son tour. Et elle obtient en échange une âme immortelle. Tout du moins, c'est ce qu'on raconte.

– J'imagine que c'est la raison pour laquelle perdure cette idée que l'amour vient à bout de tout, dit Nolan d'un air songeur.

– De presque tout. Ma mère a succombé au typhus alors que j'étais toute jeune.

Sa bouche se pinça.

– J'en suis désolé.

– Mon père était bien intentionné, mais j’ai grandi loin des miens. Au fil du temps, j’en suis venue à prendre la pleine mesure de ce manque. J’espère un jour les retrouver.

– Je vous le souhaite, acquiesça-t-il.

Je me levai pour déposer mon assiette dans l’évier avant de m’assurer que Nolan ne manquait de rien. Je lui souhaitai bonne nuit et montai à l’étage pour retrouver mon lit. Il se faisait tard, et j’avais la triste conviction qu’il n’y aurait pas de grasse matinée dans mon futur proche tant et aussi longtemps que le Bonhomme Sept Heures ne serait pas apaisé.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Le silence régnait le lendemain matin lorsque je descendis préparer le café. C'était le jour de repos de Ben, et mon invité dormirait jusqu'au coucher du soleil. Sous le concert de sifflements et de crachotements de la cafetière, je sortis ma tasse préférée où on pouvait lire « Remplie de bonnes intentions ». Peut-être que si j'avais choisi celle-là hier, mon entretien avec monsieur Rodrigue se serait mieux passé. Ou pas.

Je me permis de boire la première tasse dans le calme. Malgré mes bonnes intentions, mon pied battait la mesure contre la patte de table, signe que mon inconscient était déjà prêt à sauter dans l'action. Je me servis une deuxième tasse et pris la direction du petit bureau attenant.

Un ordinateur trônait sur une table en bois ayant autrefois servi de meuble pour une machine à coudre. La structure de métal avait été modifiée pour permettre de s'y asseoir confortablement, la pédale et le logo « Singer » savamment reculé pour garder le concept tout en dégageant le dessous. Des enjolivures ouvragées ornaient la devanture et les poignées des tiroirs. Ce petit bijou, et plusieurs autres, avait été inclus dans la vente du manoir. Je mis l'appareil en marche et contemplai la vue depuis la fenêtre.

Les petits juncos ardoisés avaient envahi les branches des arbres les plus proches, faciles à reconnaître à leur plumage gris acier qui contrastait avec leur ventre blanc. Ces petits passereaux traversaient la région chaque année au rythme des saisons et mon cœur s'emplissait de bonheur de les revoir. D'un même mouvement, ils prirent leur envol, formant une nuée compacte avant de jeter leur dévolu sur un autre arbre. Un groupe de quiscales bronzés, plus gros et complètement noirs, prit la place des juncos, leurs cris me parvenant au travers du calfeutrage des vitres. Je souris à la vue du responsable de toute cette agitation : un chat roux et bien dodu se glissait entre les bosquets.

Le tintement d'une notification me rappela à l'ordre et je déposai ma tasse avant de m'asseoir. Dans un premier temps, je vérifiai mes messages. Mon cœur manqua un battement comme chaque fois que je recevais une demande d'information anonyme au sujet du manoir Cormoran, suivi par la

morsure de la déception. Je ne pouvais m'empêcher d'espérer que cette fois-ci serait la bonne. Si l'idée de créer un sanctuaire pour créatures surnaturelles venait de Marie-Josephte, elle n'en recoupait pas moins la mienne : créer un havre de paix pour attirer d'autres océanides.

Le projet découlait d'une intuition tirée par les cheveux. Avant sa mort, ma mère avait transmis des indications à mon père, qu'il m'avait fait mémoriser, à défaut d'être en mesure de les interpréter. Il avait souvent répété que la fièvre avait fait délirer ma mère, et que je ne devais pas y accorder trop de poids, mais même lui doutait de cette possibilité.

« Elles ne reviendront pas tant que leur sécurité sera compromise. Viviane devra d'abord éliminer la menace qui pèse sur elles. »

Qui étaient-« elles »? Aucune idée. J'avais acquiescé à la demande de mon père, aussi bien de graver ces paroles dans mon esprit que de ne pas y accorder trop d'importance. Jusqu'à ce que mes facultés magiques partent en vadrouille et que le pouvoir obscur se manifeste pour la première fois l'an dernier.

Depuis, j'avais remonté la côte à la recherche d'informations sur mes semblables. Cette tentative s'était soldée en échec. À croire que les océanides avaient été éradiquées. Ou qu'elles se cachaient. Ce qui me ramenait aux étranges paroles de ma mère. Se pouvait-il qu'une menace eût poussé les océanides à se retirer du monde connu? Bâtir un havre de paix et réussir à ce que le mot circule jusqu'à elles me paraissait ridicule, même si ça avait semblé un éclair de génie sur le coup. Un soupir m'échappa. Je préférerais de loin essayer quelque chose – n'importe quoi – plutôt qu'attendre que le pire se produise et que le pouvoir obscur cause ma perte.

Le Bonhomme Sept Heures ne réalisait probablement pas à quel point j'étais prête à tout pour réaliser mon projet. Ou alors ses provocations avaient été calculées, sachant que je me lancerais sur la piste du saboteur avec l'énergie du désespoir... Les motivations du croque-mitaine importaient peu, car le résultat serait le même.

Décidée à résoudre le mystère à la clé, j'ouvris en premier le site Web du journal local et parcourus les nouvelles les plus récentes, à la recherche d'un article que j'avais lu quelques jours plus tôt. Les faits rapportés par le Bonhomme Sept Heures avaient titillé ma mémoire, avec un sentiment de

déjà-vu. Je savais maintenant pourquoi. Cet incident n'était pas le premier : « Échafaudages défectueux : la municipalité menace de poursuivre ».

Je lus le texte en diagonale, car les informations étaient plutôt maigres. L'accident s'était produit à la suite d'une crue soudaine de la rivière. Les dégâts avaient été assez importants pour mériter la présence des services d'urgence. Au bas de la page, un carrousel proposait des articles reliés :

« Affaissement d'un tronçon de route : les réparations traînent en longueur. La nappe phréatique serait-elle en cause? »

Le texte racontait la chronologie des mésaventures liées à la réparation de la chaussée. Ce qui aurait dû être un entretien de routine s'était transformé en excavation majeure pour remplacer des tuyaux d'égouts.

Je comptais trois incidents sur des chantiers impliquant de l'eau en moins de deux semaines. Le mot « coïncidence » me semblait inadéquat. Quelques recherches supplémentaires me permirent de trouver les adresses des deux autres lieux et je les notai sur mon smartphone.

J'avalai un muffin aux bananes et chocolat avant de monter à l'étage pour me changer. Si ma petite stature me permettait plus facilement de passer inaperçue, ma longue chevelure noire et mes yeux verts, eux, attiraient l'attention. Comme toutes les nymphes, j'avais des courbes équilibrées et un teint clair. À une autre époque, quelque cent ans plus tôt, me fondre parmi la foule s'était avéré difficile.

Si seulement j'avais eu conscience du regard des autres plus tôt. À l'aube de ma vingtaine, je n'avais pas réalisé que la plupart des femmes m'envieraient cette peau lisse, éclatante et sans rides, que le labeur du quotidien et les intempéries ne semblaient pas toucher. Aujourd'hui, avec la popularité du maquillage, et grâce aux différentes modes vestimentaires, je pouvais enfiler des vêtements passe-partout, enfoncer une casquette sur ma tête et terminer le tout d'une paire de lunettes de soleil. Personne n'y verrait quoi que ce soit d'anormal.

Un coup d'œil à l'appli météo m'apprit que l'été des Indiens perdurait, nous faisant la grâce d'une température digne du mois d'août. J'emportai quand même ma veste, et chaussai mes bottes de randonnée. Avant de franchir la porte, je poussai mes sens vers l'eau présente dans le manoir. Le

tour d'horizon fut vite fait, confirmant que tout était en ordre. J'infusai l'eau de mon désir de veiller à la sécurité de mon hôte, et elle tourbillonna en remous paresseux pour acquiescer. Puisque je réitérais la demande chaque jour depuis des mois, ce serait bientôt gravé dans sa mémoire. Je pouvais partir l'esprit en paix.

Dehors, les rayons du soleil me réchauffèrent le visage et je m'arrêtai un instant pour en profiter, les yeux fermés. Un murmure me parvint, comme la caresse d'un chat contre mes jambes. Le rivage m'appelait. Avec un pincement de regret, je lui tournai le dos et montai dans le Combi.

J'entrai les adresses dans le GPS et me dirigeai vers le site le plus près. Le trajet prit un peu plus de temps que prévu : même si la route était moins fréquentée qu'un jour de semaine, j'eus le malheur de me retrouver derrière un homme d'un certain âge à la conduite irréprochable, si ce n'est l'absence d'accélération digne de ce nom.

Peu de temps après, une série de panneaux de signalisation barraient en partie le passage, indiquant le détour par une rue transversale. Le clignotant du vieil homme s'alluma à plusieurs reprises avant qu'il ne s'engage dans le virage. Avec un soupir soulagé, je manœuvrai le Combi le long des barricades, à moitié sur la route et à moitié sur le bas-côté. Plus loin, une nouvelle barricade bloquait complètement la route. Au-delà, l'asphalte avait été arraché, et après quelques mètres de gravier, un énorme trou défigurait le paysage, avec des machineries de part et d'autre.

Je me garai à côté d'une rangée d'énormes cônes orange, objet si fréquent dans la province qu'il en était même devenu l'emblème de l'île de Montréal. Le climat du Québec était notoire pour ses caprices, enchaînant gel et dégel au moins huit mois par an. Certains se plaignaient à blâmer des politiciens radins et des entreprises malhonnêtes pour l'état de nos routes. Entre collusion et intempéries, le réseau routier siphonnait temps et argent.

Dans ce cas-ci, une influence supplémentaire était en cause. Je descendis du Combi et balayai les environs du regard. Le secteur était isolé et la distance entre les maisons me garantissait un minimum de discrétion. D'un côté, une clôture à bétail bordait le terrain, les vaches visibles plus loin. De l'autre côté, une haute haie de cèdres du Canada coupait la vue sur la propriété voisine. Le passage répété de la machinerie avait abîmé

plusieurs branches et je pinçai les lèvres. J'avancai et effleurai le feuillage du bout des doigts. Il n'y avait pas de rivage à proximité, mais avec la tuyauterie exposée par les travaux, j'avais tout de même accès à une bonne réserve d'eau.

Je laissai mes facultés d'océanide explorer les environs et envelopper les cèdres. Le sol était bien irrigué et les propriétaires entretenaient la haie avec soin. Ils s'en remettraient. Je leur envoyai une légère poussée d'énergie et le feuillage bruissa doucement pour me remercier.

Mon attention se porta vers le trou et je m'approchai du bord. Pour faciliter mon exploration, j'enfouis les mains dans la terre meuble et lançai mes sens en éventail. Je retroussai le nez, peu surprise par ma découverte. Ici aussi, le goût de la cendre me recouvrit la langue.

L'eau présente sur place n'était que de passage, transportée par les conduits de la municipalité pour approvisionner les maisons. Les vannes à proximité avaient été fermées, le temps des travaux. Malgré sa volonté de répondre à mes questions, elle ne pouvait pas m'aider.

Je me relevai et arpentai le chantier, les yeux braqués sur le sol à la recherche de marques ou de traces. Ici aussi, les allées et venues des ouvriers masquaient toute autre piste. Je m'éloignai en cercles concentriques, refusant d'abandonner la partie.

Mes pas m'avaient menée au bord de la clôture lorsque je vis des traces de sabot. Ceux-ci appartenaient à un cheval ferré, l'empreinte profonde et précise. Le nombre de pistes superposées laissait penser que le cheval avait effectué plusieurs longueurs. Je relevai la tête à la recherche d'une écurie ou du cheval en question.

Un peu plus loin, un enclos en planche se démarquait par la blancheur de la peinture. Je pris cette direction, cherchant le cheval du regard, mais il n'était nulle part en vue. Le pré était clôturé sur trois côtés, adossé sur un bâtiment de ferme en tôle grise. Je m'arrêtai devant la maison la plus près qui partageait une allée avec l'écurie.

Des bruits de sanglots m'incitèrent à avancer de quelques pas supplémentaires et je vis une jeune femme assise sur une balle de foin, le visage dans ses mains. Ses bottes en cuir montaient à mi-mollet, les

coutures décoratives sur la tige typiquement western. À ses pieds gisaient un licou pour cheval et une laisse.

Je lançai un regard de chaque côté, mais nous étions fin seules. J'hésitais entre la laisser tranquille avec sa peine et aller la voir. La curiosité finit par l'emporter et je remontai l'allée. Le bruit de mes pas attira son attention et elle releva la tête, ses yeux rougis. Elle renifla et s'essuya le visage sur une manche avant de se remettre sur pied pour me faire face.

– Pardonne-moi de te déranger, commençai-je. J'ai vu les traces de sabots sur le côté de la route. As-tu perdu ton cheval?

Sa bouche prit un pli amer et elle cligna des yeux pour en chasser les larmes qui y affluaient.

– On pense que quelqu'un a volé Balthazar. La voisine a vu un camion avec une remorque à chevaux hier soir.

Mon cœur se serra pour elle.

– As-tu parlé à la police?

Elle hocha la tête et la colère remplaça sa tristesse.

– Ils ont pris ma déposition et ont classé l'affaire comme si je leur parlais d'une bicyclette. Balthou est un Canadien croisé Frison d'un élevage réputé. Il vaut probablement dix mille dollars, même sans ses papiers.

J'ouvris de grands yeux. Je n'y connaissais pas grand-chose en chevaux de race, mais le prix me semblait élevé.

– J'espère que tu le retrouveras.

Elle hocha la tête et je la saluai avant de rebrousser chemin vers mon Combi. Les traces de cheval résultaient donc d'un véritable animal et pas d'un cheval-bâtisseur ou d'un kelpie. Peut-être que la visite de l'autre site apporterait un éclairage différent. Je pris le volant et exécutai un demi-tour pour me rendre à ma prochaine destination. Ce chantier-ci se trouvait sur une propriété privée près de la route principale de la municipalité de Saint-Charles-de-Bellechasse. Une affiche annonçait l'implication du ministère de la Culture pour préserver le patrimoine québécois.

La construction respectait la tradition canadienne, son extérieur en maçonnerie de pierre. La façade avant s'ornait de fenêtres rectangulaires à

carreaux, deux de chaque côté d'une porte à demi vitrée. Les échafaudages occupaient l'extrémité du bâtiment. Un empilement de métal tordu reposait non loin, probablement les vestiges de la structure abîmée par la crue. Une partie du terrain paraissait récemment nettoyée, tandis que le reste exhibait encore les dégâts causés par la montée des eaux.

Je m'arrêtai un peu plus loin et sortis du Combi avec un coup d'œil prudent. La matinée avançait et des voitures passaient à intervalle régulier. Un chien aboya au loin, accompagné par des cris de joie d'un enfant. Pour autant, la propriété semblait déserte. Je longeai les plates-bandes en direction de l'allée. Quelqu'un avait mis beaucoup d'efforts sur l'aménagement paysager et l'assortiment d'arbustes décoratifs et d'arbres formait un écran de verdure parfait pour masquer la propriété aux voisins.

La curiosité m'attira vers la pile de débris. Les tiges de métal étaient pliées de telle façon qu'on aurait dit qu'elles avaient heurté quelque chose de massif. Comme un arbre? Je parcourus l'endroit du regard, mais rien d'autre n'affichait de dommage correspondant.

Je m'éloignai pour faire le tour de la maison. L'incident remontait à près d'une semaine, aussi avais-je peu d'espoir de trouver des empreintes, surtout vu les efforts pour remettre le terrain en ordre, mais ma rigueur fut récompensée lorsque je trouvais des traces de sabot, cette fois sous les arbres, entre les plates-bandes. Celles-ci n'avaient pas été faites par un cheval ferré, comme ça avait été le cas sur le chantier du Bonhomme Sept Heures. Je zigaguai entre les arbres pour retourner au bord de la route.

Les terrains voisins présentaient tous des pelouses entretenues avec soin. Au loin, une clôture blanche se profilait le long d'une petite écurie. La théorie du banal cheval ne pouvait pas être écartée, mais elle semblait moins probable. Je retraçai mes pas pour étudier la piste à nouveau. Vu la circonférence des sabots, ce n'était pas un poney ni un cheval de trait. Alors que je pivotais, la manche de mon pull s'accrocha dans la branche d'un arbuste aux feuilles rouge-rose. Même avec ma petite stature, je passais avec difficulté. La créature avait dû se prendre quelques branches en pleine figure. Je plissai les yeux et parcourus le bosquet des yeux.

Bingo!

Une mèche de crin noir s'était prise dans l'écorce écailleuse d'un érable argenté. Je la dégageai délicatement pour l'étudier. L'échantillon n'était pas assez gros pour y déceler l'odeur de cheval. Comme les équidés ne faisaient pas partie de la faune marine, mes connaissances sur le sujet restaient limitées.

C'était ma seule piste viable, et il me faudrait lui extirper ses secrets. Je frottais les crins rêches entre mes doigts en réfléchissant. Certaines créatures surnaturelles étaient douées de psychométrie et l'une d'elles pourrait me donner des indices sur le propriétaire des crins. Malheureusement pour moi, ce type de clairvoyance ne courait pas les rues, ou alors les détenteurs ne s'en vantaient pas. Je connaissais cependant un mage avec une excellente compréhension des poisons et des composés chimiques. Il avait réalisé l'analyse d'un échantillon d'eau pour moi lors de notre première rencontre. Je lui avais rendu la pareille en démêlant des caisses de bières dont les étiquettes manquaient à l'appel^[4].

Que pourrais-je bien lui offrir en échange de ce service? J'ignorais s'il accepterait de l'argent, et encore moins si j'aurais les moyens de le payer. Le manoir générerait de bons revenus, mais pas au point que je roule sur l'or. Je me mordis la lèvre avant de hausser les épaules. Que sera, sera.

L'épicerie de Michel – il fallait bien que les mages gagnent leur vie comme le reste d'entre nous – se trouvait à La Durantaye, à cinq minutes en voiture du manoir, mais à une quinzaine de minutes d'ici. Je sortis mon smartphone et trouvai le numéro de l'épicerie dans mon bottin. Je comptai cinq sonneries avant qu'on me réponde d'un ton blasé, probablement l'adolescent qui tenait la caisse. Il me transféra sans grand enthousiasme, et enfin Michel prit la ligne.

– Quoi?

– Salut, c'est Viviane.

– Ta commande sera prête demain.

Habituée à ce ton revêche qu'il offrait à tout le monde, je poursuivais sans me démonter.

– Merci, mais ce n'est pas la raison de mon appel. Des chantiers ont été vandalisés ou sabotés et je dois remonter la trace du coupable. Penses-tu

pouvoir analyser une touffe de poils pour m'en dire davantage?

Le silence me répondit. J'écartai mon téléphone de mon oreille pour m'assurer que la connexion n'était pas rompue, puis je l'entendis grommeler.

- Une créature surnaturelle?
- Je miserais sur un démon ou un Fae.
- Passe avant l'heure du souper.

Et il raccrocha.

– Merci, Michel, dis-je dans le vide. C'est très gentil de ta part. Collaborer avec toi est un charme, comme d'habitude.

Après notre première rencontre, j'étais retournée vers lui pour approvisionner le manoir en nourriture et en produits d'entretien. J'aurais très bien pu aller dans une des grandes chaînes présentes à Lévis, ce n'était pas le choix qui manquait. Mais j'avais préféré encourager une entreprise locale. Choix que je ne regrettais pas, car son service était impeccable. Ses manières, par contre...

Au moins, je n'avais pas encore épuisé toutes mes options. Si le Bonhomme Sept Heures revenait à la charge, j'aurais quelque chose de tangible à lui offrir. Ou du moins, j'espérais que ma visite chez Michel m'en approche.

Chapitre 10

Je sortis du bosquet, les yeux rivés sur la mèche de crin, aussi s'en fallut-il de peu pour que je ne percute quelqu'un de plein fouet. Je reculai, surprise, et ouvris la bouche pour m'excuser lorsque je reconnus Zacharie, avec sa large carrure et sa courte barbe brune.

– Viviane, me salua-t-il. Quelle coïncidence.

Son ton ironique me portait à croire qu'il avait la même opinion que moi sur le hasard. Par réflexe, j'enfonçai les mains dans mes poches pour dissimuler la mèche de crin.

– Venu admirer les fruits de ton vandalisme? demandai-je, incapable de dissimuler mon antipathie.

Ses yeux se plissèrent et descendirent vers mes mains avant de remonter. Un sourire enjôleur étira ses lèvres.

– J'ai bien peur qu'on soit parti du mauvais pied hier.

Je haussai un sourcil incrédule à son euphémisme et il grimaça.

– D'accord, je te présente mes excuses. Je t'ai jugé en hâte et j'ai laissé mon orgueil m'aveugler.

Je me contentai d'un « hmm » neutre, toujours sur la défensive. Il soupira et le temps de quelques secondes, une ombre d'angoisse traversa ses traits. L'espace d'une seconde, le contremaître sûr de lui disparut pour céder la place à un homme dépassé par la situation. Je fronçai les sourcils, troublée par cette émotion contradictoire, mais il revint à la charge avec un sourire engageant.

– Je me rends compte que tu es déterminée à élucider le mystère des sabotages. Pareil pour moi. Plutôt que de chercher chacun de notre côté, pourquoi ne pas s'entraider?

Le rythme de mon cœur s'accéléra devant la sincérité de son expression. Enfant, il avait dû être en mesure d'obtenir tout et n'importe quoi avec ce regard. Et qu'en était-il de ce bref éclair tourmenté? Sur le chantier, il n'avait pas émis d'emblée des objections quant à ma présence.

Son attitude avait changé après que j’aie mentionné mes recherches sur le coupable.

Considérant ses efforts à paraître affable après son comportement exécration de la veille, il cachait bien plus qu’un orgueil blessé de contremaître. Je croisai les bras et conservai une expression neutre. S’il pensait m’amadouer aussi facilement, la douche serait froide. J’étais curieuse d’aller au fond de ses motivations, mais le faire languir ne serait que justice après son attitude prétentieuse de la veille.

– Ah oui? Et qu’est-ce que tu as de si utile à m’apporter?

– J’ai accès à tous les chantiers et je peux poser des questions aux ouvriers sans que ça ne paraisse louche. Je peux répondre aux questions techniques sur le domaine de la construction.

Il se pencha vers moi avec un regard si franc que mon souffle se coupa dans ma gorge.

– Et si le saboteur s’en prenait à toi, je ne me le pardonnerais pas, dit-il tout bas. Un mort, c’est déjà bien assez.

Je claquai la porte mentale au nez de mon cœur de guimauve et je me dressai sur la pointe des pieds jusqu’à ce que nos nez se frôlent.

– Les demoiselles en détresse sont dans l’allée huit à la quincaillerie. Meilleure chance la prochaine fois.

Je fis un pas de côté pour reprendre mon chemin et il bondit pour me bloquer le passage, cette fois en prenant soin de garder ses distances, comme s’il sentait que ma patience était aux abonnés absents. Je lui lançai un regard d’avertissement et il leva les mains pour m’apaiser.

– D’accord, c’est vrai : vu la façon ta sortie d’hier, tu te débrouilles très bien toute seule. Alors me voici qui t’implore de venir à mon aide. Dois-je me mettre à genoux?

Je considérai son offre une seconde. Avec la récente crue, le sol était encore spongieux et il aurait hérité de deux ronds humides et brunâtres sur son pantalon pour sa peine. Mais j’étais bien au-dessus de ce genre de mesquinerie. Un doute s’insinua dans mon esprit : le Bonhomme Sept Heures l’avait-il envoyé pour surveiller ma progression? Ou pire : pour me

mettre des bâtons dans les roues et me voir échouer. Hors de question que je laisse ce gros bourrin saboter mes recherches.

– Donne-moi ton numéro de téléphone, répondis-je. Je te ferai signe si je trouve quelque chose d'utile.

– Je pensais à une collaboration plus... étroite? suggéra-t-il avec un haussement de sourcils.

J'ouvris de grands yeux.

– Je ne suis pas si facile.

Il pinça les lèvres pour réprimer son amusement.

– En effet, je crois que tu as déjà clairement prouvé le contraire. Et tu sembles avoir d'excellents contacts.

Je me contentai de hausser un sourcil, car il n'avait pas vraiment posé de question. Il pointa mon smartphone.

– À qui parlais-tu? Un dénommé Michel, c'est un technicien de laboratoire?

La tentation de nier monta avant de se dissiper. Je ne perdais pas grand-chose à lui révéler ce petit bout d'information.

– Un mage. Il a déjà analysé des échantillons pour moi.

– Je peux voir ces poils que tu as trouvés?

Mes mains se levèrent pour prendre une pause défensive de réflexe. Il ouvrit de grands yeux et écarta les bras en réponse à ma méfiance.

– Non, répondis-je. Je vais te retourner ta propre suggestion d'hier : laisse les gens compétents s'en occuper. Je t'appelle si le mage trouve quelque chose d'utile.

Ses mâchoires se crispèrent et la frustration traversa son regard. Je n'étais pas une adepte de la vengeance, mais en cet instant, je savourais de lui retourner ses paroles. J'agitai mon smartphone.

– Alors? À prendre ou à laisser.

Il soupira et tendit la main. Je déverrouillai l'écran et ouvris le volet Contacts avant de lui tendre mon appareil. Il le prit, mais au lieu d'entrer

ses informations, il trouva l'application Messages et envoya un texto à son propre smartphone.

– Voilà, dit-il avec un sourire en me remettant l'appareil. N'hésite pas, surtout.

Je le saluai d'un sourire crispé et m'éloignai vers le Combi. Je dus faire appel à toutes mes réserves de sang-froid pour éviter de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. J'aurais sûrement été gratifiée par un regard de braise et je n'avais aucune envie de voir l'effet que ça me ferait. Je pris place derrière le volant, démarrai le moteur sans attendre, puis je repartis vers La Durantaye, là j'espérais lever le mystère sur ce crin de cheval.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Midi approchait et mon estomac gargouilla au moment où je m'engageai dans le stationnement de l'épicerie. Je tapotai mon ventre pour le rassurer. Nous étions au bon endroit.

Le bâtiment d'un seul étage était un jumelé converti en local commercial. La partie de gauche servait de résidence aux propriétaires, tandis que celle de droite s'ornait d'affichettes et d'un néon avec les heures d'ouverture.

Je fronçai les sourcils lorsqu'un gigantesque pick-up se gara à mes côtés. Sa couleur noire le rendait plutôt passe-partout, mais vu le double essieu et le grillage de protection pour la vitre arrière, il devenait bien plus facile à identifier. J'étais presque sûre de l'avoir vu sur l'autoroute, derrière moi. Sur la portière, le lettrage blanc annonçait les services d'entrepreneur général de Construction Z. Morgan. J'empochai mes clés et sortis du Combi. La porte du côté conducteur du pick-up claqua et mes mâchoires se crispèrent tandis que Zacharie me rejoignait devant le parechoc. J'écartai les bras, incrédule.

– Vraiment? Et c'est censé m'inspirer confiance?

La tristesse métamorphosa ses traits.

– Quelqu'un a causé la mort d'un de mes employés. Je ne pourrai pas me reposer tant qu'on n'aura pas retrouvé le coupable.

Mon ventre se manifesta à nouveau et je secouai la tête, à la fois en signe d'agacement et de capitulation. Je tournai les talons et poussai la porte de l'épicerie. L'adolescent derrière le comptoir releva brièvement les yeux de son smartphone, grogna une salutation et replongea son attention sur son écran. J'attrapai un sac de fromage frais en grains et une bouteille d'eau que je déposai sur le comptoir.

Zacharie me prit de vitesse et paya la facture. Il me tendit la nourriture avec un sourire enjôleur.

– Est-ce que je peux rencontrer le mage avec toi? demanda-t-il.

Je m'emparai de ma collation sans ménagement et déchirai le coin du sac de fromage.

- Non seulement tu me suis, mais en plus, tu ne respectes pas ta parole.
- Je n’ai jamais promis d’attendre sagement ton appel.

J’aurais pu croire à ses mots, sauf qu’avec ses yeux implorants dignes du chat botté, sa déclaration ne me semblait qu’une couche de sucre supplémentaire pour m’amadouer. Je le foudroyai du regard, la bouche trop pleine pour répondre. Ce qui ne suffit pas pour le décourager. Devant son insistance, je haussai les épaules et pris une gorgée d’eau avant de me diriger vers l’arrière-boutique.

Je frappai trois coups rapides puis je poussai le battant.

– Michel?

– Ici! répondit une voix ronchonne. Approche ta vannette. Ta commande était presque prête de toute façon. Ça fera ça de moins dans mes jambes.

Je tournai sur mes talons pour repartir dans l’autre direction et me rivaï le nez sur Zacharie. Plutôt que de libérer le chemin, il tendit la main.

– Donne-moi tes clés. Je vais déplacer ton Volks’.

Je plissai les yeux.

– Qu’est-ce qui me dit que tu n’en profiteras pas pour te sauver avec?

Avec un soupir exaspéré, il plongea la main dans sa poche et en sortit son propre porte-clés pour me le tendre.

– Tu gagnerais au change.

Dubitative, je pris les siennes en échange de ma clé et le regardai s’éloigner.

– Un nouvel ami à toi? demanda une voix derrière moi.

Je me tournai pour voir Michel, ses cheveux cachés sous son filet et son habituel tablier blanc à la taille.

– Plutôt une nuisance, mais il cherche les mêmes réponses que moi.

Dehors, un coup de klaxon signala l’arrivée du Combi aux portes arrière. L’épicier fronça les sourcils et pencha la tête vers moi.

– As-tu besoin que j’intervienne?

Un sourire étira mes lèvres malgré moi.

– Merci, mais pour l’instant il est plutôt inoffensif.

Il se redressa avec une moue perplexe. Pour éviter d’avoir à répondre à plus de questions, je traversai la section qui lui servait d’entrepôt pour rejoindre Zacharie. Des boîtes et des bacs en plastique s’alignaient près de la porte et je reconnus les items de ma commande habituelle. Avant que je puisse intervenir, Michel indiqua à Zacharie quels bacs prendre et celui-ci les empila sans rechigner à l’arrière du Combi. Je croisai les bras et le regardai faire.

La vue en valait le coup. Grâce à son gagne-pain, Zacharie possédait une condition physique enviable. La coupe de ses vêtements laissait juste assez de place à l’imagination. Ses mouvements avaient l’aisance d’une personne habituée au travail manuel et un je ne sais quoi de grâce surprenant. Lorsqu’il se retourna avec un sourire satisfait, ses yeux croisèrent les miens et je sentis le rouge me monter aux joues. Je détournai la tête et m’éclaircis la gorge.

– Merci. Tu me diras combien je te dois, Michel.

– Madame la patronne te fera une facture, éluda-t-il.

Je souris, car sa femme possédait une stature encore plus menue que la mienne. Elle était comme la rivière, tranquille, mais impérieuse. Devant nous, Zacharie se balançait d’avant en arrière, les mains enfoncées dans ses poches, son expression fermée. Je sortis la mèche de crin de ma poche et la montrai à Michel.

– J’aurais besoin d’en savoir plus sur son propriétaire.

Il se frotta la mâchoire, sa barbe d’un jour crissant sous ses doigts. Son regard se promena de Zacharie à moi. D’un geste de la main, il nous signala de le suivre vers le coin opposé de l’entrepôt. Deux énormes cruches attendaient dans un coin.

– J’ai besoin d’eau pure pour une potion. C’est un essai et j’ai déjà manqué mon coup à quelques reprises. Ça m’a pris tout mon stock d’eau. C’est trop long à faire par moi-même, alors d’habitude je l’achète. Mais la patronne ne sera pas contente si elle sait combien ça m’a coûté...

Comprenant très bien où il voulait en venir, je m'agenouillai devant les cruches. Les mains tendues, je fermai les yeux et laissai mes sens vagabonder autour de moi. Vu l'absence d'autre source d'eau, ils ne tardèrent pas à s'enrouler autour des récipients. Leur contenu était relativement propre, mais ça restait de l'eau traitée au chlore et bourrée des produits chimiques présents dans notre environnement. Ma magie d'océanide s'étira pour infuser toute l'eau et toucher chacune des particules. La guérison faisait partie intégrante de mes pouvoirs et la purification de l'eau était l'une des premières manipulations que j'avais apprises enfant.

Les molécules d'eau réagirent en chaîne et ma magie scintilla comme les reflets du soleil sur une mer calme. Satisfaite du résultat, je rappelai ma magie à moi et rouvris les yeux. À mes côtés, Michel se frottait les mains avec un sourire satisfait. Zacharie me considérait avec une intensité troublante, comme s'il essayait de voir par-delà mon apparence pour mettre à nu mes secrets. Un frisson me remonta la nuque, car ce serait bien imprudent de ma part de le laisser accéder à cette part d'ombre en moi.

Je me redressais et époussetai mes mains sur mon jean. Mon haussement de sourcils rappela Michel à l'ordre et il nous invita à le suivre. Il s'arrêta pour passer la tête dans l'épicerie.

– Je traverse de l'autre côté quelques minutes. Je ne serai pas long.

Un grognement lui revint comme seule réponse et il sembla s'en satisfaire. Il sortit par l'arrière et se dirigea vers la porte voisine, celle qui menait à la partie habitée du bâtiment. Il nous précéda à l'intérieur, allumant le plafonnier. La cuisine n'avait pas beaucoup changé depuis ma dernière visite. Propres et dégagés, les comptoirs me rappelaient l'époque où le formica jaune régnait en maître dans toutes les cuisines du Québec.

Michel sortit un large plateau en argent et quelques fioles avant de tendre la main vers moi. Je sortis la mèche de crin de ma poche et la lui remis avant de reculer vers le comptoir. Je faisais entièrement confiance aux compétences du mage, mais contrairement aux créatures surnaturelles qui puisaient dans leurs propres ressources, les mages manipulaient l'énergie magique présente dans leur environnement. C'était un peu comme manipuler un gaz instable : la moindre erreur pouvait causer des réactions en chaîne inattendues, ou pire des explosions.

Zacharie me lança un regard en coin et se positionna à mes côtés sans faire de commentaire. Il croisa les bras, son expression toujours fermée. Je reportai mon attention sur Michel et l'observai tandis qu'il traçait des symboles avec une craie. Lorsque le motif fut complété, il déposa la craie et traça d'autres glyphes de ses doigts, cette fois dans le vide, tout en fredonnant les paroles d'une incantation. La cadence et la sonorité me rappelaient le latin, mais j'étais incapable d'en saisir le sens.

Le crin noir s'enflamma spontanément et une image flotta au-dessus du plateau l'espace d'un instant. Je me dépêchai de sortir mon smartphone et d'ouvrir l'appli Notes. Michel n'aimait pas répéter.

– Trichloréthylène.

Je transcrivis l'information et fronçai les sourcils.

– Du solvant? demanda Zacharie.

Je haussai les sourcils, surprise. Peut-être que c'était un produit qu'il utilisait au travail. Michel acquiesça.

– Exact. Et c'est bien un démon avec une affinité pour l'eau.

Zacharie inclina la tête.

– Merci pour l'info. Tiens, me dit-il en me redonnant mes clés.

J'allais lui redonner les siennes, mais il agita les sourcils avec un sourire et brandit son porte-clés. Comment avait-il pu me faire les poches sans que je m'en aperçoive?

– On s'appelle et on déjeune!

Il avait déjà passé la porte avant que j'ouvre la bouche pour l'interpeller.

– Est-il toujours comme ça? demanda Michel.

Il secoua la tête et ramassa son matériel. Mes neurones finirent par s'activer et réaliser ce qui se passait : Zacharie avait compris quelque chose qui m'échappait.

– Merci, lançai-je à Michel en courant dehors.

Je contournai le bâtiment et arrivai dans le stationnement alors que le pick-up noir prenait la route. Derrière le volant, Zacharie agita la main

avant de disparaître au bout de la rue. L'incrédulité céda sa place à la colère. Depuis le creux de ma poitrine, le pouvoir obscur qui y dormait releva la tête, attiré par cette émotion. Je le sentis monter, comme une énorme bulle d'air prête à crever la surface.

Je m'obligeai à fermer les yeux et à compter mes respirations. Je chassai le regard narquois de Zacharie et je me concentrai sur ma détermination à découvrir la vérité. Je n'avais pas besoin de lui pour trouver des réponses.

Le pouvoir se recoucha dans mon ventre, comme une anguille dans son nid de vase, de nouveau assoupi. Je poussai un soupir de soulagement et revins sur mes pas jusqu'au Combi. Je m'assurai que la cargaison était stable à l'arrière et les portes bien fermées. Vu son âge, il arrivait que les verrous ne s'enclenchent pas correctement. Ma journée était suffisamment pénible sans y ajouter une catastrophe sur l'autoroute.

Mon estomac gargouilla, car la purification de l'eau avait consommé l'énergie procurée par le fromage. J'allais avoir besoin d'un casse-croûte un peu plus soutenant. Je pris le volant, les dents serrées. L'heure était au repli stratégique pour planifier la suite. Peu importe ce que Zacharie pensait avoir découvert, j'allais le prendre de vitesse.

Chapitre 12

De retour au manoir, je déballai ma commande et rangeai chacun des produits à sa place. Mon invité dormait encore profondément, et il ne serait pas debout avant plusieurs heures. Je me préparai une salade de couscous à l'orange et aux canneberges, doublant les quantités pour avoir quelques repas prêts d'avance.

Une fois rassasiée, j'attrapai un Oreo et repris place devant l'ordinateur. J'entrai le nom du solvant donné par Michel, le trichloréthylène. Le moteur de recherche me donna sa composition, son utilisation, où en acheter et même comment le remplacer.

Rien à voir avec la communauté surnaturelle. Je creusai les différents articles et tombai sur l'histoire de son utilisation. Les autorités avaient banni le produit du domaine alimentaire et pharmaceutique depuis les années 70 en raison de sa toxicité.

Perplexe, je me levai pour regarder par la fenêtre. Les juncos avaient déserté le jardin et le calme régnait. Je repensai à Zacharie et à son comportement. Il avait semblé sincère lorsqu'il m'avait demandé mon aide, mais l'information donnée par Michel devait lui en avoir révélé suffisamment pour qu'il pense pouvoir se passer de moi.

Je me rassis devant le clavier et tapai le nom de l'entreprise affiché sur son véhicule. Les coordonnées du siège social apparurent en premier, ainsi que son site Web. Je furetai sur les pages, surprise de découvrir qu'elle opérait depuis moins d'un an. J'entrai le nom complet de Zacharie dans le moteur de recherche, mais aucun des résultats offerts ne le concernait. Pas de profil sur les réseaux sociaux, pas d'articles dans la presse locale, rien.

À croire qu'il était un fantôme.

Frustrée, je me relevai et fis quelques allers-retours dans la pièce. La réponse donnée par Michel ne m'était d'aucune aide. Mon regard s'attarda sur la cuisine visible depuis le cadre de porte. J'avais aussi d'autres tâches qui m'attendaient. Le manoir n'accueillait peut-être qu'un seul invité, mais l'entretien restait le même.

L'esprit aussi agité qu'une mer de tempête, je pris la direction du sous-sol pour lancer une brassée dans la laveuse. Je remis la cuisine en ordre, puis je sortis la boîte de décorations saisonnières. Je n'avais pas l'intention de fêter Halloween, mais ça ne m'empêchait pas de mettre l'automne à l'honneur avec quelques bouquets d'épis de maïs séchés, un assemblage de courges décoratives, une couronne thématique sur la porte d'entrée, et pour finir une rangée de pots Mason ornés de feuilles d'érable illuminés de l'intérieur sur le manteau de la cheminée.

Je remplaçais la boîte de décorations vide lorsque l'eau autour du manoir s'agita. Elle m'envoya l'image d'un large prédateur s'abreuvant à même sa source. L'angle de vue était le sien, vers le haut, donnant une perspective unique sur l'impressionnante dentition de l'animal. Un loup? Ensuite, l'eau m'envoya une impression de sécurité qu'elle compara à ma présence. Je fronçai les sourcils. Un gardien?

Je remontai les marches du sous-sol et m'arrêtai à une fenêtre. Une Subaru bleu saphir aux jantes rose métallique occupait l'emplacement à côté de mon Combi. Une jeune femme en sortit, la couleur de ses cheveux accordée à celle de ses roues. De grands verres fumés cachaient ses yeux.

À la voir à côté du Combi, elle devait être à peine plus grande que moi. Elle pivota pour observer la propriété puis son regard se posa sur la fenêtre où je m'étais postée. Un sourire étira ses lèvres et je sourcillai. La visiteuse s'engagea dans l'allée et gravit les marches du perron. Ma curiosité piquée, je lui ouvris la porte avant qu'elle ait le temps de frapper.

– Bienvenue au manoir Cormoran, je suis Viviane.

Elle releva ses lunettes de soleil et les percha au-dessus de sa tête. Si l'eau ne m'avait pas volé la primeur, j'aurais été tenté de la prendre pour une Fae, mais il y avait fort à parier qu'elle appartenait aux Faoladh, des métamorphes d'origine irlandaise. Elle tendit la main et se présenta.

– SORCHA MURPHY.

Une décharge me remonta le bras, confirmant ma théorie. L'instinct m'incitait à me méfier d'elle, tandis que la raison arguait qu'elle ne pouvait pas représenter une menace.

– Les cheveux roses, c'est pour endormir la méfiance des gens? demandai-je.

Ses épaules tressautèrent d'un rire silencieux.

– C'est surtout par préférence personnelle, mais j'avoue que j'aime bien tirer avantage des préjugés.

Elle arquait un sourcil et me désigna de la main.

– Sûrement de la même façon que toi. À en croire monsieur Rodrigue, tu serais une créature malicieuse et fourbe, mais te voilà rayonnante et d'apparence inoffensive.

Je clignai des yeux et le sourire de Sorcha s'élargit. Une pointe de rancœur s'immisça dans ma réplique :

– Je regrette d'avoir asséché les fondations de sa brasserie *pro bono*. La prochaine fois, je lui enverrai la facture.

– Heureusement que Marie-Josephte a été plus élogieuse, sinon le chef de la meute aurait envoyé l'artillerie lourde.

Je plissai les yeux.

– J'en déduis que je devrais m'estimer heureuse que ce soit toi qui me rendes visite?

– Pourquoi tu ne me ferais pas faire le tour de la propriété? demanda-t-elle plutôt que de me répondre.

Je la considérai un instant avant d'acquiescer. D'une main, j'attrapai ma veste sur le crochet au mur et l'invitai à me suivre. L'air conservait une certaine douceur, mais le soleil déclinait et emportait avec lui sa chaleur. Je pris la direction du portillon en métal qui clôturait le jardin. Elle s'arrêta juste avant de le franchir et pointa le fossé.

– C'est la version moderne d'une douve?

– On se bat avec les armes à notre disposition. Je ne peux pas me transformer en loup, mais je peux faire appel à l'eau pour m'informer et me défendre.

Elle acquiesça et entra dans le jardin à ma suite. Je lui énumérai les différents aménagements, comme le gazebo qui donnait vers le nord-ouest,

avec une vue imprenable sur le fleuve. Un sentier en pierre concassée permettait de se promener sous les arbres, donnant l'illusion d'être en pleine nature.

Un piaillage dans l'érable le plus près attira notre attention. Sorchaplissa les yeux et s'immobilisa en repérant le korrigan qui sautillait de branche en branche. Fidèle à son habitude, il ne tarda pas à trouver des projectiles à faire pleuvoir autour de lui, question de partager son mécontentement.

– Un invité à toi? demanda Sorchla, la tête inclinée et le regard curieux.

– Disons plutôt un squatteur. J'ai essayé le bol de lait, la tartine de miel, rien n'y fait. Et il est bien trop intelligent pour tomber dans les pièges que je lui tends, alors même si je voulais le renvoyer de là où il vient, je ne peux pas.

Sorchla esquiva un gland d'un pas de côté gracieux.

– As-tu essayé de lui offrir un bas de laine rempli de riz? Ma grand-mère a vécu sa jeunesse en Irlande et sa maison abritait un brownie. Elle ne jurait que par ça pour calmer les lutins de mauvais poil : il ne pourra pas résister à la tentation de compter les grains, ce qui va le calmer, ensuite il va réaliser que le bas est parfait pour agrémenter son nid. Résultat : un korrigan heureux.

J'ouvris de grands yeux à son explication.

– Ça ne coûte pas grand-chose d'essayer. Merci pour l'idée.

Nos pas nous ramenèrent vers le manoir et je passai par le vestibule arrière, une énorme *mud room*, à mi-chemin entre un vestiaire et une chambre froide. Le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon, parant le ciel d'orangé et de violet, aussi allumai-je les lampes au fur et à mesure que j'avancai d'une pièce à l'autre. Arrivée dans la cuisine, je me tournai vers elle.

– Est-ce le moment où je te propose un goûter, ou celui où tu me menaces avant de partir dans le soleil couchant?

Un sourire éclaira son visage et elle tira une chaise pour s'y asseoir. Elle remonta ses pieds sur le siège et croisa ses jambes sous elle, lui donnant un

air adolescent. J'attrapai un bol de pommes cueillies dans un verger voisin et le déposai sur la table. Je sortis ensuite quelques fromages locaux et les disposai sur une planche. Je pris place en face d'elle et croquai dans une Honeycrisp à la chaire aussi dorée et croustillante que son nom. Sorcha s'étira pour prendre une petite McIntosh bien rouge. Elle la roula entre ses mains et me considéra, la tête inclinée.

– En tant que Sentinelle de la meute, je veille à la quiétude de notre territoire. Je crois savoir que Greg t'a expliqué que la ville de Québec ainsi que la région tout autour est sous notre protection.

J'acquiesçai. Lors de ma première rencontre avec Marie-Josephte, elle m'avait conseillé de prendre contact avec le loup-garou qui servait d'agent de liaison à la meute. J'avais beau être originaire de la région, je n'y avais pas mis les pieds depuis plus d'un siècle. Greg m'avait laissé une drôle d'impression, à la fois sympathique et dangereux, car à l'inverse des Faoladh, il était un loup-garou maudit.

Sorcha prit une bouchée de sa pomme avant de reprendre.

– Il est assez rare pour une meute de tenir un territoire aussi grand. Nous ne sommes pas des vampires, pour avoir besoin d'un terrain de chasse densément peuplé. Notre contrôle sur la région est possible principalement grâce à nos alliances avec les différents groupes surnaturels : les Shamans, les mages et les démons se sont tous ralliés à nous.

Je fronçai les sourcils.

– À quel groupe de surnaturel appartient le Bonhomme Sept Heures?

Elle pointa un doigt dans ma direction, comme un professeur satisfait des réflexions de son élève.

– Aucun. Il est une puissance à lui tout seul. Voilà ce qui en fait un allié précieux, si ce n'est ombrageux.

– Bel euphémisme.

Son nez se plissa et elle grimaça avant de hausser les épaules.

– La plupart des puissances sont difficiles à gérer, quand elles ne sont pas carrément imprévisibles.

– Alors, quoi? Les Faoladh souhaitent que j’apaise le Bonhomme Sept Heures pour éviter des conséquences désagréables.

Elle agita une main pour nuancer ma question.

– Pas exactement, car si tu as une querelle avec lui, tu as le droit d’obtenir réparation. Mais les Clans ont travaillé très fort pour obtenir leur indépendance. Si le Roi-Mage se rendait compte que nous sommes incapables de maintenir l’ordre sur notre territoire, il aurait tôt fait d’envoyer ses dragons pour nous obliger à rentrer dans le rang.

J’avais entendu parler des dragons, Terreur et Sagesse; respectivement le commandant des forces armées du Roi-Mage et son conseiller stratégique. Un atout significatif : les mages étaient loin d’être les créatures surnaturelles les plus puissantes, mais les dragons leur vouaient une loyauté indéfectible, les rendant intouchables.

Comme groupe surnaturel le plus stable et le mieux implanté dans son milieu, les mages avaient promu leur dirigeant au statut de monarque. Toutefois, le pouvoir absolu corrompt absolument et le Roi-Mage avait tyrannisé la communauté surnaturelle sans personne pour le remettre en question. Jusqu’à la découverte des Amériques, ce qui provoqua un exode sans précédent. Malheureusement, l’influence européenne avait eu autant d’emprise sur les colons humains que surnaturels et le Roi-Mage n’avait pas tardé à reprendre le contrôle des expatriés. Même si j’avais passé beaucoup de temps sur la route, les rumeurs au sujet des Clans avaient trouvé leur chemin jusqu’à mes oreilles. Leur mission était louable. Mais vouée à l’échec.

Le problème ne venait pas du despotisme du Roi-Mage. J’avais la conviction qu’un changement de dirigeant, ou même de système, ne nous offrirait aucun salut. Le mal qui nous rongait ressemblait à un courant de profondeur, invisible à la surface, mais prêt à emporter vers la mort les imprudents. La dualité entre la communauté surnaturelle et les simples humains garantissait une source intarissable de conflits. Comment pourrions-nous jamais cohabiter en paix avec eux alors que nous nous déchirions de l’intérieur? Je secouai la tête et Sorcha se pencha vers moi.

– Fais-tu partie des loyalistes?

Ma bouchée se coinça dans ma gorge et je renâclai pour déloger le morceau de pomme. Une fois ma quinte de toux passée, je lui offris le fond de ma pensée :

– Le Roi-Mage devrait s’occuper des mages avant de penser à dicter leur conduite aux autres. Les Clans mènent une lutte noble, mais vouée à l’échec.

Elle se redressa avec une expression impassible.

– Une dissidente.

Je grimaçai et levai les mains devant moi.

– Rien d’aussi radical.

– On a besoin de gens comme toi pour siéger au conseil des Clans. C’est important que toutes les voix soient entendues.

Elle n’avait pas terminé sa phrase que je secouais la tête. J’ouvris la bouche, mais elle m’arrêta d’un geste.

– Réfléchis-y, c’est tout ce que je te demande. Je comprends que tu sois déjà bien accaparée avec le Bonhomme Sept Heures qui te souffle dans le cou.

Le soleil s’était couché pendant notre discussion et un grincement à l’étage confirma que mon invité nous rejoindrait bientôt. Je débarrassai le reste de ma pomme, mon appétit envolé. Le parquet craqua puis Nolan apparut dans les escaliers.

– Bonsoir, Nolan.

Il inclina la tête en réponse puis son regard se posa sur ma visiteuse. Il sourcilla et un sourire étira ses lèvres. Curieuse, je me tournai vers Sorcha, dont le visage s’éclaira. Elle se remit sur pied, bras grands ouverts.

– C’est le frère prodigue, s’exclama-t-elle.

Nolan se plia à la demande silencieuse et lui rendit son étreinte.

– Sorcha, tu es rayonnante, dit-il en reculant.

– Greg sait-il que tu es dans le coin?

Je fronçai les sourcils. Nolan avait bien mentionné que son frère était un loup-garou maudit. Et la meute de Faoladh collaborait avec Greg, un loup-

garou maudit, pour superviser les créatures surnaturelles de passage sur leur territoire. Mes yeux s'agrandirent lorsque je réalisai pourquoi les traits de Nolan m'avaient semblé si familiers : si on faisait abstraction des yeux ambrés du loup-garou, leur teint et leurs traits étaient les mêmes, jusqu'à la vague dans leurs cheveux bruns.

– Je n'ai pas encore trouvé le courage de l'appeler. Je pensais que c'était la raison de ta présence.

Elle secoua la tête et me pointa du menton.

– Non, c'est ton hôtesse qui fait jaser en ville. La meute a trouvé plus sage de se faire sa propre opinion. Ce n'est pas tous les jours que la Corriveau et le Bonhomme Sept Heures se mettent en rogne. J'avoue que ça m'a intrigué.

Mes épaules se crispèrent à ce rappel. Ma mission était de gérer un havre de paix pour surnaturel. Me retrouver au centre d'une querelle entre puissances ne pourrait qu'être désastreux. Je me frottai les mains sur mon jean pour en chasser la soudaine moiteur. Sorcha lança un coup d'œil à sa montre puis m'offrit un sourire rassurant.

– Ma curiosité étant satisfaite, et mes avertissements distribués, je vais reprendre la route.

– Vas-tu... avertir Greg? demanda Nolan.

Sorcha le considéra un instant avant de répondre :

– Je peux lui laisser un message vocal obscur, question de le prévenir sans te voler la vedette. Mais je te suggère de ne pas le prendre par surprise. La meute s'est alliée à une Fille de Bleiddwn et elle l'aide à contrôler sa bête, mais certains jours sont plus difficiles.

Je haussai les sourcils, car à ma connaissance, les métamorphes détestaient les Filles de Bleiddwn. Ces enchanteresses possédaient la capacité d'envoûter les animaux, avec une affinité pour les loups. Comme les loups-garous maudits finissaient invariablement par succomber à la bête, les Filles de Bleiddwn étaient alors en mesure de les assujettir à leur volonté. Chaque fois qu'une de ces enchanteresses avait pris le contrôle d'une bande de loups-garous maudits, il en avait résulté carnage et destruction.

Plus effrayant encore : les Roi-Mages faisaient régulièrement appel à elles pour gérer leur ménagerie. En Amérique du Nord, les métamorphes, aussi bien autochtones qu'allochtones, s'étaient rapidement regroupés pour les empêcher de sévir dans le Nouveau Monde. Que la meute de Québec se soit alliée à une de ces enchanteresses défiait la logique.

Nolan inclina la tête et la remercia. Sorchia m'envoya une bise soufflée avec un clin d'œil avant de récupérer ses chaussures et sa veste. Je regardai le Subaru s'éloigner par la fenêtre, le cœur lourd. Si mes relations avec la meute restaient neutres, la visite de Sorchia avait mis en lumière la nécessité de prouver mon innocence.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Le bruit des pas de Nolan derrière moi me rappela à l'ordre : j'avais des responsabilités d'hôtesse à remplir avant tout. Je revêtis un sourire comme certains endossent une armure, et je fis face à mon invité.

– Bien dormi?

Il sourcilla et le coin de ses lèvres se retroussa.

– Les vampires ne dorment pas.

– Considérant que tu occupes un de mes lits et pas un cercueil, nous allons faire comme si c'était le cas. « Le mausolée Cormoran » ne serait pas aussi vendeur pour attirer ma clientèle, de toute façon.

– Ça attirerait une clientèle bien particulière, dit-il avec un sourire qui dévoila le coin de ses crocs.

Je lui désignai les pommes et le fromage encore sortis.

– Avez-vous faim pour un casse-croûte?

Il secoua la tête.

– Le repas d'hier me suffira pour les jours à venir. Je ne dirais pas non à une tisane. Florence m'a proposé une boîte de sachets hier, et les fragrances ont piqué ma curiosité.

J'acquiesçai et mis de l'eau à bouillir avant de sortir la large boîte en question. Je la déposai devant Nolan qui avait pris place à la table. Je soulevai le couvercle et retirai une fiche descriptive.

– C'est un assortiment de tisanes boréales. Marie-Josephte se les procure auprès des Shamans, même si elle m'assure qu'elles sont naturelles et sans trace de magie.

Il en sélectionna une à la gaulthérie couchée, dont l'odeur rappelait la menthe. Mon choix s'arrêta sur celle au cèdre avec un parfum floral et un goût citronné. Je préparai les tasses et je le rejoignis à table. Nolan inspira la vapeur et ferma les yeux. Il relâcha son souffle et ses épaules se détendirent.

En cet instant, je pouvais voir la ressemblance, mais aussi les différences entre Greg et lui. Mon cœur se serra, car je devais donner raison à Sorchu : la bête de Greg se profilait juste sous la surface, tel un grand brochet tapi au milieu des nénuphars. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne perde la bataille.

– J'ai rencontré votre frère juste avant de m'établir ici.

Il rouvrit les yeux tandis que ses doigts glissaient sur l'anse rouge de sa tasse. J'en avais choisi une où on pouvait lire « Capote pas ».

– Il prend son rôle auprès de la meute de Québec très au sérieux.

J'inclinai la tête, surprise par cette réponse obtuse.

– Craignez-vous qu'il vous considère comme une menace pour les Faoladh?

Ses mâchoires se crispèrent et il porta la tasse à ses lèvres plutôt que de me répondre, confirmant que j'avais touché une corde sensible.

– Vos recherches sur l'inondation du chantier ont-elles porté leurs fruits? demanda-t-il.

– J'ai mis la main sur un indice, mais il m'a apporté plus de questions que de réponse.

Je lui racontai la présence de magie démoniaque dans l'eau des fondations, ma rencontre avec Zacharie, la découverte de la mèche de crin, suivie par le retour du cheval-bâtitseur.

– Il a entendu les conclusions du mage et il a pris la poudre d'escampette.

– Voilà qui est fâcheux.

Je répondis d'un grognement frustré avant de prendre une gorgée de tisane. Les ongles de Nolan tintèrent contre sa tasse, son regard perdu dans le vague.

– Les chevaux-bâtitseur appartiennent à la famille des démons et à ma connaissance, ils sont encore plus prompts aux pactes que leurs semblables. Même s'il avait déjà résolu le mystère, il y a fort à parier qu'il ne pourrait pas résister à l'attrait d'un marché.

– N’y a-t-il pas une histoire de bride? Dans les histoires, le cheval doit être bridé pour accomplir le travail. Dès qu’on lui retire son harnais, il se sauve.

Nolan retroussa les lèvres.

– Seulement s’il s’agit de travail physique. Les démons se nourrissent de la force vitale des créatures autour d’eux, principalement des mortels. Ils peuvent le faire à l’insu de leur victime, mais s’ils concluent un marché, l’énergie générée par l’accomplissement – ou le bris – de l’entente les nourrit bien plus que n’importe quelle autre nourriture obtenue sans consentement.

Je me figeai, mon esprit tourbillonnant autour des implications et des possibilités.

– Zacharie semble préoccupé par sa réputation. Il y a certainement un angle à exploiter.

Le vampire leva sa tasse en un toast silencieux avant de prendre une gorgée. Je plissai les yeux.

– Il est de mauvais goût de critiquer une aide offerte volontairement, mais je suis curieuse de savoir comment vous en connaissez autant sur les démons.

– Au Québec, le siège politique des démons se trouve à Montréal, de même que le nid de vampires. Les deux groupes, aux côtés des Faes, font partie de la Faction – ceux qui s’opposent aux Clans dans la lutte pour l’indépendance.

J’acquiesçai, consciente de la scission dans la communauté surnaturelle. Sa bouche prit un pli amer.

– Les vampires sont des créatures de manigances et de machinations. Je pourrais bien blâmer la jeunesse, mais ce serait une excuse facile. J’ai péché par orgueil et je me suis embarqué dans des intrigues beaucoup trop complexes pour en sortir indemne. La dette de sang dont je t’ai parlé hier m’a amené à servir dans la cour de la reine Mab, la dirigeante des Faes. Tant et aussi longtemps que ma dette a couru, elle en a profité pour m’utiliser comme un pion : un émissaire chez les démons, un espion chez les vampires.

Il tourna sa tasse d'un côté et de l'autre, le regard fixe, comme s'il pouvait voir au travers de la poterie. Je cherchais quelque chose à lui dire, une réplique polie, ou encore un témoignage de sympathie, mais rien ne venait. Il reprit finalement la parole :

– Au final, j'ai tué un Fae pour me libérer de ma dette, alors que la reine des Faes avait sauvé ma vie de l'attaque d'un vampire. Superbe ironie, non?

Je tendis le bras et posai ma main sur la sienne. J'attendis qu'il relève les yeux pour croiser mon regard.

– Vous êtes en sécurité.

Un frisson le parcourut puis il hocha enfin la tête.

– Merci.

Je me redressai avec une grimace.

– Ce serait à moi de vous remercier. Il ne me reste plus qu'à mettre la main sur un certain cheval-bâisseur pour lui proposer un pacte.

– Ne me remercie pas trop vite, dit Nolan.

Chapitre 14

Les paroles de Nolan m'accompagnèrent au lit et le sommeil mit plusieurs heures à venir. Le lendemain matin, je me levai un peu avant le soleil pour me rendre sur la berge du fleuve. Je me laissai imprégner de la sérénité de l'eau, y puisant le courage et la patience dont j'allais avoir besoin. Une fois le soleil bien au-dessus de la ligne des arbres, je traversai chez Florence. Elle répondit à la porte en robe de chambre et je me confondis en excuses de la déranger si tôt.

– Tu as l'air d'avoir dormi sur la corde à linge, me coupa-t-elle. Viens, je vais te faire un café.

J'allais protester, mais mon estomac gronda à l'odeur de vanille dans la maison, et elle arqua un sourcil pour me défier de refuser. Je pinçai les lèvres pour contenir mon amusement face à son despotisme et acceptai son invitation. Une fois dans la cuisine, elle déposa une assiette avec une large crêpe dorée et m'invita à m'asseoir. Elle retourna à la cuisinière pour verser une louche de préparation dans une poêle. Laissant la crêpe cuire, elle actionna une de ces machines à café dernier cri et l'odeur de torréfaction me chatouilla le nez.

Florence agita une spatule dans ma direction.

– Mange, avant que ce ne soit froid.

Un cruchon de sirop d'érable trônait seul au milieu de la table, aussi en versai-je un filet dans mon assiette. La première bouchée enroba ma langue d'un goût clair et léger, sucré et un peu ligneux.

– Délicieux, remerciai-je ma voisine lorsqu'elle déposa le café devant moi.

Elle revint quelques secondes plus tard avec sa tasse et son assiette. Elle se servit du sirop d'érable à son tour avant de prendre la parole :

– Avec un vampire en résidence, j'aurais pensé que tu en profiterais pour faire la grasse matinée.

J'avalai ma bouchée.

– Les nymphes sont des créatures crépusculaires, alors ça ne change pas grand-chose à ma routine.

– Ah, ça explique tes sorties matinales. Il faut être masochiste pour sortir avant que le soleil n’ait réchauffé le fond de l’air. Remarque, je parle depuis ma position privilégiée de retraitée.

Je lui souris, amusée par sa grimace dérisoire.

– En fait, je voulais tirer profit de cette fameuse liberté attribuée aux retraités, dis-je. Je dois poursuivre mes recherches, mais je ne veux pas laisser le manoir sans surveillance. Le plombier doit passer aujourd’hui. Ça t’embêterait de l’attendre et de rester le temps qu’il mène son inspection?

– Bien sûr que non! J’apporterai mon tricot. De toute façon, monsieur le chat me boude.

Un miaulement rauque accompagna sa déclaration et je levai les yeux pour trouver l’énorme Main Coon couché sur le dessus du frigo. J’écarquillai les yeux et Florence haussa les épaules en réponse.

– Ce n’est pas moi qui vais lui dire qu’il est trop gros pour ce genre de perchoir.

Le chat agita la queue paresseusement et me fixa, les yeux plissés, comme s’il attendait que j’ose me prononcer pour faire pleuvoir la rétribution des dieux sur l’impudente. Je secouai la tête et reportai mon attention sur Florence.

– Je devrais être revenue avant le coucher du soleil, mais si jamais ce n’est pas le cas...

Elle agita une main et pointa la porte.

– Allez, jeunesse, va montrer à ces grincheux à qui ils ont osé s’en prendre.

Je ramassai mon assiette, m’arrêtai à ses côtés et déposai un baiser sur sa joue. Elle tapota mon bras avant de protester qu’elle s’occuperait de la vaisselle. Après un dernier regard pour le chat sur le frigo, je franchis la porte.

Comme Zacharie restait aussi insaisissable que la fameuse baleine blanche, je pris la route en direction du siège social de son entreprise. Je

choisis les chemins de traverse, moins fréquentés, vers l'ouest, me permettant d'éviter le secteur de Lévis. Sur la rive sud du fleuve, vis-à-vis de la Capitale, la ville de Lévis comptait parmi les plus peuplées de la province. Même si nous étions dimanche, le trafic y serait certainement plus dense.

Je traversai les municipalités de Beaumont et de Pintendre pour me retrouver aux abords de la rivière Etchemin. La route suivait ses méandres et plusieurs nuées de bernaches du Canada occupaient les berges, en transit vers leur territoire hivernal. Dans le ciel, des vols d'oies blanches tranchaient sur le ciel bleu. Vu l'orientation et la longueur de la rivière, elle constituait un repère géographique par excellence pour les oiseaux migrants.

Le GPS m'enjoignit de tourner sur une route secondaire un peu avant d'arriver à Saint-Henri. Je m'arrêtai devant un grand hangar de tôle. Une affiche annonçait « Construction Z. Morgan ». Le stationnement était désert, à l'exception d'une petite voiture compacte devant une rallonge perpendiculaire. Les grandes baies vitrées donnaient sur un espace administratif, le poste d'accueil visible depuis ma position. Selon l'horaire, l'entreprise aurait dû être fermée, mais une jeune femme était assise derrière un bureau aux lignes modernes, absorbée par l'écran, et ses doigts volaient sur le clavier, trahissant une aisance née de l'habitude.

J'allais ouvrir la portière, mais le doute m'arrêta. Et si elle était la copine de Zacharie? Comment réagirait-elle à mes questions? La jalousie se manifestait sous bien des formes et j'en avais essuyé la violence par le passé. Même si, à présent, j'avais plus envie de partir que de faire face à la jeune femme, je ne pouvais pas abandonner ma meilleure chance de retrouver Zacharie.

Peut-être qu'en me faisant passer pour une employée potentielle, elle réagirait plus favorablement. Avec un peu de chance, elle n'aurait d'autre lien avec lui que celui d'employée. Je pivotai sur mon siège et étirai le bras vers l'arrière pour attraper une casquette grise. Je relevai mes cheveux et les tortillai pour les rendre plus discrets. Une chemise noire traînait juste à côté, rendue bigarrée par des éclaboussures de peinture, oubliée là depuis le

printemps dernier. Je me passai les bras dans les manches et refermai quelques boutons avant de glisser les pans dans mon jean.

Rassurée par mon camouflage urbain, je descendis du Combi au moment où la femme relevait la tête. J'agitai la main et elle me sourit avant de contourner son pupitre pour se rendre à la porte vitrée. Ses bottes ressemblaient à des pantoufles, et entre sa tunique et ses leggings, elle avait l'air de quelqu'un qui fait des heures supplémentaires.

– Je suis désolée de vous déranger en dehors des heures d'ouverture, commençai-je, mais je cherche Zacharie.

Elle écarta mes excuses d'un geste de la main.

– On a eu une grosse semaine, c'est pour ça que je suis venue fermer des factures. Il lui arrive aussi de venir le dimanche, mais pas aujourd'hui.

Elle se pencha vers moi pour chuchoter :

– C'est sûrement mieux ainsi, vu l'humeur qu'il avait hier.

Elle pinça les lèvres, les yeux ronds, comme une gamine. Je clignai des yeux et grimaçai.

– Ah, c'est qu'il avait dit qu'il pourrait m'aider.

Sa bouche s'arrondit et elle jeta un regard à la ronde.

– Tu es *l'une des leurs*, chuchota-t-elle.

J'acquiesçai, incertaine de la nature exacte du sous-entendu, mais prête à tout pour qu'elle m'indique où trouver Zacharie. Elle leva un doigt pour me faire signe d'attendre. Elle laissa la porte se refermer, retourna vers le bureau pour attraper un bloc-notes. Elle y griffonna quelque chose et revint me tendre la note.

– C'est son adresse perso. S'il n'est pas là, repasse me voir et je lui laisserai un message de ta part.

Je la remerciai chaudement et remontai dans le Combi. Mes épaules s'affaissèrent de soulagement comme mon opinion de Zacharie remontait quelque peu. Il avait peut-être mélangé le surnaturel et les affaires, mais au moins il n'avait pas compliqué le tout avec des histoires de cœur.

Après un coup d'œil à la note, je repris ma route. L'adresse en question n'était pas bien loin et le trajet prit quelques minutes à peine. Une maison en brique rouge de deux étages se tenait un peu en retrait de la rue, avec un aménagement paysager sommaire. L'allée contournait la maison pour se rendre jusqu'à un bâtiment de ferme reconverti pour servir d'entrepôt ou d'atelier.

Le pick-up se trouvait juste à côté, aussi stationnai-je le Combi derrière (pas de risque de fuite impromptue pour un certain monsieur Morgan). Des bruits me parvenaient depuis les portes ouvertes sur le côté, semblables aux martèlements d'un forgeron. Mon impression se confirma lorsque j'arrivai sur le seuil. Zacharie me tournait le dos, le bras tendu vers une flamme vive dans un âtre en pierre. D'un côté, une large caisse en bois contenait toutes sortes de rebuts de métal. En face, une enclume trônait sur un bloc de ciment. Un éventail d'outils s'alignait au mur, certains pour forger et d'autres probablement le résultat de son labeur.

Plus loin dans la grange, je devinais du matériel pour travailler le bois : étaux, toupies, banc de scie, table de coupe. Là aussi, plusieurs projets à divers stades d'achèvement occupaient les surfaces.

Zacharie pivota pour remettre la pièce de métal chauffée à blanc sur l'enclume et se figea en me voyant. D'épais gants en cuir protégeaient ses mains. Un tablier du même matériau couvrait son torse et le haut de ses jambes. Son hésitation à ma vue ne dura pas et il positionna le morceau sur l'enclume pour le marteler sans plus me prêter attention.

L'extrémité de l'objet présentait la forme d'une lame courbe et il travaillait à amincir ce qui me semblait être le manche. Lorsque le métal eut repris une couleur terne, il mit la pièce de côté, retira ses lunettes de protection et ses gants puis attrapa une bouteille d'eau. Je fis abstraction du jeu de ses muscles et des mouvements de sa gorge tandis qu'il en vidait le contenu. Du moins, j'essayai.

Je me repassai la scène de la veille, alors qu'il m'avait abandonné chez Michel sans un mot, dans le but de retrouver un écho de ma colère et de mon indignation. Il redéposa enfin sa bouteille et je haussai les sourcils, les lèvres pincées.

– Tu m’as retrouvé, dit-il. J’imagine que ça fait de toi une meilleure détective que moi.

– Dur à dire : notre collaboration a été de si courte durée que j’en ai encore le tournis.

Il grimaça et se passa une main sur la nuque.

– À ce propos, je te présente mes plus plates excuses. Je pensais avoir tout résolu, mais finalement le coupable m’a échappé; c’était un cul-de-sac.

Je croisai les bras et le fixai du regard. Devant mon silence, il soupira et mit de l’ordre dans les outils sur la table de travail. C’était à la fois un bon signe et une mauvaise nouvelle. Il serait de nouveau prêt à collaborer, mais nous n’étions pas plus avancés.

– Je suis aussi au point mort, finis-je par dire. Le problème, c’est qu’on me met la pression pour découvrir l’identité du coupable, aussi bien le Bonhomme Sept Heures que les Faoladh.

Il fronça les sourcils.

– Dis-leur qu’ils n’ont qu’à se mêler de leurs affaires. Tu ne m’as pas l’air d’être le genre à te laisser marcher sur les pieds.

Je secouai la tête.

– Je gère une maison d’accueil pour créatures surnaturelles vulnérables. Comme entrepreneur, je suis sûr que tu réalises les implications possibles sur mon activité.

La surprise passa sur son visage.

– Je ne savais pas.

Il prit une paire de pinces et les fit tournoyer dans ses mains, son expression songeuse.

– Nous souhaitons tous les deux éclaircir la situation, par contre, je refuse de donner le coupable en pâture au Bonhomme Sept Heures ou aux Faoladh.

Je retournai cette condition dans ma tête. Son ton témoignait de sa détermination. À ce stade, deux explications me semblaient plausibles : soit il voulait à tout prix contrarier les plans du Bonhomme Sept Heures, soit il

croyait que le coupable ne méritait pas de sanctions. La première option ne tenait pas la route lorsqu'on prenait en compte qu'à toute fin pratique, il aurait nui à son employeur. Je l'avais déjà accusé d'être impliqué lors de notre première rencontre et son indignation avait semblé sincère. Il avait d'ailleurs changé de ton lorsque j'avais déclaré mon intention d'enquêter, et non pas de m'en tenir à assécher le chantier.

Si j'accédais à sa requête, comment parviendrais-je à apaiser le Bonhomme Sept Heures? Je devais prouver mon innocence, pas procéder à une arrestation civile, après tout. Il me fallait l'identité du coupable, et la preuve irréfutable qu'il avait commis le sabotage. Toutefois, révéler son nom ne reviendrait-elle pas à le « livrer en pâture »? Peu importe l'angle sous lequel j'étudiais la question, je me butais à des zones grises.

– Il faudra bien que les Faoladh obtiennent des réponses d'une manière ou d'une autre, repris-je avec circonspection. Les accusations du Bonhomme Sept Heures à mon encontre les ont poussés à me contacter; je les vois mal balayer la question sous le tapis.

Zacharie fronça le nez.

– Leur autorité n'est pas aussi étendue qu'ils voudraient te le faire croire.

Je haussai les sourcils.

– Tu es prêt à jouer les dissidents juste sous leur nez?

Il croisa les bras avec un air bravache.

– Qu'ils viennent, je les attends.

Je ne pouvais pas me permettre la même désinvolture. La scène à l'épicerie me revint à l'esprit, alors que je regardais le pick-up de Zacharie disparaître au bout de la rue. Il avait profité de ma candeur pour obtenir des informations et il m'avait fait faux bond à la minute suivante. Il ne s'était pas révélé très fiable jusqu'à maintenant, sans parler de ses idées séditieuses. Pour autant que je sache, ce n'était qu'un voyou et un aimant à problèmes.

J'allais devoir lui rendre la monnaie de sa pièce et la jouer double face à mon tour. Un pincement à la poitrine me fit hésiter, ma conscience

choisissant le pire moment pour se manifester. Je n'étais pas très à l'aise avec l'idée d'induire Zacharie en erreur de façon délibérée. En cet instant, j'enviais les Faes et leur capacité à jouer avec les mots. Malheureusement, ma situation délicate ne me laissait pas le luxe d'avoir bonne conscience.

Si je parvenais à passer un pacte en bonne et due forme avec Zacharie, ses pouvoirs démoniaques en seraient bonifiés, ce qui profiterait à notre enquête. J'allais devoir formuler notre accord avec soin, pour parvenir à mes fins sur tous les tableaux : apaiser le Bonhomme Sept Heures, et montrer patte blanche à Zacharie.

– Je pense qu'on peut éviter de transformer notre coupable en martyr, acquiesçai-je en choisissant mes mots avec soin. Voici le pacte que je te propose : nous nous accordons pour joindre nos forces et nos ressources dans le but de découvrir l'identité du coupable...

Il me coupa d'un geste de la main.

– Je connais déjà son identité.

Je refermai ma bouche dans un claquement de dents. Notre définition d'un cul-de-sac différait : de mon point de vue, il avait déjà résolu l'énigme.

– Qui est-ce?

– J'aime bien cette idée de pacte, dit-il au lieu de répondre. Et si on s'entendait pour collaborer à le retrouver, tout simplement? Remarque que vu mon échec, ce n'est pas si simple, mais ça a le mérite d'être circonscrit comme objectif.

Je plissai les yeux. Bien sûr qu'il aimait l'idée d'un pacte. Il ne pouvait pas en aller autrement vu sa nature. Il ne me livrerait sans doute pas l'identité du coupable si je refusais son offre. Je tournai sa phrase dans ma tête, à la recherche du piège. Me fausserait-il compagnie dès que nous aurions trouvé notre coupable? Sûrement, mais avec son identité en main, j'étais sur la bonne voie.

– Que feras-tu quand tu l'auras retrouvé? demandai-je.

– Pas si vite. Je te le dirai une fois notre pacte conclu, répliqua-t-il.

– Je veux que tu me dévoiles son identité dès le départ. On collabore ou l'entente est caduque.

Il acquiesça aussitôt. C'était trop facile. Il avança jusqu'à se retrouver tout près de moi et je dus lever la tête pour conserver le contact visuel. Le coin de ses lèvres s'étira.

– Pour sceller le pacte, il me faut une faveur en échange.

Je fronçai les sourcils.

– C'est une aide réciproque, non? Ça ne suffit pas?

Il secoua la tête et se pencha vers mon oreille.

– Non, parce que de mon point de vue, j'ai plus à t'offrir que le contraire.

Je restai figée, perplexe. J'ouvris la bouche et la refermai avant de finalement trouver une faveur à lui offrir.

– Je pourrais héberger la créature de ton choix, sans question indiscrete, sans frais.

Un peu tard, je réalisai qu'il pourrait en profiter pour s'inviter chez moi comme colocataire permanent, mais il secoua la tête, son nez frôlant ma joue.

– Non, j'ai mieux : tu m'accompagneras pour un dîner au restaurant.

J'écartai la tête pour le fixer dans les yeux.

– As-tu perdu l'esprit?

Un sourire lui fendit le visage et il recula d'un pas avant de retourner vers l'établi pour terminer de remettre les outils à leur place.

– Avons-nous un marché? demanda-t-il sans même me faire face.

Un repas au restaurant. Je clignai des yeux.

– Tu payes?

Il acquiesça, toujours occupé à dégager son aire de travail.

– Je peux choisir le resto?

Il haussa les épaules en guise d'assentiment.

– D'accord, dis-je.

Ses mains se figèrent et il releva la tête, son sourire beaucoup trop satisfait pour ma tranquillité d'esprit.

– Ainsi soit-il.

À ses paroles, un crépitement traversa l'air entre nous et un frisson recouvrit ma peau. Rien ne semblait différent, à part peut-être la lueur victorieuse dans le regard de Zacharie. Il contourna l'enclume et y appuya une hanche, les bras croisés.

– L'analyse du mage m'a permis de confirmer mes soupçons quant à l'identité du coupable, commença-t-il.

Je croisai les bras à mon tour.

– Qui l'eût cru?

Il grimaça.

– Je te réitère mes excuses. Le coupable est un ami et je refuse de le soumettre à la justice arbitraire du Bonhomme Sept Heures. Ou même à la justice tout court. J'ai des raisons de croire qu'il a agi en légitime défense.

– Alors qu'est-ce que les démons et le trichloréthylène ont en commun?

J'avais massacré les syllabes du solvant, mais Zacharie savait très bien où je voulais en venir.

– Au début des années 2000, la nappe phréatique de Shannon a été contaminée, suffisamment pour que les habitants dont les puits artésiens étaient touchés ne puissent même pas utiliser leur eau pour le bain, encore moins la consommer.

– Shannon... au nord de Québec, près de Valcartier?

Une base des Forces armées canadiennes se trouvait dans le secteur, raison pour laquelle je connaissais vaguement le comté, même si je n'y avais jamais mis les pieds. Il acquiesça.

– J'ai passé plusieurs années dans le coin, mais pas assez près pour être touché par la contamination. Un ami, un autre cheval-bâisseur, a eu moins de chance.

– Est-ce que le solvant lui a abîmé les neurones? Pour quelles raisons se promène-t-il de chantier en chantier en semant les catastrophes?

Les traits de Zacharie se durcirent.

– Non, le solvant n’a rien à y voir. Es-tu familière avec la nature du cheval-bâisseur?

Je plissai les yeux et fouillai dans ma mémoire. La légende avait circulé sur les deux rives du fleuve, mais principalement à Saint-Augustin-de-Desmaures, en banlieue de Québec, à Trois-Pistoles dans le bas du fleuve et à Saint-Michel-de-Bellechasse, près du manoir.

– Je connais les légendes : on passe un pacte avec le « diable », généralement en lien avec la construction d’une cathédrale ou d’une église. Un cheval est prêté au curé pour participer aux travaux, mais il ne doit être débridé sous aucun prétexte.

– Exact, la bride revêt une importance toute particulière. Une simple corde ne suffit pas à maîtriser notre volonté et à nous astreindre à une tâche contre notre gré, mais les enchanteresses sont capables de créer des jougs assez puissants pour assurer notre obéissance indéfiniment.

– Donc ton ami agirait sur les ordres de quelqu’un d’autre?

Il grimaça.

– J’espère que non. Nous libérer de notre précédent... maître... a été difficile.

J’entendais une mer de rancœurs dans ses paroles. Comme j’hésitais à le questionner, il poursuivit.

– L’idée qu’il ait saboté le chantier de son plein gré me dérange, mais pas autant que la possibilité qu’il soit à nouveau bridé.

Avec un soupir, il retira son tablier de cuir et l’envoya sur l’enclume. L’idée de servir un maître allait à l’encontre de ma nature, et vu le côté frondeur de Zacharie, il m’était difficile de l’imaginer s’en accommoder. J’avais occupé un nombre incalculable d’emplois au cours de ma vie, la plupart des changements motivés par l’impression d’étouffer ou la frustration de devoir suivre les ordres d’un autre. D’ailleurs, mon CV ne comportait pour ainsi dire aucune référence : je ne restais jamais assez longtemps au même endroit.

Tandis que mes idées tournaient en rond sur la question, Zacharie retroussa le coin de son t-shirt pour s'essuyer le visage. Insatisfait du résultat, il attrapa le bas du vêtement pour le retirer complètement et éponger la sueur en bonne et due forme. Toute pensée cohérente quitta mon cerveau.

J'avais traîné presque toute ma vie sur la côte, que ce soit les pieds sur la grève ou à bord d'un navire. J'avais vu mon lot d'hommes torse nu : des pêcheurs, des marins, des débardeurs ou encore de simples baigneurs. Certains avaient arboré des physiques d'Apollon tandis que d'autres collectionnaient les balafres. Zacharie se situait quelque part entre ces deux catégories.

Des cicatrices pâlies par le temps retraçaient une vie agitée et les contours saillants de ses muscles confirmaient qu'il ne menait pas une vie oisive. J'avalai ma salive avec difficulté et reportai mon attention sur ses yeux, faisait de mon mieux pour ignorer la peau aux reflets dorés sous l'effet combiné de la lumière du feu de forge et de la sueur. Je posai la première question qui me passa par la tête.

– À quand remonte votre libération ?

Il se redressa et se déplaça vers le seuil de la grange. Comme il me tournait le dos, je ne voyais pas son visage, mais la crispation dans ses épaules et ses profondes inspirations m'en révélaient assez : les blessures étaient fraîches.

– Ça a fait un an le mois dernier, dit-il d'une voix rauque.

Je n'avais jamais été emprisonnée pour de longues périodes – ma nature d'océanide n'aurait pas survécu à ce genre d'épreuve – mais j'avais été capturée et torturée à quelques reprises.

– Le présent est un cadeau, citai-je.

Il se tourna vers moi, la lumière du jour ombrageant ses traits.

– Non, un cadeau est offert. Ma liberté, je m'en suis emparé, par la force et par la violence. Je suis l'un de ceux qui s'en sont le mieux sorti. Notre captivité...

Ses bras s'écartèrent pour désigner le bâtiment autour de nous.

– Je ne serai plus jamais la marionnette d'un autre. Je n'ai pas l'intention non plus de permettre que les miens servent un maître qu'ils n'ont pas choisi.

Il avança vers moi, assez près pour que mon cœur s'emballe. Le brun de ses yeux se mouchetait d'or et de miel, comme le soleil qui traverse les couches d'eau lorsqu'on se trouve au fond d'un lac. Il reprit la parole, assez près pour que son souffle caresse mes lèvres.

– Je vais retrouver Xavier, et peu importe ce qui le pousse à semer le chaos, je le libérerai et je lui offrirai une seconde chance. Je laisse aux loups et au Bonhomme Sept Heures le loisir de faire de la politique tant qu'ils le veulent, ils ont intérêt à ne pas interférer.

Si j'avais promis de ne pas livrer son ami au Bonhomme Sept Heures, je ne m'étais toutefois pas engagée à garder son identité secrète. Après tout, ami ou pas, il avait la mort d'un homme sur la conscience, et ses actes avaient mis en danger l'existence du manoir, sans compter la mienne. Et puis j'avais tendance à croire que le Bonhomme Sept Heures chercherait à obtenir réparation, que Zacharie s'interpose ou non.

Me torturer l'esprit ne mènerait à rien : nous serions au point mort tant que nous n'aurions pas retrouvé Xavier. Si nos efforts combinés n'aboutissaient à rien, j'aurais un tout autre dénouement sur les bras. Les politicailleries attendraient leur tour sur ma liste de préoccupations.

Chapitre 15

Zacharie tapa dans ses mains avant d'écarter les bras.

– Par où on commence?

– Un t-shirt.

– Quoi?

Je le désignai du revers de la main.

– Toi, habillé.

Sourcils froncés, il baissa le nez avant d'acquiescer et d'attraper un t-shirt propre sur un crochet près de la porte.

– Tes désirs sont des ordres, fit-il avec une courbette facétieuse.

Je levai les yeux avec un soupir.

– Si tu t'étouffes avec ton verre d'eau durant notre repas au resto, ne t'en plains pas.

Une lueur taquine passa dans son regard et il allait ouvrir la bouche lorsque son smartphone sonna. Le nom sur l'afficheur déclencha un froncement de sourcils et il répondit.

– Doucement, interrompit-il son interlocuteur. Répète un peu?

S'ensuivirent une série de grognements et quelques questions brèves avant qu'il ne raccroche.

– Il y a eu un autre méfait sur un chantier. On devrait y faire un saut, à moins que tu aies autre chose à proposer?

Je secouai la tête, mes clés déjà en main. J'allais prendre la direction du Combi lorsque je l'entendis se racler la gorge. Je me tournai vers lui avec un haussement de sourcil interrogateur.

– On devrait prendre le moyen de transport le plus rapide.

Mon regard alterna entre son pick-up et ma vannette, perplexe. J'ouvris la bouche pour lui demander des clarifications, lorsqu'il se pointa du doigt.

– Les chevaux-bâtisseurs peuvent atteindre la vitesse d'un TGV. On serait sur place en quelques minutes à peine.

Il voulait que je monte sur son dos? Je fronçai les sourcils, le souvenir de son pick-up s'éloignant de l'épicerie de Michel encore frais dans ma mémoire.

– Pour que tu me fasses faux bond et que je rentre à pied? Non, merci.

Sa bouche se plissa à ma réponse et il souffla par le nez.

– Un pacte est un pacte : je ne reviendrai pas sur ma parole.

Considérant les non-dits dont j'espérais moi-même tirer profit, je doutais que notre pacte l'empêche de m'en passer une petite vite^[5], mais avant même que je trouve une réponse adéquate, un nuage sombre s'éleva autour de ses pieds et l'enveloppa de ses volutes opaques.

La masse orageuse prit de l'ampleur jusqu'à former la silhouette d'un grand cheval, puis elle se dissipa pour révéler l'animal à la robe noire et aux reflets argentés. Ses sabots claquèrent contre le ciment, aussi larges que des assiettes. Ses oreilles pivotèrent, comme s'il prenait la mesure de son environnement sous cette forme, puis il étira le cou et s'ébroua de toute sa longueur.

À mes yeux, il aurait pu passer pour un simple palefroi, si ce n'était l'appel de l'eau qui résonnait dans ma poitrine, tel le bruit des vagues sur le rivage; envoûtant, irrésistible. Mes pieds bougèrent d'eux-mêmes et je me retrouvai à ses côtés, la main tendue vers sa crinière ondulée.

Le cheval tourna la tête et ses naseaux frôlèrent mes doigts, son souffle chaud caressant ma peau. Il renâcla et me poussa du bout du nez, la peau douce et chaude. Mes paumes se plaquèrent contre l'encolure massive et je les fis courir vers l'épaule, fascinée par la vitalité frissonnant juste sous la surface de son pelage.

D'un geste gracieux, il plia le genou pour abaisser son garrot à ma hauteur. Je n'étais pas monté à cheval depuis quelques décennies, mais, comme le vélo, ça ne s'oubliait jamais. De réflexe, mes mains se placèrent de part et d'autre de son dos et je bondis pour passer ma jambe par-dessus sa croupe. Je calai mes fesses juste derrière la pointe de l'omoplate, mes genoux au bon endroit pour ne pas gêner les mouvements de l'épaule.

Lorsque j'eus enfoui mes mains dans sa crinière, le cheval reprit pied et avança de quelques pas, me laissant trouver mon équilibre.

– Ne me fais pas regretter ma décision, eus-je à peine le temps de dire.

Zacharie bondit hors de la grange. D’instinct, je me penchai vers l’avant, soulevant les fesses et serrant les genoux pour tenir en équilibre et libérer le dos du cheval. En quelques foulées, le paysage se brouilla et je fermai les yeux pour les protéger du vent. De façon surprenante, mon assiette restait parfaitement stable, le mouvement semblable au roulis d’un bateau sur la mer.

J’avais à peine commencé à savourer le vent dans mes cheveux que la course ralentit, me permettant de redresser le haut du corps et d’observer les environs. Zacharie trotta sur le bord de la route, son allure plus proche de celle d’un cheval. Les voitures passaient sans nous remarquer, et vu l’étrange fourmillement qui me traversait de la tête aux pieds, il avait activé un camouflage magique pour nous soustraire à la vue de tous.

Le bruit de l’autoroute était perceptible non loin. Sur notre gauche, une clôture électrifiée faite de larges rubans blancs délimitait un pâturage où une poignée de chevaux cabriolaient, certains furieux, les autres paniqués. Je crus d’abord que notre arrivée avait causé leur agitation, mais des bruits de portières claquées et le grésillement des radios de police attirèrent mon attention vers la véritable cause.

Un attroupement s’était formé au bout de la rue, dans un espace habituellement vacant. Une affiche indiquait l’interdiction d’y décharger des matières résiduelles. Un camion-citerne gisait sur le côté, la partie du tracteur routier reposait à plat tandis que son réservoir disparaissait dans le fossé. Vu la disposition de la flore environnante, ce devait être le lit d’un cours d’eau.

Je fermai les yeux et laissai mes sens explorer l’endroit. Sous mes cuisses, le cheval frissonna et ma magie s’illumina à son contact, reconnaissant les similarités entre nos natures aquatiques. Comme je n’avais pas le loisir de me laisser distraire, je cajolai ma magie pour l’amener à regarder plus loin. Elle s’arracha à regret du cheval-bâisseur et s’insinua autour de la scène.

Une carte s’illumina dans mon esprit, d’abord les conduites d’eau de la municipalité, ensuite l’eau présente dans la terre, puis le tracé du ruisseau qui se jetait plus loin dans la rivière Chaudière. Je rappelai à moi les

filaments magiques avant qu'ils ne se perdent dans les flots qui menaient invariablement au fleuve. Ce n'était pas le moment de me perdre dans l'immensité bleue.

J'eus vaguement conscience des mouvements de ma monture tandis que Zacharie s'approchait du lieu de l'accident. Mes sens s'attardaient sur le ruisseau, mais on aurait dit que je me battais pour ajuster le focal d'un appareil photo; l'ensemble restait flou et indistinct. Je secouai la tête pour reprendre conscience de mon corps en attendant d'être assez près pour toucher à l'eau.

Une première voiture de police barrait l'accès – Zacharie la contourna sans cérémonie – et une autre était stationnée en diagonale d'une ambulance dont les portes arrière étaient ouvertes. Un homme pansu occupait la civière, une partie de sa tête recouverte par une compresse où un halo rougeâtre prenait de l'ampleur. Les ambulanciers se préparaient à remballer leur matériel, et sur la radio, le central confirmait l'hôpital auquel ils devaient se rendre.

Deux policiers se tenaient au bord du fossé, les mines sombres. Une femme en uniforme parlait à un vieil homme en habit de travail. Elle prenait des notes dans son calepin tandis que le témoin gesticulait pour expliquer la façon dont il avait découvert l'accident. Je tapotai l'épaule du cheval pour lui indiquer un endroit où un creux moins prononcé me permettrait d'explorer le talus. Ma monture s'exécuta, ses sabots silencieux sur la pelouse.

Une fois au milieu des herbes hautes, Zacharie s'immobilisa et je passai ma jambe par-dessus sa croupe pour glisser le long de son flanc jusqu'au sol. Vu la hauteur, même avec les genoux pliés, le choc remonta de mes talons vers mes mollets. Je secouai les jambes avec une grimace, regrettant les petits chevaux américains que j'avais eu la chance de monter pendant mon séjour aux États-Unis au début des années 1950.

Je négociai le dénivelé en direction du ruisseau et un « pop » sonore me figea sur place. Le fourmillement avait disparu au fur et à mesure que je m'étais éloignée de Zacharie, et le bruit signalait probablement que l'illusion s'était dissipée. Les policiers ne nous prêtaient toujours pas

attention et la silhouette du cheval-bâisseur se recouvrit à nouveau de l'étrange fumée qui signalait sa transformation.

Peu désireuse de confirmer si les démons pouvaient effectivement invoquer leurs vêtements au moment de leur métamorphose, ou si le tout se faisait en deux temps, je lui tournai le dos et repris ma progression. Un bruit de succion accompagna mon pas suivant et je m'accroupis pour éviter de m'étaler de tout mon long dans la vase. J'étirai les doigts vers le ruisseau, et au premier contact, l'odeur d'essence m'assaillit.

Vu la position du camion-citerne, une fuite n'avait rien de surprenant. Sauf que plus le contact se prolongeait et plus mon malaise s'amplifiait, jusqu'à se transformer en nausée. Je poussai ma conscience dans le cours d'eau, infusant chaque parcelle. Le manitou roula sur lui-même, déjà réveillé par toute cette agitation, mais incapable de communiquer.

Il arrivait que certains éléments de la nature ne possèdent pas d'esprit propre, tout comme les constructions humaines et les lieux envahis par la technologie. Le manitou du fleuve pour sa part était si vaste qu'il était difficile à comprendre tant sa pensée englobait un large territoire. D'autres manitous, comme celui du ruisseau, me rappelaient des bambins, un peu capricieux, difficiles à comprendre et impossibles à garder en place.

Celui-ci s'apparentait plus à la vase, son contact visqueux et embourbé. Son odeur m'agressait le nez et ses réactions manquaient de vigueur. Intoxiqué, réalisai-je. Les images qu'il me transmettait s'alignèrent enfin. Il ne s'agissait pas d'une simple fuite de carburant : le camion était venu déverser des déchets toxiques. Le pauvre manitou avait essayé de préserver son habitat et il avait englouti le poison, sauvant le ruisseau à son détriment.

Depuis toujours, j'avais pu communiquer avec les manitous, sans savoir de quoi il retournait. J'en étais venue à les considérer différemment après mon séjour chez les Wolastoqiyiks. J'avais écouté avec fascination leurs contes traditionnels et les récits sur leur histoire : c'est ainsi que j'avais fait le parallèle entre les êtres immatériels que je côtoyais depuis l'enfance et les manitous des légendes.

Le manitou était le ruisseau, au même titre que le ruisseau était le manitou. Le déclin de l'un entraînerait la perte de l'autre.

Mon cœur se comprima à l'idée du sort funeste qui attendait l'écosystème. Même si la police intervenait, que ferait-elle? Le conducteur et son employeur recevraient une amende. Une clôture serait peut-être installée pour empêcher d'autres déversements. Mais quel acte réparateur serait accompli? Aucun.

J'inspirai profondément, repoussant la nausée. Ma magie prit de l'ampleur et enfla pour englober le ruisseau, ses deux rives, sa flore et sa faune. Je soufflai sur chaque étincelle de vie pour y infuser l'énergie nécessaire pour guérir. Lentement, les particules se nettoyèrent les unes après les autres. L'eau s'éclaircit et la boue s'allégea.

Jusqu'à ce que le manitou régurgite une partie de sa noirceur, annulant tous mes efforts.

Patiente, j'insufflai une nouvelle vague purificatrice et repris le dur travail de nettoyage. Pour être à nouveau contré par le manitou. Comme si la guérison ne lui suffisait pas. La noirceur en lui avait modifié jusqu'à sa compréhension de lui-même; il ne connaissait plus son rôle de gardien, de berger.

Des éclats de voix s'élevèrent non loin, mais je gardai toute mon attention sur le ruisseau. J'allais devoir m'en remettre à Zacharie pour veiller sur mes arrières. Un doute fugitif traversa mon esprit, mais je le chassai, préoccupée par l'état du rivage autour de moi.

Je n'avais jamais essayé d'intervenir auprès d'un manitou et j'ignorais si je serais capable de renverser les effets néfastes des polluants. Je devais quand même essayer. Je ramassai ma magie entre mes mains pour en concentrer son effet et la dirigeai avec douceur vers le manitou. La bulle rencontra une résistance et je poussai, insistant pour qu'elle poursuive sa progression. La résistance se transforma en force opposée et le ruisseau gargouilla en guise de protestation.

Sourcils froncés, paupières closes, j'augmentai la pression. La réponse faillit me projeter vers l'arrière et je ravalai mon air, surprise. Je désespérais de parvenir à guérir le manitou, lorsqu'une onde de chaleur se propagea dans le creux de mon ventre. Le pouvoir qui y sommeillait se déroula, comme la corde d'une ancre jetée à l'eau.

Mon souffle se coinça dans ma gorge, car si ce pouvoir venait bien de moi, c'était comme comparer le ruisseau au fleuve. La puissance de ces facultés dépassait de loin mes aptitudes d'océanide. Et je ne la maîtrisais pas.

L'énergie sombre jaillit hors de ma poitrine et éclaboussa tout ce qui se trouvait à proximité. Elle bouillonna et roula sur elle-même jusqu'à tout englober. Une étincelle de lumière apparut en son centre et prit en intensité. Le manitou se tortillait avec frénésie, mais des filaments lumineux le retenaient farouchement. La lumière devint aveuglante au point que je dus détourner la tête.

Le pouvoir implosa sur lui-même, déclenchant un raz-de-marée purificateur. Le souffle me projeta au sol et un grognement m'échappa sous l'impact. Le choc se réverbéra dans mon corps, mes membres paralysés. Avant que je puisse inspirer à nouveau, le pouvoir me percuta, m'arrachant un autre gargouillis, puis il retourna se lover dans les profondeurs de mon corps, à nouveau indiscernable.

Je peinais à reprendre mon souffle lorsque des cris et des appels me firent lever les yeux. La tête de Zacharie se trouvait à quelques centimètres de moi, son expression inquiète. Je m'efforçai de sourire.

– J'ai guéri le manitou, déclarai-je encore un peu secouée.

– Quoi?

– Hé, vous! Qu'est-ce que vous faites là?

Zacharie se tourna, son corps me bloquant la vue sur ceux qui nous avaient interpellés, probablement les policiers.

– Ma copine est tombée.

Des bruits de branchages cassés accompagnèrent l'approche des agents de police alors que Zacharie m'aidait à me remettre sur pied. Un vertige me prit et le décor partit en vrille. Mes mains se resserrèrent sur les bras de Zacharie et mon nez piqua contre sa poitrine. Une odeur d'eucalyptus m'enveloppa, légèrement charbonneuse. Je m'appuyai contre lui, le temps que le sol cesse de tanguer sous mes pieds. Il raffermi sa prise, ce dont je lui fus reconnaissante.

– Vous réalisez que vous avez fait intrusion sur une scène de crime?

Je tournai la tête de côté et vis une femme à la peau brun ocre, devant deux officiers en uniforme. Ses cheveux noirs se plaquaient contre sa tête, retenus par un chignon serré, mais quelques frisottis s'échappaient à ses tempes. Ses habits civils conservaient un air d'uniforme qui n'en est pas un : pantalon noir droit, chemise vert olive sous une veste noire aussi, à la coupe sévère. Son insigne était visible à sa ceinture, avec son arme de service.

– On était juste venu se promener, répondit Zacharie avec toute l'innocence du monde. On a vu la lumière des gyrophares, mais on ne pensait pas que c'était un crime. Qu'est-ce qui s'est passé? Quelqu'un est mort?

La joue de l'inspectrice tiqua en signe d'agacement tandis que son regard passait de Zacharie à moi. Elle me désigna du menton.

– Êtes-vous blessée, madame?

Je me redressai et m'éclaircis la gorge, réalisant que j'étais restée plaquée contre Zacharie pendant plusieurs minutes.

– Plus de peur que de mal. J'ai glissé dans la vase.

Mon pantalon imbibé de boue corroborait assez facilement mon histoire et elle acquiesça.

– Je vais vous demander de regagner la route en évitant ce secteur, dit-elle en désignant l'endroit où gisait le camion-citerne.

– C'est grave? insista Zacharie.

– L'enquête est en cours.

Elle pivota et signala aux officiers de nous garder à l'œil. Je comprenais l'insistance de Zacharie, car les policiers savaient peut-être quelque chose qui nous permettrait de découvrir où se trouvait Xavier. Ou alors de confirmer si cet incident n'avait rien à voir avec nos recherches.

Je fis appel à mes facultés de nymphe, celles me permettant de charmer les mortels, de les inciter à me rendre service ou à me laisser en paix. Les fins courants de magie se tendirent vers elle pour tisser une toile, fine et légère, qui captiverait son attention sans brimer sa liberté.

– On devait rejoindre un ami. Savez-vous s’il est impliqué dans l’accident?

Elle fronça les sourcils, et sa main se porta à sa ceinture pour reposer sur son pistolet. La courroie de sécurité sur le dessus l’entravait toujours, donc je laissai passer, me contentant d’infuser la toile de charme de quiétude et de douceur. Les deux policiers derrière elle se balancèrent d’un pied à l’autre, touchés par le charme, mais pas assez pour complètement dissiper leur méfiance.

– Il y a bien un témoin... mais à ce stade-ci de l’enquête, nous ne pouvons pas vous en dire plus.

Le charme se dissipa, pas assez fort pour briser sa volonté d’acier. Elle nous enjoignit de remonter vers la rue et Zacharie obtempéra, marmonnant une réplique inintelligible qui lui valut un froncement de sourcils de la part de l’enquêtrice.

De retour sur l’asphalte, un officier nous accompagna jusqu’au véhicule qui barrait la route. La femme policière accaparait encore le vieil homme, mais son calepin avait disparu. Une voiture banalisée noire s’était ajoutée à la scène, sûrement celle de l’enquêtrice. Je remerciai notre escorte et le saluai d’un sourire avant de m’éloigner. À mes côtés, Zacharie serrait les dents si fort que je pouvais les entendre grincer. Je penchai la tête vers lui et chuchotai :

– Tu peux nous faire disparaître pour qu’on y retourne?

Son regard incendiaire se posa sur moi.

– Si tu n’avais pas joué les Tchernobyl, on aurait pu continuer notre repérage. Qu’est-ce que tu as fait pour causer une explosion d’énergie pareille?

Je grimaçai et lançai un coup d’œil par-dessus mon épaule. L’officier se tenait toujours devant le barrage, les mains à sa ceinture, son regard sur nous. Je reportai mon attention vers l’avant et glissai mon bras dans celui de Zacharie. Il fronça les sourcils, mais ne se dégagea pas.

– As-tu senti comme le ruisseau souffrait? demandai-je.

– Quoi? Non. Je suis un démon, pas un esprit protecteur de la nature.

– Le déversement du camion avait empoisonné l’esprit du ruisseau, expliquai-je. J’ai purifié l’eau : c’était ça, ton Tchernobyl.

Je fermai les yeux sur son expression surprise et tournai mon attention vers l’intérieur de mon corps. L’étrange pouvoir qui se manifestait quand il en avait envie était déjà intervenu pour créer une illusion, et même en dissiper une. Si je pouvais juste y faire appel de mon plein gré, je pourrais créer un double de nous, et faire croire au policier que nous poursuivions notre route.

Jusqu’à maintenant, j’avais évité d’y faire appel volontairement de crainte qu’il prenne de l’ampleur, mais il persistait à se manifester. Avec Zacharie en renfort, j’étais moins inquiète d’être vulnérable face aux humains normaux. J’inspirai un bon coup et laissai couler ma tension.

Comme s’il était flatté que je lui porte attention, le pouvoir s’étira au creux de mon ventre. Je l’invitai à venir jouer, à créer cette doublure de Zacharie et moi. Il remonta ma gorge, laissant une traînée de chaleur sur son passage et sauta vers mon compagnon. Ce dernier tressaillit et manqua la foulée suivante. Il se redressa de justesse alors que je sentais le calque prendre forme.

– *Shit*, dit Zacharie. C’est quoi ça ?

Je rouvris les yeux et vis les deux silhouettes qui nous talonnaient. Un sourire victorieux étira mes lèvres.

– Cache-nous, ordonnai-je.

Un fourmillement se forma là où nos bras se touchaient, jusqu’à me recouvrir à nouveau.

– Ce n’est efficace que si tu me touches, chuchota-t-il. Et ça ne fonctionne pas pour les bruits.

J’acquiesçai et le tirai de côté, intimant nos doublures de poursuivre leur chemin. Le doute m’assaillit un instant, à savoir si la magie du cheval-bâisseur pouvait affecter mon illusion, mais le regard du policier ne tarda pas à se détourner et il partit rejoindre ses collègues tandis que nos doubles tournaient le coin de la rue. Je relâchai un soupir de soulagement.

– Je ne savais pas que les nymphes pouvaient créer des illusions, murmura Zacharie.

Je me contentai d'un haussement d'épaules en guise de réponse. Pas à ma connaissance non plus. J'avais passé très peu de temps en compagnie des nymphes en général, et je n'avais jamais rencontré d'autre océanide. Et c'était bien là mon problème.

– Un peu comme la capacité à charmer, ça ne fonctionne pas toujours, chuchotai-je pour détourner son attention de cette anomalie dans ma magie. La volonté de l'enquêtrice était trop forte pour y succomber.

Il hocha la tête, l'expression songeuse. Mon regard survola le secteur, s'arrêtant sur la rangée de maisons. Celles au coin de la rue devaient dater d'une cinquantaine d'années, tandis que celles près du cul-de-sac ne devaient pas avoir plus de dix ans. Nous étions au bout du quartier, même si la route de gravier laissait penser que le lotissement n'était pas terminé. Les chevaux dans le pré s'étaient calmés et la plupart d'entre eux brouaient paisiblement par groupe de deux ou trois.

– Faisons le tour du quartier en attendant que les policiers s'éloignent de la scène, suggéra Zacharie.

Sa main glissa vers la mienne et ses doigts encerclèrent les miens. Le contact était à la fois plus simple, mais plus intime que d'avoir le bras passé dans le sien. Si nos corps n'étaient plus aussi proches, nous étions peau contre peau. Je secouai la tête. Je me torturais avec du vent : Zacharie me tenait la main par souci d'efficacité.

Mon attention se porta sur le sol lorsqu'il me pointa des empreintes. Je lui emboîtai le pas pour suivre la piste, qui nous mena à l'une des maisons. Nos recherches se poursuivirent ainsi, à quadriller les environs à la recherche d'un détail oublié.

Alors que notre frustration grandissait, les policiers laissèrent enfin le témoin partir. L'homme se dirigea vers la rue voisine et remonta la clôture du pré des chevaux pour s'adosser à un piquet de pruche^[6]. J'échangeai un regard avec Zacharie.

– Drôle de réaction, commentai-je.

– C'est peut-être lui le propriétaire des chevaux.

Il plissa les lèvres et lança un coup d'œil aux policiers.

– Il sera sûrement plus réceptif à tes charmes.

– « Mon » charme. C'est une faculté, pas une proposition indécente, sifflai-je entre mes dents.

Son sourire en coin me confirma qu'il l'avait fait exprès. Je roulai des yeux et tirai sur sa main en direction du pré. J'avais oublié la présence du fourmillement qui signalait l'activation du pouvoir de Zacharie et sa disparition me laissa étrangement à la dérive. La main de Zacharie relâcha la mienne et il me fallut une seconde pour comprendre pourquoi. Je rougis, mortifiée d'avoir oublié la raison pour laquelle nous nous touchions au départ. Le sourire de Zacharie s'agrandit, mais je l'ignorai pour accélérer le pas et rejoindre le témoin.

Un des chevaux était venu investiguer, gardant ses distances avec la clôture électrifiée. Tête haute, oreilles à l'affût, il tournait la tête d'un côté puis de l'autre, un peu comme s'il nous invitait à l'admirer. L'homme fredonnait, trop bas pour que je saisisse l'air ou les paroles. Le bruit de nos pas sur le gravier l'alerta de notre arrivée et il se tourna vers nous. Son manteau matelassé portait le sigle rectangulaire facile à identifier d'une marque de vêtements prisés par les travailleurs et les agriculteurs. Ses bottes de travail en caoutchouc noir me portaient à croire qu'il appartenait à la deuxième catégorie. Son chapeau Fedora avait dû être noir à une autre époque, mais le temps et l'usure avaient terni la couleur et bosselé ses contours. Il enfonça ses mains dans ses poches et inclina la tête pour nous saluer.

– Pardon de vous déranger, commença Zacharie avec un sourire engageant. Je suis Zach.

– Rioux, répondit l'homme en serrant sa main tendue.

J'ignorais s'il s'agissait de son prénom ou s'il avait l'habitude d'utiliser son patronyme comme surnom. « Zach » n'en fit pas de cas et désigna la scène de crime plus loin.

– J'ai vu que vous étiez avec la police un peu plus tôt, amorça-t-il.

– Ah, oui. Terrible. Je veux dire, ceux qui polluent devraient aller en d'dans, mais pas de là à essayer de les tuer.

J'ouvris de grands yeux, envoyant une douce onde de charme, tel le gargouillis d'une source de montagne; une douce mélodie qui apaise le rythme de votre cœur et vous fait oublier le rythme effréné de la vie moderne.

– Quelqu'un a essayé de tuer le conducteur?

Il se tourna vers moi et rajusta son chapeau sur sa tête.

– Je vous jure! Le gars est sorti de nulle part. Il était furieux : je l'entendais crier depuis chez nous. Le temps que je sorte, le camion avait chaviré. Le conducteur se traînait à terre, la face en sang.

Je gardai la main légère sur mon charme, vu son désir évident d'en discuter bien qu'il ne nous connaissait pas.

– Avez-vous vu son assaillant?

Zacharie avait posé la question avec un calme parfait, mais je sentis l'énergie nerveuse vibrer entre nous, comme les réverbérations à la surface de l'eau. Rioux grimaça.

– Pas tant que ça. C'est ce que j'ai dit aux agents : le camion a dû avoir une fuite, parce que ça s'est mis à boucaner noir.

Tout mon corps s'électrisa à cette description; exactement la manière dont un cheval-bâtisseur se transformait. Je conservai une expression intriguée et fis de mon mieux pour ne rien dévoiler de ma trépidation.

– Ça aurait pu être un voisin? le relançai-je.

Il secoua la tête.

– Pas possible. Je ne l'avais jamais vu dans le coin : un costaud, court sur pattes, avec une barbe noire comme le poêle. En tout cas, si vous le croisez, tenez-vous loin.

J'acquiesçai gravement tandis que Zacharie le remerciait et prétextait de reprendre notre « marche en amoureux ». Je ne protestai pas lorsqu'il reprit ma main et je fis de mon mieux pour ignorer le chatouillement qui me remontait le bras – et que je soupçonnais n'avoir rien à voir avec la magie. Il attendit d'être assez loin pour parler :

– On doit absolument le retrouver. S'il s'en prend aux gens au hasard...

Je l'interrompis :

– Non, je ne pense pas que ce soit une coïncidence. Le ruisseau était intoxiqué au-delà de mes capacités de purification. L'explosion d'énergie? C'était moi qui essayais de guérir l'écosystème. En tant que cheval-bâisseur, l'eau est votre élément naturel. Est-ce que prendre le coupable sur le fait aurait pu lui faire perdre son sang-froid?

Il leva le nez au ciel pour réfléchir à ma question avant d'acquiescer avec une grimace.

– Peut-être que c'est le lien entre tous les méfaits? repris-je. Des sites pollués ou malmenés.

– Pourquoi s'en prendre à mon chantier, alors? Je suis extrêmement rigoureux sur les normes et je ne laisse pas mon équipe lésiner sur les mesures.

Un soupir de frustration m'échappa. Si nous n'étions pas capables de discerner un schéma dans ses déplacements ou ses motifs, je ne voyais pas comment nous pourrions le prendre de vitesse. Si la police remontait la piste jusqu'à lui avant nous, le Bonhomme Sept Heures serait le dernier des soucis de Zacharie.

Je m'arrêtai et tirai sur sa main jusqu'à ce qu'il se tourne face à moi. J'attrapai son autre main et je laissai ma magie effleurer la sienne, satisfaite de la sentir clapoter en réponse. Son regard baissa sur nos mains jointes avant de remonter vers mon visage. Une lueur passa dans ses iris, empreinte de vent et du sel de la mer.

– Si tu étais seul, désorienté et en proie à des souvenirs traumatisants, que ferais-tu? Tu passes d'un chantier à l'autre, de catastrophe en catastrophe. Tu perds les pédales, mais tu viens d'échapper aux policiers. On est au milieu de la journée et tu dois faire profil bas. Où vas-tu? Que fais-tu?

Plutôt que de me répondre, il tira sur nos mains jointes et partit en direction d'une large haie de cèdres. Il contourna l'écran de verdure, et après un regard circulaire, il me relâcha. J'allais ouvrir la bouche pour le questionner lorsque la fumée apparut à ses pieds pour le recouvrir.

Quelques instants plus tard, l'énorme cheval noir se tenait devant moi. Il piétina pour se positionner à mes côtés.

– J'aurais aimé connaître notre destination au préalable.

Il secoua la tête, sa crinière semblable à un drapeau dans le vent. À mon absence de réaction, il piaffa à quelques reprises et abaissa son épaule. Après un soupir théâtral, je sautai sur son dos. Lorsqu'il bondit, un frisson d'anticipation me parcourut à l'idée que l'intuition de Zacharie porte ses fruits.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Le cheval galopait à si vive allure que j'étais incapable de distinguer le paysage. Le vent sifflait à mes oreilles et quelques autres bruits me parvenaient, indéchiffrables. Je m'accrochai de toutes mes forces, non pas que j'avais peur de tomber, mais parce que sa colère battait dans sa poitrine et se réverbérait dans mon corps.

Avant d'être avalée par cette émotion qui ne m'appartenait pas, je poussai mes sens vers le fleuve, question de me diriger et me recentrer. L'appel du rivage me parvint, frais et clair, un peu plus près chaque seconde, jusqu'à finalement m'éclabousser tout entière de sa joie de m'accueillir.

Zacharie ralentit la cadence pour adopter un petit galop digne d'une compétition de dressage. Encolure ronde, foulée ample et haute; j'avais l'impression d'être assise sur une boule d'énergie prête à exploser. Sa course nous avait menés au bout d'une rue que je reconnus pour être déjà venue y courir.

L'Anse de Saint-Vallier était un sanctuaire pour oiseaux bien connu. Prudente, je me redressai au moment où il franchissait le couvert des arbres pour débouler sur la grève de galets. Le vent charriait l'odeur du sel et des algues en décomposition, un mélange qui évoquait le cycle naturel de la vie. Surprises par notre arrivée, plusieurs centaines de Grandes Oies des neiges prirent leur envol dans un concert de cacardements. La migration battait son plein et l'anse tout entière se mouchetait de leurs silhouettes blanches.

Devant nous, le fleuve s'étendait de gauche à droite, d'un horizon à l'autre. Face à nous, l'île d'Orléans n'était qu'une mince bande de terre, et derrière elle se dressait le massif des Laurentides. La chaîne de montagnes aux sommets usés par le temps se parait de jaune et de vert. De larges nuages gris acier se profilaient au-dessus, promettant de la pluie sur la rive nord.

Zacharie bifurqua pour longer le fleuve, les oies décollant sur son passage. Je tendis les doigts de chaque côté et frôlai le ventre duveteux de l'une d'elles. Je chuchotai une prière à son intention et pour les siens, afin que leur périple vers la côte de l'Atlantique soit sans encombre. La petite

étincelle bondit d'un oiseau à l'autre et bientôt l'écho de ma magie se réverbéra partout dans l'anse.

Soudain incapable de rester à cheval une seconde de plus, je me penchai vers l'arrière et tirai sur la touffe de crins entre mes mains. Zacharie renâcla, mais ralentit pour s'arrêter au bout de quelques foulées. Je sautai à terre et m'empressai de retirer mes bottes pour les tenir, une dans chaque main. Des cailloux me piquèrent le dessous de la plante des pieds tandis que mes orteils s'enfonçaient dans la vase.

Je m'élançai entre les affleurements rocheux. Portée par ma magie et bercée par la présence réconfortante de mon élément naturel, mes pieds ne sentaient plus les galets tranchants tandis que je courais sur la grève. Zacharie caracola à mes côtés avant d'adopter un trot allongé pour rester à ma hauteur. Jamais je ne pourrais rivaliser de vitesse avec lui, mais mes facultés d'océanide me permettaient quand même de tenir un rythme plus soutenu qu'un humain normal.

Un sourire me fendit le visage, je savourai les rayons de soleil sur ma peau et le vent dans mes cheveux.

Libre.

Je retrouvai l'air marin du rivage où j'avais grandi.

Baignée de bonheur, je me laissais griser par l'appel de l'eau – j'avais attendu trop longtemps depuis ma dernière course sur la grève. Nous avons traversé presque tout le sanctuaire lorsque je ralentis enfin. Je trouvai une roche plus haute et m'y assis pour remettre mes bottes. D'un murmure, j'appelai ma magie pour nettoyer mes pieds avant de me rechausser.

Zacharie s'était arrêté non loin, la tête haute, les oreilles dressées et ses naseaux dilatés. Il ronfla, piétina puis reprit son observation dans l'autre direction. Les mains sur les hanches, je le rejoignis, balayant les environs du regard. Mon souffle court agitait encore ma poitrine, mais j'avais enfin assez d'air pour parler :

– As-tu repéré Xavier?

Il s'ébroua, ce que j'interprétai comme une réponse négative.

– Je vais essayer de voir ce que le rivage peut nous apprendre.

Je m'agenouillai pour plaquer mes mains au sol. Les yeux fermés, je rappelai mes sens éparpillés et m'attardai à chaque élément qui m'entourait. Le sol encore humide malgré le retrait de la marée plusieurs heures plus tôt, les myriades d'oiseaux qui occupaient le sanctuaire, les îlots d'herbes aquatiques dénudées par la marée basse, et plus loin le boisé qui bordait la berge.

Mon attention se diffusa en périphérie, à la recherche d'éléments perturbateurs. La nature environnante m'envoya des images floues, dans un premier temps de l'arrivée des oiseaux quelques semaines auparavant, puis de la présence des passionnés d'ornithologie, dont la plupart prenaient soin de ne pas laisser de traces de leur passage.

L'image suivante était celle de Zacharie qui courait sur la grève.

Non, pas Zacharie. Ce dernier était entièrement noir et ce cheval-ci portait de hauts bas blancs. Une liste partait de son front pour se terminer en pointe entre ses naseaux. La vision se précisa pour me le montrer qui somnolait aux côtés d'un amoncellement de bois flotté.

Je rouvris les yeux et me redressai pour étudier les environs. Je me rappelais avoir vu un tas de branches drossées par la marée, plus haut sur la berge. D'un geste de la main, je signalai à Zacharie de me suivre. Cette fois, je gardai une vitesse plus modérée pour me permettre d'observer chaque recoin au passage.

Les sabots de Zacharie avaient laissé une piste facile à suivre, en parallèle aux traces de mes pieds. Aussi pris-je soin de repasser par le même chemin pour ne pas risquer de détruire des indices potentiels. La précaution se révéla rapidement inutile, car les oies avaient repris leur place dans notre sillage et les fines marques de leurs pattes recouvraient chaque parcelle de sable.

Zacharie avait pris de l'avance, même s'il se contentait de marcher à bonne allure. Il s'écartait parfois pour examiner quelques amas rocheux avant de revenir le nez dans le vent. L'éclat grisâtre du bois flotté attira enfin mon attention et je bifurquai vers la ligne des arbres. Le courant avait emporté un tronc entier et des morceaux plus petits s'étaient enchevêtrés dans ses racines, donnant l'effet d'un bouquet d'os aux teintes de gris et de beige.

J'allais contourner la partie la plus haute pour voir ce qui se cachait derrière lorsqu'une bourrasque me projeta au sol. L'arrière de ma tête heurta le sable humide, diffusant quelque peu l'impact. Une ombre noire sauta par-dessus moi. J'eus à peine le temps d'appeler l'eau en renfort, qu'une autre masse sombre la percutait.

Avec un peu de retard, je réalisai que Zacharie avait foncé sur mon assaillant, sans doute Xavier, le cheval-bâisseur que nous cherchions.

Les deux chevaux reculèrent et Zacharie se cabra avec un hennissement menaçant. L'autre écarta les jambes avant, feignant d'un côté et de l'autre avant de charger tête baissée. Zacharie se contorsionna pour esquiver et rua son adversaire, l'obligeant à dévier de sa trajectoire. Encolure étirée, oreilles plaquées, toutes dents sorties, les deux démons enchaînaient les morsures et les coups de sabot. Des sillons de chair à vif parsemaient leur dos et leur encolure tandis qu'ils se tournaient autour, esquivant une ruade avant de passer à la charge.

Des milliers d'oies avaient pris leur envol dans l'anse et l'air s'emplissait de leurs cris outragés. Je me secouai pour me débarrasser du sable récolté lors de ma chute et reculai encore un peu pour éviter de prendre un coup par mégarde.

La lutte semblait avoir atteint une impasse, les deux adversaires à force égale. Zacharie avait semblé bien décidé à lui venir en aide et je voyais mal comment ce combat servait ses intérêts. D'un autre côté, si Xavier profitait d'une accalmie pour se sauver, nous ne serions pas plus avancés.

J'écartai les bras et appelai l'eau environnante à moi. Les gouttelettes se soulevèrent de toute part et s'agglutinèrent pour former un lent tourbillon. Eau source de vie, ta musique apaise les psychés. Eau source de mort, ta puissance écrase les cités.

Le charme se matérialisa autour de moi; je le projetai sur les chevaux-bâisseurs comme un pêcheur lance son filet. À son contact, Zacharie virevolta et fracassa la terre de ses sabots avant. L'onde de choc prit ma direction, mais l'eau l'absorba et la dissipa avant qu'elle ne me touche. Le charme ne cherchait pas à subjuguier la volonté de l'autre, mais à la modeler avec douceur, aussi la rebuffade de Zacharie suffit à dévier ma magie. L'esprit de l'autre cheval-bâisseur n'était pas aussi robuste et le charme le

détrempa tout entier. Il se cabra si haut qu'il partit à la renverse et heurta le sol dans un coup de tonnerre.

La violence de sa réaction me surprit, car la nature du charme voulait qu'il enjôle et séduise. Au sol, le démon se débattait encore et ses sabots traçaient de profonds sillons dans le sable. Le charme commença à se désagréger, insuffisant face à la résistance de sa cible. L'eau s'évapora en fumerolle autour de lui. Sous la vapeur, je devinais de fines lignes autour du cheval-bâisseur; des câbles argentés luisaient, comme des fils d'araignée recouverts de rosée. Une créature puissante lui avait jeté un sort : une compulsion qui liait sa volonté à la sienne. Tant que Xavier n'en serait pas libéré, il ne pourrait pas collaborer avec nous.

J'essayai mes mains sur mon pantalon. Le pacte passé avec Zacharie stipulait que nous devions retrouver Xavier. Ce qui était fait, en théorie. Il restait quand même la possibilité que le cheval-bâisseur nous file entre les doigts à nouveau. Que ça me serve de leçon : j'aurais dû m'attarder plus longtemps sur les détails. Je ne pouvais pas courir le risque que Xavier nous échappe et que nos recherches se retrouvent à la case départ.

En cet instant, la volonté de Xavier ne lui appartenait pas. Pour venir à bout de cet enchantement, j'allais devoir sortir l'artillerie lourde. Ma respiration s'accéléra à cette conclusion. Il existait une façon très simple de fortifier ma magie : chanter. Des larmes me montèrent aux yeux. La grève n'avait pas entendu ma voix depuis près de 120 ans. Pas depuis ce jour fatidique où j'avais perdu ma maison, où on m'avait chassé de mon village natal.

Je plaquai mes mains contre ma gorge alors qu'une sensation de brûlure y prenait naissance. La seule idée de chanter me coupait le souffle.

Ça aurait été si facile : j'avais la certitude qu'avec quelques notes, j'aurais pu apaiser les deux chevaux. Dans ma jeunesse, j'avais désamorcé plusieurs bagarres au village. Intoxiqués ou pas, justifiés ou non, les combattants avaient perdu leur fureur à m'entendre.

Au fil des ans, j'avais essayé de fredonner, mais jamais en utilisant ma magie, juste pour le plaisir ou pour passer le temps. Il avait été plus facile de fermer les yeux sur la blessure infligée à mes cordes vocales que de déterminer l'étendue des dégâts.

La solution était là, au fond de ma gorge, mais l'air refusait de passer. J'ouvris la bouche pour sortir une note, mais ma poitrine s'agita d'un spasme, rien ne sortit. L'obscurité au fond de mon ventre explosa. Mes muscles se tétanisèrent et je paniquai, incapable de me raccrocher à quoi que ce soit. Le pouvoir poussa pour se frayer un chemin dans ma poitrine vers ma gorge. Plutôt que son habituelle fermeté, je devinais son impatience, celle d'un raz-de-marée furieux et dévastateur.

Une boule se forma à l'arrière de ma langue. Je plaquai mes mains contre ma bouche, effrayée à l'idée de ce qui risquait d'en sortir. Le pouvoir l'entendait autrement. Les gouttes d'eau qui avaient répondu à mon appel plus tôt furent rejointes par d'autres, jusqu'à ce que de véritables trombes virevoltent de chaque côté de mon corps. La pression dans ma gorge s'accrut et je n'eus d'autre choix que d'ouvrir la bouche. Une note cristalline oblitéra tout autre son. L'eau répondit à cet appel. Les gerbes percutèrent les chevaux-bâisseurs. Le pouvoir sombre balaya les filaments du charme sur Xavier, rappelant un adolescent rageur.

Zacharie caracola et s'ébroua plus loin tandis que l'eau continuait de rouler sur elle-même pour recouvrir Xavier. La compulsion qui le retenait prisonnier céda à la manière d'un embâcle au printemps et le cheval hennit de souffrance, mais aussi de soulagement.

Les deux chevaux se faisaient face, leurs flancs agités par leur respiration saccadée. Zacharie gardait les oreilles dressées, même si sa tête dodelinait. L'autre semblait à peine tenir sur ses jambes. Je fis un pas, mais le pouvoir me siphonnait encore toute mon énergie et je titubai. Mon bras heurta une branche de bois flotté et la pointe piqua dans la chair. Je tressaillis de douleur, ce qui attira l'attention du pouvoir. Telle l'ombre d'un prédateur en vol, il fondit sur le tronc.

Je le sentis comme on regarde une tempête se déchaîner par la fenêtre, détachée, un peu horrifiée, mais surtout impressionnée. L'obscurité engouffra les morceaux de bois. Les petits rondins disparurent en premier, suivis du tronc, pour ne laisser qu'une silhouette aqueuse à leur place. L'eau resta en suspension quelques instants. Je savais que dans moins d'une seconde, la forme se romprait et le liquide se déverserait au sol.

Je ne pouvais pas me permettre que les chevaux-bâtisseurs soient témoins de cette manifestation de mes pouvoirs en vadrrouille. Ils sauraient aussitôt que je n'étais pas ce que je prétendais être. Aucune océanide ne possédait le pouvoir de transmuter, aussi puissante soit-elle.

Comme un pêcheur face à un espadon, j'attrapai le pouvoir obscur à pleine main et tirai de toutes mes forces. Alors que précédemment j'avais soufflé avec douceur, cette fois j'expulsai tout l'air de mes poumons pour déployer une illusion à l'endroit où s'était trouvé le bois flotté.

L'image se matérialisa alors qu'une vague d'eau salée se répandait au sol. La vague m'éclaboussa les pieds et effleura les sabots des chevaux. Au même instant, Zacharie reprit sa forme humaine. Sourcils froncés, il considéra cette étrange affluence d'eau. Puis son regard se posa sur moi et il plissa les yeux, comme s'il soupçonnait que j'y étais pour quelque chose.

Le pouvoir obscur, satisfait d'avoir à la fois sauvé la situation et insouciant d'avoir failli exposer mon secret au grand jour, retourna d'un coup sec dans son antre. Je tombai à genoux dans le sable et enveloppai mes côtes de mes bras, les yeux fermés, dans une vaine tentative de reprendre mon sang-froid. J'avais sauvé les apparences, mais à quel prix?

Non loin, un cheval renâcla. J'entendis Zacharie se déplacer et chuchoter des paroles de réconfort. J'ouvris les yeux tandis que Xavier reprenait sa forme humaine. Comme le témoin l'avait décrit, il mesurait une dizaine de centimètres de moins que Zacharie, mais ses épaules étaient bien plus massives. Ses cheveux étaient courts et drus, aussi noirs que les miens, de la même couleur que sa barbe. Il plaça une main sur son cœur et prit plusieurs grandes inspirations, les yeux écarquillés. Zacharie conservait une posture alerte, comme s'il craignait que Xavier explose d'une seconde à l'autre. La métamorphose semblait avoir estompé leurs blessures, mais de nombreuses marques couvraient encore la naissance de leur cou et de leurs avant-bras.

– Je ne savais pas que les ondines pouvaient faire ça, croassa Xavier.

Le regard de Zacharie se posa sur moi.

– Viviane est une océanide.

La neutralité de sa déclaration rassura Xavier, mais la chair de poule parcourut mes bras. Il commençait à se douter que ma puissance dépassait la norme. Xavier se tourna vers moi et inclina la tête.

– Merci. J’ai tout essayé pour me débarrasser du geas, mais il m’empêchait aussi de demander de l’aide.

Je sourcillai. Ce type d’envoûtement n’était pas très fréquent. À ma connaissance, seules les Faes et les sorcières d’origine irlandaise savaient en faire. La victime s’y soumettait parfois de son plein gré, mais plus fréquemment, le geas résultait d’un piège tendu à la pauvre âme. Il s’agissait d’une injonction ou d’un interdit auquel on attachait des conditions. Si la victime essayait d’enfreindre les paramètres du sort, les conséquences pouvaient se révéler fatales.

– Les chevaux-bâisseurs ne sont-ils pas immunisés à ce type de sort? Je croyais que le seul moyen d’assurer votre servitude était de vous brider.

Zacharie et Xavier échangèrent un regard lourd de sens. Je me hérissai d’être gardée dans le noir, mais j’avais moi aussi passé sous silence bien des détails quant à ma magie et ce pouvoir étrange qui avait élu domicile en moi. Je chassai ma question d’un geste de la main.

– Est-ce la raison pour laquelle tu t’es rendu au chantier de Zacharie? Pour demander de l’aide?

Xavier grimaça.

– Désolé pour le bazar. J’étais certain de trouver le moyen de contourner le geas.

– Qui te l’a imposé? demanda Zacharie.

Alors qu’il s’apprêtait à répondre, Xavier se déplaça pour s’appuyer contre le tronc d’arbre au sol. Je doutais que mon illusion berne plus que la vue, aussi bondis-je de côté.

– On devrait poursuivre cette discussion en sécurité.

Zacharie fronça les sourcils.

– Tu le saurais si quelqu’un approchait, non?

– Si je reste connectée au rivage, mais après toute cette agitation...

Mon estomac gronda, pile à temps. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire amusé.

– Allons chez moi, j'ai ce qu'il faut pour te sauver la vie. Tu me suis? demanda-t-il à l'intention de Xavier.

Ce dernier acquiesça et les deux hommes disparurent derrière un écran de fumée pour réapparaître sous leur forme équine. Les traces du combat n'étaient plus que de pâles marques au travers de leur robe. Je secouai la tête, impressionnée par leur capacité de récupération.

Xavier s'approcha de moi et plia un genou pour m'inviter à monter sur son dos. Je n'eus pas le temps de réagir que Zacharie abaissa ses oreilles et ouvrit la bouche, feignant de le mordre. L'autre cheval se détourna aussitôt, fouettant l'air de sa queue. Je restai interdite tandis que Zacharie revenait vers moi, à nouveau calme, à la limite triomphant. J'enfouis une main dans sa crinière ondulée, mais la perplexité clouait mes pieds au sol. Pourquoi avait-il réagi de la sorte? Le bout de son nez effleura mon coude, comme pour me demander ce que j'attendais.

Quelle part de leur raisonnement humain conservaient les chevaux-bâtisseurs une fois transformés? Était-ce une simple territorialité comme on peut l'observer chez les véritables chevaux? Je refusais d'y voir autre chose qu'un souci pour ma sécurité. Je me hissai sur le dos de Zacharie et me préparai à un départ précipité.

Comme pour se moquer de moi, il partit au pas, avant de passer au trot. Xavier prit notre suite, et seulement lorsque j'eus reporté mon attention vers l'avant, Zacharie partit au galop. Le vent charriait l'odeur salée du fleuve, car nous étions à la naissance du grand estuaire, là où l'eau douce et l'eau salée se côtoyaient.

Les yeux fermés, je levai le menton vers le ciel et pris une profonde inspiration, m'imprégnant du rivage avant que Zacharie n'emprunte le chemin du retour. Nos questions trouveraient enfin leurs réponses et avec un peu de chance, je mettrais derrière moi toute cette histoire.

Chapitre 17

Je fus rassurée de voir mon Combi toujours à l'endroit où je l'avais laissé, derrière le pick-up de Zacharie. Ce dernier contourna la maison pour me déposer à la porte arrière. Il me poussa du nez vers la porte et je m'exécutai, tournant la poignée pour me retrouver dans une petite pièce occupée par un banc surmonté d'une série de crochets. Le mur d'en face accueillait la machine à laver et la sècheuse.

Vu le cerne de varech sur mes semelles et la teinte gris pâle de la céramique, je jugeai plus prudent de retirer mes bottes et les ranger sur le plateau à chaussures. Lorsque je relevai la tête, la partie vitrée de la porte me montra Zacharie aux côtés de Xavier. Ce dernier avait porté la main devant ses yeux et sa posture laissait penser qu'il pleurait. Alors que Zacharie le prenait dans ses bras, je m'éloignai pour leur laisser plus d'intimité.

Une pointe de tristesse me perça le cœur, et peut-être un peu d'envie, car au lendemain de la violente attaque qui avait failli me coûter la vie, personne n'avait été là pour m'êtreindre. Il y avait bien eu la guérisseuse wolastoqey qui avait pris soin de moi, mais c'était avec le même intérêt clinique qu'ont les docteurs de nos jours : un désir d'accomplir son devoir et un souci de son prochain, mais rien qui ne soit nécessairement mû par l'amour de l'autre.

Je me dirigeai vers la pièce suivante sur la pointe des pieds. Car j'ignorais absolument tout de Zacharie. Sa conjointe se cachait peut-être dans le salon. Je grimaçai à l'idée de ce genre de rencontre, suivie d'une discussion plutôt désagréable sur le thème je-ne-suis-pas-qui-vous-pensez-que-je-suis et tout le tintouin. Quoique considérant son invitation à souper au restaurant, j'espérais de tout cœur que ce n'était pas le cas.

Le corridor s'ouvrait sur une large pièce aux murs parfaitement blancs, occupée par des divans noirs et une table de salon en métal de style industriel. Plus loin, je devinais la cuisine, aux lignes droites et épurées. La propreté de l'endroit était à faire pâlir d'envie, me poussant à me questionner : soit Zacharie passait peu de temps à la maison, ou alors il était la personne la plus assidue que je connaisse en frais de ménage.

Près de l'entrée, un panier cadeau attendait sur une console. Je me penchai pour lire la carte et reconnus le nom d'une entreprise d'entretien suivi de « Merci pour les rénos. ». Je pinçai les lèvres, amusée et déçue de m'être trompée. La porte arrière couina et claqua, accompagnée par le bruit des voix et des pas des deux hommes. Je revins vers le milieu du salon, les mains croisées devant moi, l'image même de la sagesse.

Hormis une légère rougeur autour des yeux, Xavier avait retrouvé son calme. Le regard de Zacharie s'arrêta sur moi, étudiant ma posture et ma position stratégique. Il arqua un sourcil inquisiteur, comme si mon opinion sur son intérieur l'intriguait. Je clignai des yeux innocemment, refusant de jouer le jeu. Son sourire s'élargit et il prit la direction du frigo. Il sortit un assortiment de sandwichs déjà prêts, de salades et de crudités. Une fois la sélection étalée, il nous invita à prendre place au comptoir déjeuner.

– Moi qui pensais te voir au fourneau, dis-je sur un ton de regret.

– Ça peut s'arranger, répondit-il avec un clin d'œil.

Le regard de Xavier alterna entre nous, sa perplexité évidente. Je m'éclaircis la gorge et changeai de sujet.

– Tu t'apprêtais à nous dire qui t'a imposé le geas.

Xavier hocha la tête avec lenteur et j'en profitai pour mettre la main sur un sandwich d'où je voyais poindre une tranche de salami accompagné de poivrons confits.

– Bon choix, murmura Zacharie en me passant des ustensiles.

– C'est bien là le problème, je l'ignore. Après notre... libération, j'ai vagabondé à droite et à gauche. Un soir que j'arpentais la rivière Chaudière, j'ai chuté et après, c'est le néant. Quand je me suis réveillé, j'avais un message dans ma poche. Je l'ai lu et le geas s'est activé. J'ai dû aller de chantier en chantier, poussé par la compulsion, mais chaque fois je repartais confus, sans comprendre ce que j'étais venu y faire.

Il avala péniblement et Zacharie poussa le plateau de sandwich dans sa direction. Xavier en choisit un avec un soupir.

– Je n'ai aucun souvenir des sabotages, j'ai juste pu constater le dégât après coup, comme si j'avais été somnambule.

Je me frottai les lèvres.

– Je ne connais pas assez bien les geas, mais il me semble que la perte de mémoire peut faire partie de l'injonction, non? Que disait le message sur le papier?

Xavier secoua la tête, frustré.

– Aucune idée. Je l'ai lâché de surprise et le vent l'a emporté.

– Le choix des mots aurait pu nous éclairer, déplorai-je. Le geas s'est déclenché à la lecture, mais quelqu'un a tissé l'enchantement entre les mots et toi. L'auteur de l'enchantement a sûrement profité de ton évanouissement pour le faire à ton insu.

Zacharie acquiesça.

– J'ai effectivement déjà vu quelque chose de similaire. Ça réduit grandement les possibilités quant au coupable.

J'allais demander qui se qualifiait selon ces critères lorsque Xavier sera les poings sur le comptoir.

– Je ne veux plus jamais porter la bride, Zach.

Le visage de ce dernier se durcit.

– Moi non plus. J'y ai consacré tous mes temps libres de la dernière année.

Son regard coula vers moi et je devinais qu'il se censurait en ma présence. Je haussai les épaules pour lui faire comprendre que je ne lui en tenais pas rigueur. Il se pencha vers Xavier :

– On en reparlera, mais j'ai différentes options à te proposer.

Ses larges épaules se détendirent et il hocha la tête avant de mordre dans un sandwich. Le pauvre, on aurait dit qu'il revenait de la guerre. J'avais vu la même expression chez des soldats à leur retour après les Grandes Guerres. Je déposai le reste de mon sandwich, mon appétit envolé.

Mes recherches avaient eu un seul but : trouver le coupable que désirait tant le Bonhomme Sept Heures et ainsi me libérer de la menace qui planait sur mon avenir. Condamner un inconnu avait semblé si simple en théorie.

Jusqu'à ce que je me retrouve assise face à un cheval-bâisseur avec le syndrome du sauveur, aux côtés de son congénère déboussolé.

Mon regard se perdit dans le vide et des images de la maison de mon père me revinrent en mémoire. La cabane avait mesuré à peine quelques mètres carrés, plus qu'assez pour lui et moi. Au village, des familles bien plus nombreuses s'entassaient dans le même espace. Les coffres et les armoires avaient débordé des cadeaux que mon père avait offerts à ma mère de son vivant. Même après son décès, il avait continué d'acheter des babioles qui lui auraient plu.

Ma mère avait effectué la traversée de l'Atlantique avec sa famille, mais une tempête avait eu raison du vaisseau. L'intervention de pêcheurs bien intentionnés lui avait sauvé la vie, mais le reste de sa famille avait disparu. C'est ainsi que mon père avait fait sa rencontre, dans un port de la péninsule gaspésienne durant une escale du navire sur lequel il travaillait comme marin.

Selon mon père, ils s'étaient aimés au premier regard. Aussitôt, ils s'étaient mis d'accord pour s'installer dans un village où personne ne les connaissait ni l'un ni l'autre. Les raisons de ce choix m'échappaient toujours. Mon père avait été au courant de la nature surnaturelle de ma mère, mais il n'avait jamais cru bon creuser le sujet. Elle avait emporté ses secrets dans la tombe. Ce que mon père avait regretté lorsque j'avais manifesté une étrange affinité pour l'eau à l'adolescence.

Au village, les bonnes femmes disaient que je ressemblais à ma mère comme deux gouttes d'eau. Même longs cheveux noirs, mêmes yeux verts perçants. Elle aussi avait aimé parcourir la grève, les jupes dans le vent, le sourire aux lèvres. Au fil des ans, les sourires bienveillants s'étaient transformés en grimace et en regards suspicieux. Au point que j'avais arrêté d'aller au village, demandant à papa de faire nos courses.

À sa mort, je n'avais eu d'autres choix que de reprendre cette tâche. Les pêcheurs m'échangeaient souvent leurs prises contre les légumes que je faisais pousser dans le jardin. Mais ce n'était pas suffisant, surtout pas pour survivre à la rigueur des hivers québécois.

Âgée de trente ans, on me considérait comme une Catherinette depuis longtemps, ce qui me convenait très bien. Ce n'était pas le cas des femmes

du village. La méfiance s'était transformée en haine. Avais-je souri trop longtemps à leur mari? Qu'avais-je dit au boulanger pour le faire rire? Si quelqu'un tombait malade après mon passage, gare à moi lors de la visite suivante.

Jusqu'au jour où un groupe de femmes étaient passées à l'acte.

– Viviane?

Je sursautai à la voix de Zacharie. Sourcils froncés, il pencha la tête vers moi, son inquiétude évidente. Xavier posa une main sur mon épaule et j'inspirai laborieusement. J'étais libre. En sécurité.

Je leur servis un sourire rassurant et secouai la tête.

– Désolée, j'étais dans la lune.

Zacharie haussa les sourcils, incrédule, mais il ne contesta pas ma réponse. Je m'écartai du comptoir et descendis de mon tabouret.

– Merci pour le goûter. Nous avons résolu le mystère des sabotages. Puisque le geas a été rompu, la situation ne devrait pas se reproduire. Je pourrai rassurer le Bonhomme Sept Heures.

Mon sourire se crispa sous le regard scrutateur de Zacharie. Il ignorait que le vieil homme avait demandé que le coupable soit appréhendé, car j'avais tu cet élément en passant notre marché. Et maintenant que je l'avais sous les yeux, hors de question de le livrer aux requins. Je fis face à Xavier.

– J'espère que tu pourras mettre tout ça derrière toi et...

J'agitai une main vers Zacharie, ne voulant présumer de rien, mais convaincue qu'il trouverait le moyen d'aider Xavier. Ce dernier me sourit, et j'y lus le poids des dernières années mêlé au soulagement d'être libre, un sentiment que je ne comprenais que trop bien. Il réitéra ses remerciements pour mon intervention alors que je prenais la direction de l'arrière de la maison. J'avais déjà chaussé mes bottes lorsque Zacharie m'y rejoignit. Il croisa les bras et s'adossa au cadre de porte.

– Si jamais les Faoladh ou le Bonhomme Sept Heures ne lâchent pas l'affaire...

– Concentre-toi sur Xavier. Je m'occupe d'eux.

Il sourcilla et je crus un moment qu'il contesterait mes propos, mais il changea plutôt de sujet :

– Tu me dois un souper au resto.

J'acquiesçai avec un sourire neutre.

– Appelle-moi.

Ses yeux se plissèrent, comme s'il se doutait que j'escamotais la question, mais je ne lui laissai pas le temps de poursuivre. Je fermai la porte derrière moi et marchai vers le Combi d'un pas ferme, bien décidée à ne pas me transformer en flaque de larmes devant des témoins.

Le mystère était résolu, mais j'étais toujours dans la vase jusqu'au cou.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Le manoir m'accueillit avec un joyeux grincement. Une douce chaleur se répandit dans ma poitrine et je tapotai le cadre de porte avec affection. Après le décor moderne chez Zacharie, j'étais heureuse de retrouver les boiseries et les radiateurs en fonte. C'était peut-être absurde de ma part, mais je tirais un certain réconfort de me savoir attendue, même si le manoir n'était pas un être de chair. La porte de la garde-robe bâilla d'elle-même, et je devinais plus que je sentais son interrogation.

– Grosse journée, lui répondis-je avec un soupir.

Le plancher craqua et une lumière clignota dans le salon, comme s'il m'invitait à m'asseoir devant le foyer. Un sourire étira mes lèvres et je secouai la tête.

– Pas tout de suite.

Le soleil disparaissait derrière l'horizon, parant les nuages de rose et de mauve. Mon invité serait bientôt debout. Avec les inquiétudes qui roulaient en boucle dans mon esprit, je doutais de m'endormir rapidement ce soir et la compagnie de Nolan offrirait la distraction parfaite.

La voix de Florence me parvint depuis la cuisine et je sourcillai lorsque Ben lui répondit. Sur la pointe des pieds, j'avançai jusqu'à l'arche pour les surprendre, tabliers à la taille, mains enfarinées, avec des dizaines de tartes sur le comptoir. Ben releva la tête et son visage s'éclaira en remarquant ma présence.

– C'est la deuxième fournée, et c'est moi qui ai roulé la pâte! annonçait-il fièrement.

Je m'approchai pour étudier leur travail, devinant avec aisance les premiers essais, un peu moins esthétiques que les derniers. Malgré les petits défauts, mon nez m'assurait que la saveur serait au rendez-vous.

– Ça sent le paradis, les complimentai-je.

Florence referma le four et déposa des tartes chaudes tout en haut d'un support à tartes où s'empilait déjà une douzaine d'assiettes.

– J’ai vu que le congélateur au sous-sol était à moitié vide. Tu sais que ça fait travailler le moteur et qu’il risque de sauter prématurément?

Je hochai la tête avec de grands yeux. Si c’était pour sauver mon appareil, comment m’y opposer? Le nombre de tartes m’intimidait un peu. Même si j’en décongélais une par semaine, j’allais en avoir jusqu’au printemps prochain.

– Avez-vous besoin de mon aide?

Florence secoua la tête.

– On termine. Ben est un amour; il fait la vaisselle au fur et à mesure.

Le géant se pencha vers moi pour chuchoter :

– C’est elle qui est adorable. Elle m’a laissé manger la première tarte. Je veux bien être de corvée dans ces conditions.

Florence rit tout bas, confirmant qu’elle avait entendu la confession de Ben. Je me lavai les mains à l’évier et remplis le réservoir d’eau de la cafetière.

– Si c’est comme ça, on va devoir en faire une tradition, je suppose.

Un silence accueillit ma déclaration. Je lançai un coup d’œil par-dessus mon épaule pour voir le regard implorant de Ben et l’expression pleine d’espoir de ma voisine. La déclaration avait été faite à la légère, ne voulant pas imposer quoi que ce soit à qui que ce soit, mais de toute évidence, nous avions mis le doigt sur quelque chose. Je reportai mon attention sur le café et repris d’un ton léger :

– On pourra prévoir différents thèmes par saison, selon l’achalandage du manoir.

– Les surplus pourraient être vendus au cercle des fermières, suggéra Florence. La vieille Maggie me harcèle sans cesse pour que j’en fasse de toutes les sortes et pas juste des tartes au sucre ou au sirop d’érable.

– Bonne idée, répondis-je.

Un couinement ravi accueillit ma déclaration et je me retournai pour voir Ben qui serrait Florence dans ses bras, le visage fendu d’un sourire. Un

morceau de papier attira mon attention sur le comptoir et je reconnus le logo du plombier.

– Qu’est-ce que le plombier a dit? demandai-je à Florence.

Elle me scruta quelques secondes avant de placer une abaisse dans un moule.

– Tout est en ordre, dit-elle les yeux rivés sur sa tâche. Il se sentait presque mal d’être venu pour rien. Ça ne l’a pas empêché de laisser une facture.

Son haussement de sourcil en disait long sur son opinion. Je lâchai un soupir, déçue que cette piste n’aboutisse à rien, même si à ce stade, je n’étais pas surprise. Mon café en main, je les laissai terminer les tartes – mon aide ayant été refusée une deuxième fois – et je pris la direction du bureau. Les notifications s’étaient accumulées sur mon smartphone, mais je préférais toujours consulter mes messages sur un écran de pleine largeur.

Je répondis à quelques demandes d’information (toujours rien du côté de mes congénères), notai les dates d’arrivée de mes prochains invités. Je payai la facture d’électricité et la classai avec le reste de la comptabilité. Il y avait assez à faire pour me permettre d’oublier mes soucis l’espace d’une heure.

Le plafond craqua, signalant que mon invité était réveillé. Je sauvegardai les fichiers pour la tenue de livres et me levai. À peine fus-je sortie des chiffres et factures, les menaces du Bonhomme Sept Heures revinrent résonner à mes oreilles. J’avais travaillé si fort pour créer un îlot de paix, à la fois discret et réputé. Je ne pouvais pas croire qu’il puisse m’arracher mes espoirs aussi facilement. Je fermai les yeux et pris plusieurs inspirations pour laisser couler mes frustrations et mes doutes. Mon invité méritait toute mon attention, même si ce devait être mon dernier. Je plaquai un sourire sur mes lèvres et sortis du bureau pour rejoindre les autres dans la cuisine.

Une odeur de viande parfumée à la muscade m’accueillit. À l’évier, Ben terminait de nettoyer un dernier chaudron tandis que Florence sortait des assiettes du four. Je dressai la table tandis qu’elle y déposait des pâtés à la viande. Ben ajouta un bol de salade de choux et un chaudron de pommes de

terre pilées. Nolan arriva au bas des marches au même moment avec l'expression d'un enfant le matin de Noël.

– Je ne crois pas avoir pris part à un repas de l'Action de grâce depuis plus d'une dizaine d'années.

Je clignai des yeux et lançai un coup d'œil au calendrier affiché au mur. Les tracas m'avaient accaparée au point que je zappe la fête. Avec un peu de chance, le Bonhomme Sept Heures observerait le jour férié lundi et j'aurais une journée de sursis.

– Venez vous asseoir, invita Florence. Avez-vous déjà mangé de la tourtière?

S'ensuivit un débat sur la différence entre un pâté à la viande, un cipâte et une tourtière du Lac-Saint-Jean. Tous les critères y passèrent : sorte de viande utilisée, grosseur des cubes de patate, profondeur du plat utilisé, épaisseur de la croûte. Ben prétendait que les pâtés à la viande et la tourtière n'étaient que des synonymes, tandis que le cipâte différait totalement. Nolan relançait sans cesse le débat en posant des questions et en remettant en cause les traditions régionales.

Je me contentai de les écouter et de déguster le repas, heureuse d'être si bien entourée. La menace du Bonhomme Sept Heures restait certes troublante, mais je ne pouvais pas baisser les bras avant même d'avoir épuisé toutes mes ressources. La gestion du manoir dépassait mon simple gagne-pain, il se voulait un refuge dans la tempête pour mes invités, sans parler d'un lieu de partage et d'échange pour mes amis et mes voisins.

Florence termina le repas avec une tarte au sucre. Mon appétit déjà comblé, je n'en pris qu'une minuscule pointe, lui promettant de refaire honneur au dessert le lendemain. La discussion migra vers les influences culturelles de la cuisine québécoise, et mon offre de faire du thé fut accueillie à l'unanimité. Je les chassai tous de la cuisine et les invitai à passer au salon. Le temps de faire la vaisselle et de ramasser, je laissai mon esprit retourner le problème posé par le Bonhomme Sept Heures, échafaudant des plans et les abandonnant les uns après les autres.

Le robinet crachota alors que je finissais de nettoyer le comptoir, le manoir essayant de me ramener dans le présent. Je grimaçai et poussai la

valve pour fermer l'eau. Plusieurs portes d'armoires s'ouvrirent en cascade et j'étouffai un grognement impatient en les refermant.

– Ça ne m'aide pas vraiment.

– Énoncer le problème à voix haute peut généralement se révéler utile.

Je pivotai pour trouver Nolan accoudé à l'îlot, sa tasse de thé vide à ses côtés. Songeuse, je tirai sur l'élastique qui retenait mes cheveux et y glissai mes doigts pour démêler les longues mèches. Les deux chevauchées de la journée avaient laissé une belle pagaille. Le vampire me regarda faire, comme s'il avait toute la nuit devant lui. Peut-être était-ce le cas? Puisqu'il s'était récemment sorti d'une situation difficile, ses lumières pourraient m'aider. La sagesse ne venait pas avec l'immortalité, mais les années apportaient leur lot d'apprentissages.

– J'ai identifié le coupable du vandalisme dont le Bonhomme Sept Heures m'accuse, commençai-je.

– Voilà une excellente nouvelle, répondit-il avec un ton solennel.

Un soupir frustré m'échappa.

– Je ne peux pas me résoudre à dénoncer la pauvre âme.

Les coins de ses lèvres se retroussèrent, dévoilant les extrémités pointues de ses canines.

– Pas très surprenant. Tu n'as pas une once de malice, ajouta-t-il en levant les mains en réaction à mon froncement de sourcil.

– Non, je suppose.

Je repensai au geas de Xavier, et à la mystérieuse personne qui le lui avait imposé.

– Il y a bien un point d'ombre : quelqu'un d'autre tire les ficelles. Le coupable n'est que l'agent du chaos, en fait. Si je pouvais identifier le maître d'œuvre, je pense que ma conscience serait plus en paix. Ce serait plus facile de contenter le Bonhomme Sept Heures.

Nolan inclina la tête avec une expression songeuse.

– Si le vandale n'est pas en mesure d'identifier celui pour qui il a agi, comment espères-tu le retrouver?

Je rassemblai la masse de mes cheveux et les torsadai en réfléchissant.

– C’est bien là le problème, la piste est froide. Tous les indices pointaient vers les chevaux. Une fois qu’on retire l’implication des démons, il ne reste rien.

– Des chevaux? Y avait-il de véritables chevaux, outre les démons?

– Il y en avait à chaque endroit...

Mes yeux se plissèrent. Était-ce une coïncidence? J’avais cru que le dénominateur commun des scènes de crime était les chantiers de construction, mais avais-je fait fausse route?

– Chaque lieu vandalisé se trouvait à proximité d’enclos ou carrément d’écuries. Dans un des cas, un cheval a même été volé.

Nolan frotta ses doigts ensemble, hésitant. Je haussai les sourcils pour l’inviter à partager sa déduction.

– Peut-être que je vois des complots partout... surtout après plusieurs années passées à la cour de la reine Mab.

La bouche de Nolan prit un pli amer. Je tendis la main et serrai ses doigts dans les miens. Il inspira un bon coup et me remercia d’un sourire.

– Je n’étais pas dans la région l’an dernier, mais ça a fait jaser. Les écuries de la Dame blanche ont passé au feu. Toutes les bêtes en sont sorties indemnes, sauf qu’on dit qu’elle a perdu la majorité de ses larbins; les créatures surnaturelles qui lui devaient allégeance par la force ou la contrainte ont profité de l’incendie pour se sauver. La pilule a dû passer de travers. Je soupçonne qu’elle a agi sous le coup de la colère : plutôt que de rebâtir, elle s’est débarrassée de ses chevaux et elle les a vendus à des particuliers un peu partout dans la région.

À ma connaissance, la légende de la Dame blanche s’apparentait à une histoire d’amour : une jeune femme avait attendu le retour de son fiancé en vain après une escarmouche entre les Français et les Anglais. De désespoir, elle s’était lancée du haut de la chute Montmorency et on prétendait que son spectre hantait la falaise. En réalité, la Dame blanche figurait parmi les puissances surnaturelles de la région. Si elle avait fait l’élevage de chevaux,

je ne voyais pas en quoi la perte de son écurie changeait la portée de son influence.

– Quel est le lien entre ses chevaux et ses gens? Ont-ils péri dans l’incendie? demandai-je, perplexe.

– La Dame blanche est une enchanteresse, mais avant de le devenir, elle était une princesse Fae, expliqua Nolan. Au moment de sa métamorphose, elle se trouvait dans la région de Québec parce qu’elle avait été exilée de la Haute cour des Faes du roi Obéron. Depuis toutes ces années, elle travaille d’arrache-pied à se bâtir une cour. On dit qu’elle a profité de la complaisance de la reine Mab, et du fait que les Faoladh accaparent l’attention du Roi-Mage, pour amasser du pouvoir sous le nez de tous. Tout ça dans le but de se venger du roi Obéron.

Mes doigts tapotèrent le comptoir tandis que je réfléchissais aux implications. Je ne voyais pas trop le lien entre nos problèmes actuels et ceux de la Dame blanche. Et ce n’était pas comme si la région était sans défense. L’enchanteresse n’avait certainement pas eu le champ libre.

– Les Faoladh ne se sont-ils pas opposés à ses manigances?

– Pourquoi l’auraient-ils fait? contra Nolan. Elle s’est toujours positionnée comme une alliée. Selon les apparences, elle élevait des chevaux de race. Mais une partie de son écurie se composait de chevaux-bâtisseurs. On parle aussi d’autres créatures qu’elle a retenues contre leur gré en les obligeant à adopter l’apparence de chevaux. C’est le cas du zhar-ptitsa.

Le nom me disait quelque chose, évoquant le souvenir d’une créature ailée avec le cou d’un cygne et la queue d’un paon au plumage flamboyant.

– L’Oiseau de feu? demandai-je. Cette créature n’avait-elle pas un lien avec la cour du Roi-Mage?

Nolan acquiesça.

– Sarah est la fille du dragon Terreur. Et la mère du Windigo.

J’ouvris de grands yeux. Les deux dragons qui protégeaient le trône du Roi-Mage inspiraient la crainte, même si le premier agissait à titre de

conseiller. Celui qu'on surnommait Terreur, ou encore « le Bras armé » du Roi-Mage occupait à la fois le rôle de général d'armée et de bourreau.

Le Windigo quant à lui avait la réputation d'être un monstre cannibale au cœur de glace. Sans âme ni scrupule, il écumait les régions isolées pour se nourrir des insouciantes. Une cinquantaine d'années plus tôt, j'avais entendu dire que l'un d'eux avait un appétit si vorace pour la chasse qu'il avait décidé de s'en prendre à la proie ultime : les autres windigos. Aujourd'hui, il en restait moins d'une poignée sur le continent, et un seul à ma connaissance au Québec. Si ce dernier était le petit-fils d'un dragon... Un frisson me traversa le dos.

– Leurs réunions de famille doivent être terrifiantes, remarquai-je.

Un rire sans joie secoua les épaules du vampire.

– Le mot « dysfonctionnel » ne suffit même pas à les décrire. Toujours est-il que la rumeur veut que ce soit la libération de l'Oiseau de feu qui a causé l'incendie chez la Dame blanche.

Il se pencha vers moi avec un haussement de sourcil.

– Et la propriété la plus appréciable du feu est de briser les enchantements. Le nombre de créatures qui se sont retrouvées libres comme l'air à la suite de cet incident en dit long sur les méthodes de recrutement de la Dame blanche.

L'image de Zacharie s'imposa à moi, ce moment où il jurait ne plus jamais vouloir servir de maître. Celle de Xavier, qui tremblait de peur à l'idée de soumettre sa volonté à celle d'un autre à nouveau. Les enchanteresses n'étaient pas réputées pour leur équilibre mental et leur magnanimité. S'ils avaient passé des années au service d'une princesse Fae mégalomane devenue enchanteresse, je n'osais même pas imaginer les épreuves qu'ils avaient traversées. Zachary avait bien dit que leur libération datait d'un peu plus de douze mois.

– Quand a eu lieu cet incendie?

– En septembre de l'an dernier. La date est gravée dans ma mémoire : ça a été l'élément déclencheur de la séquence d'événements qui a culminé au bal du Solstice d'hiver, où j'ai enfin obtenu ma délivrance.

Mon souffle se coinça dans ma poitrine et je dus faire un effort conscient pour inspirer. Il me faudrait poser la question à Zacharie pour en avoir la certitude, mais la coïncidence était trop flagrante pour en être une.

– Qu’est-il advenu de la Dame blanche depuis l’incendie?

Nolan haussa les épaules.

– On l’a revu au bal du Solstice d’hiver. Elle se remettait à peine de ses blessures. Elle a bien essayé de faire un scandale, mais tous les partis présents se sont fait un plaisir de lui rappeler qu’elle avait toujours joué en solo jusque-là. Depuis, elle est devenue une alliée des Faoladh, en actes et pas seulement en paroles. Selon mes sources, elle a récemment assisté à plusieurs rencontres des Clans, mais on me dit qu’elle apporte plus de problèmes qu’elle n’en résout.

Elle avait perdu tous ses larbins, mais elle continuait de faire des siennes. Était-ce un écran de fumée pour masquer des activités moins louables? Mes doigts arrivèrent au bout de mes cheveux, et je réalisai que je les avais tressés. Je repoussai la natte derrière mon épaule.

– Donc tu penses que la présence de chevaux n’était pas un pur hasard. Mais si la Dame blanche s’est volontairement débarrassée de ses chevaux, pourquoi vouloir les rapatrier maintenant? Et de cette façon?

Le vampire grimaça.

– Loin de moi l’idée de la pointer du doigt, mais j’ai la désagréable impression qu’elle n’a pas dit son dernier mot.

J’acquiesçai, les idées en ébullition quant aux divers scénarios possibles. Xavier avait-il été sous l’emprise de l’enchanteresse? Ses manigances avaient-elles visé à remettre la main sur Zacharie? Il avait bien dit qu’il avait retrouvé plusieurs de ses camarades pour leur offrir une chance de se refaire, loin de l’influence d’un maître despotique. Peut-être qu’en ce moment même il était en danger, la Dame blanche n’attendant que le bon moment pour lui imposer son joug.

Nolan déposa sa tasse dans l’évier, me ramenant au présent. Je lui souris et le remerciai pour ses lumières.

– J’ai rendez-vous avec mon frère ce soir, dit-il. Selon l’issue de cette discussion, je saurai si mon séjour dans la région est terminé ou s’il se prolongera.

– Bien sûr, tu me diras. J’espère que tout se passera bien pour vos retrouvailles.

Je lui souhaitai une bonne nuit, puis Nolan passa au salon pour saluer Ben et Florence avant de sortir du manoir. L’eau des fossés tinta dans mon esprit lorsqu’il franchit les limites du terrain. Je traversai dans le salon à mon tour et m’affalai sur le divan aux côtés de Florence. Ben avait pris la bergère près de l’âtre et il avait le regard perdu par la fenêtre.

Florence déposa sa tasse sur la table d’appoint et se cala dans le coin pour me faire face. Son regard pétillant trouva le mien.

– Je ne suis pas très avant-gardiste, voire peut-être un peu technosaure, mais dis-moi, quel genre de domotique as-tu installé dans le manoir?

Je fronçai les sourcils. Vu l’âge de la maison, ce genre d’installation m’aurait obligé à percer des trous et à défigurer certaines parties de la maison. Je préférerais me passer du luxe plutôt que de sacrifier le cachet du manoir. Je lançai un coup d’œil à Ben, mais son expression placide ne donna pas d’indices sur ce qui avait bien pu soulever cette question. Je me redressai contre les coussins et croisai les bras.

– Rien, j’ai seulement quelques minuteriers pour les lampes du salon. Pourquoi?

– Curieux, répondit Florence.

Ben plongea le nez dans sa tasse, comme s’il préférait éviter le sujet. Mon regard alterna entre les deux.

– Que s’est-il passé?

Florence se leva et prit la direction de l’étagère. Elle passa un doigt sur l’épine des livres qui s’y trouvait avant de me faire face avec un sourire en coin.

– Faisons un test. Disons que je cherche un livre sur Jacques Cousteau...

Un livre se dandina sur l’étagère avant de tomber au sol, face vers le bas. Sur la couverture arrière, la photo du célèbre explorateur

océanographique se discernait aisément, le vieil homme affublé de son bonnet rouge si caractéristique.

– Ce n’est pas de la domotique, marmonna Ben.

– Hum, acquiesça Florence. Ça a fait la même chose chaque fois que je cherchais un ustensile dans la cuisine. Je n’avais qu’à me poser la question à voix haute et paf! Le tiroir ou l’armoire en question s’ouvrait.

Je frottai mes mains sur mon jean pour masquer mon malaise. Le manoir devait vraiment aimer Florence s’il avait été aussi ostentatoire. Puisqu’elle me fixait dans l’attente d’une réponse, je haussai les épaules avec un sourire crispé. Elle agita les mains entre nous.

– On sait tous que je suis clairvoyante, alors s’il s’était s’agit d’un brownie, je l’aurais vu.

Ces petits lutins appartenaient à la famille des Faes inférieures, et ils n’étaient pas très répandus en Amérique du Nord. À l’instar des korrigans, ils avaient préféré rester dans les vieux pays.

– Ça pourrait être un fantôme, suggéra Ben.

Florence secoua la tête.

– J’ai mis le pied dans des maisons hantées. Je vous jure que ce n’est pas une expérience agréable, peu importe la nature de l’esprit présent.

J’écartai les mains, vaincue.

– J’ignore de quoi il s’agit.

Une porte claqua au deuxième étage. Je m’éclaircis la gorge.

– J’ai ma propre théorie, sauf que je n’ai pas réussi à la confirmer.

Je leur fis signe d’attendre le temps que j’aille dans le bureau pour récupérer l’enveloppe qui contenait tous les rapports d’experts auxquels j’avais fait appel. Ben s’avança sur le bout de sa bergère et je leur passai les clichés.

– Rien, aucune anomalie. J’ai fait faire des scans de force électromagnétique et même de thermographie.

La lumière sur pied dans le coin clignota à deux reprises. Ben et Florence se tournèrent vers l’objet en question avec des yeux de chouettes.

Je lâchai un soupir frustré. Il m'arrivait de penser que le manoir se moquait de moi.

– L'électricien et le plombier n'ont rien trouvé non plus, tu leur as parlé, dis-je à Florence.

– Si toutes les probabilités sont écartées, il ne reste que l'improbable, conclut Ben.

Florence se pencha pour ramasser le livre au sol. Elle le remit à sa place avant de nous faire face.

– Ce n'est pas un esprit, ni une créature surnaturelle ou un problème d'ordre mécanique. Que reste-t-il?

– La possibilité que le manoir soit doué de conscience, déclarai-je.

Ben plissa les yeux.

– Je t'ai déjà vu communiquer avec des manitous, est-ce le cas ici?

J'écartai les mains avec une grimace frustrée.

– J'ai une affinité pour les manitous liés à l'eau. Une maison n'a rien à voir avec un rivage. J'ai quand même la distincte impression que le manoir me répond.

Florence me contemplait avec intensité et les doutes me prirent d'assaut.

– Si tu préfères éviter de venir au manoir, je comprends...

Elle s'esclaffa et balaya mes paroles d'un geste.

– Ne dis pas de bêtises. Ça en prend plus que ça pour m'effaroucher. C'était surtout de la curiosité.

Après un coup d'œil sur sa montre, elle récupéra sa tasse et annonça qu'il était plus que temps pour elle d'aller dormir. Elle déposa un baiser sur ma joue avant de faire de même pour Ben. Ce dernier lui offrit de la raccompagner, ce qu'elle accepta avec un sourire coquet.

Tandis que Florence enfilait son manteau, Ben se pencha vers moi pour chuchoter.

– Quoi que ce soit qui réside dans le manoir, les fondations en sont imprégnées. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en faire.

Je haussai les sourcils de surprise.

– Tu savais?

– La pierre ne ment pas, répondit-il avec un hochement de tête.

Une onde de calme se propagea en moi. Les géants et les nymphes avaient cet élément en commun : nous étions les gardiens de nos habitats. S'il m'assurait que l'entité ne posait pas de problème, sa réelle nature m'importait peu. Je lui offris un sourire reconnaissant et lui souhaitai une bonne nuit avant de le raccompagner à la porte. Ensemble, Florence et Ben traversèrent le terrain en direction du saule. Je fermai les yeux et infusai l'air d'une prière, que mes amis soient en sécurité et que l'eau soit source d'inspiration dans leur vie. Au loin, le saule frémit en réponse à ma demande silencieuse.

Derrière moi, le plancher craqua en direction des marches vers l'étage et les lumières du salon s'éteignirent une après l'autre. Et s'il était quelques minutes trop tôt pour que ce soit la programmation de la minuterie, je n'en fis pas de cas. Après tout, le manoir avait raison; il serait plus sage d'aller me coucher. Demain arriverait bien assez vite, et ce serait peut-être ma dernière chance de trouver des réponses à mes questions.

Chapitre 19

La nuit m'apporta bien des conseils, même si le sommeil se fit rare en échange. Qu'à cela ne tienne, j'ajoutai une cuillère supplémentaire de café dans le panier avant de démarrer la cafetière. J'allais en avoir besoin.

Le sommeil m'avait échappé tant et si bien que j'avais été debout au retour de Nolan. Les retrouvailles avec son frère s'étaient bien déroulées, même si à première vue il semblait sous le choc. Je lui avais assuré qu'il pouvait prolonger son séjour à sa guise. Mes prochains invités arriveraient dans les jours suivants, mais même ainsi, j'avais assez de chambres pour loger tout le monde.

Après avoir savouré ma première tasse de café – celle-ci avec l'inscription « Que ton café soit fort et que ton lundi soit court » – je composai le numéro de téléphone de Marie-Josephte. Dès la première sonnerie, je tombai sur la boîte vocale. Frustrée, je lui envoyai un message texte :

« Urgent : besoin d'informations sur la Dame blanche. »

Je me versai une deuxième tasse, les yeux rivés sur l'écran. Mais après une dizaine de minutes, mon message n'avait toujours pas été lu. Je composai son numéro une fois de plus et cette fois, lorsque la boîte vocale me répondit, je lui laissai un message bref, mais clair. Ensuite, je retrouvai le numéro de Zacharie et pianotai sur la table en écoutant la sonnerie.

– On dirait que quelqu'un est impatient d'aller au resto, me répondit une voix grave.

Je fermai les yeux, niant le délicieux frisson qui venait de parcourir mes reins. Zacharie était probablement dans les embrouilles jusqu'au nez et la dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'y associer le manoir. J'allais trouver les réponses qu'il me fallait pour rétablir ma réputation, après quoi le ténébreux cheval-bâisseur me paierait un repas avant de disparaître dans le soleil couchant. C'était très bien ainsi.

– J'ai bien réfléchi, dis-je en guise de réponse.

– Voilà qui ne joue pas en ma faveur, répliqua-t-il d'un ton taquin.

Je levai les yeux au ciel, exaspérée.

- À propos de Xavier, clarifiai-je.
- C’est définitivement mauvais signe. Mon ego est froissé.
- Ton ego pourrait aplatir un béluga.

Zacharie s’étouffa de rire et toussa avant de réussir à parler.

- On m’a déjà comparé à un train, mais un béluga, c’est une première.

Je pinçai les lèvres pour contenir mon sourire, refusant que ma voix me trahisse.

– J’ai bien peur que cedit ego nous ai barré la vue et qu’on ait manqué la cible.

Le silence s’installa au bout de la ligne et lorsqu’il répondit, sa voix était on ne peut plus sérieuse :

- Qu’est-ce qui nous aurait échappé?
- À chaque endroit où Xavier s’est rendu, il y avait des chevaux.
- Mmm, c’est vrai.

J’attendis le temps d’un battement de cœur avant de me lancer.

– Saurais-tu reconnaître les chevaux de la Dame blanche si tu les voyais dans un champ?

Si ce n’était du bruit soudain d’un morceau de porcelaine qui éclate, j’aurais pu croire que la connexion avait été coupée. J’attendis quelques secondes supplémentaires, le souffle saccadé de Zacharie audible sur la ligne.

– Est-ce une réponse positive? insistai-je. Est-il possible que la Dame blanche ait envoyé Xavier rapatrier ses larbins?

– Quand tu as retiré le geas, as-tu reconnu sa magie? Elle a une affinité pour l’eau, comme nous.

Je secouai la tête même s’il ne pouvait pas me voir.

– Je ne l’ai jamais rencontrée. Comme c’était aussi ma première rencontre avec Xavier, je n’ai rien discerné de spécifique.

Une série de jurons me parvint de manière étouffée, comme s’il avait éloigné le smartphone de son visage. J’attendis qu’il reprenne son calme,

mon attention sur le paysage visible par la fenêtre. Une fine couche de givre recouvrait la vitre du Combi et de la verdure environnante, mais déjà le soleil réchauffait l'air, promettant encore une journée au-dessus de la normale saisonnière. Je ramenai mon attention sur le problème à la clé.

– Je vais aller payer une visite à la Dame blanche, question de tirer ça au clair.

– Quoi? Non!

Mes sourcils grimpèrent tout en haut de mon front.

– Y a-t-il une raison valable pour que je ne le fasse pas?

– Je ne connais pas de créatures plus fourbes. Elle fera n'importe quoi pour te nuire, surtout si elle sent une faiblesse.

Mes mâchoires se crispèrent et mon ton prit une douceur trompeuse :

– Me penses-tu faible et sans défense?

Un autre juron.

– Non, tu as amplement démontré tes habiletés dans les derniers jours. Ce n'est pas la question. Elle m'a asservi en utilisant mon orgueil et ma fierté. J'ai fait des promesses... De simples paroles! Et elle m'a lié à elle pendant plus de trente ans.

Mon cœur se serra pour lui. Je fermai les yeux et chassai cette empathie importune.

– Je n'ai pas le choix.

– On a toujours le choix, gronda-t-il.

Sa colère était palpable, mais elle ne suffirait pas à me faire changer d'idée.

– Le Bonhomme Sept Heures m'a demandé de lui présenter le coupable.

– Hors de question!

Je soupirai avec exaspération.

– Quelqu'un a tiré les ficelles de Xavier, et c'est cette personne que je veux identifier.

– Et que feras-tu quand la Dame blanche te rira au nez avant de t'enfermer dans sa cave?

Son ton s'était métamorphosé pour ressembler à de l'angoisse. Était-il inquiet pour moi? Je rejetai cette idée. De toute façon, je réalisais maintenant que j'avais eu tort de l'appeler. Si la Dame blanche avait bien été son tortionnaire, je ne pouvais pas en toute conscience lui demander de m'accompagner. Je me frottai le front d'une main.

– Désolée de t'avoir dérangé. Je voulais seulement confirmer ma théorie. Joyeuse Action de grâce.

Une nouvelle flopée de jurons me répondit et je jugeai plus sage de couper la connexion plutôt que d'attendre une réponse intelligente.

Les mains tremblantes, je rangeai la cuisine et pris la direction de ma chambre pour m'habiller. Je fouillai dans mes tiroirs, incertaine de l'étiquette à respecter lorsqu'on rencontrait une enchantresse mégalomane. Marie-Joseph en était une – le côté mégalomane nuancé par ses motivations philanthropiques – et elle était l'image même de la classe et du raffinement. Je me mordis la langue en mettant la main sur un t-shirt blanc où on pouvait lire « En mode vacances (la criss de paix) ». Peut-être qu'un brin d'humour désamorcerait la situation. Je haussai les épaules et l'enfilai avec un legging sport noir. Mieux valait être confortable s'il fallait que je me sauve en courant.

Avant de laisser le bon sens prendre le dessus, j'enfilai des souliers de course et une casquette. Je tapotai le cadre de porte en franchissant le seuil.

– Veille sur Nolan en mon absence.

Le manoir frissonna et exhala un soupir. Je le pris pour un acquiescement et me dirigeai vers le Combi. Je lançai l'appli GPS sur la tablette. J'avais trouvé sans effort l'adresse de la Dame blanche grâce aux articles de presse sur l'incendie de l'an dernier. Je n'avais pas le numéro de porte exact, mais une des photos montrait celui des voisins.

Après une profonde inspiration, je traversai le ponceau et pris la direction de l'autoroute. Pour éviter de réfléchir à la conversation à venir, je fis jouer le palmarès des meilleures chansons de la décennie 1990. L'arrière de la gorge me démangeait de chanter, mais je me contentai de fredonner

pour me garder l'esprit occupé. Le trajet durerait une bonne heure, même s'il y avait peu d'automobilistes sur les routes.

Je longeai le fleuve jusqu'au pont pour entrer à Québec. Quelques chantiers de réfection persistaient, désertés en raison du jour férié. J'enfilai les rampes d'accès d'autoroute pour finalement bifurquer vers l'ouest jusqu'à Neuville avant de prendre une route secondaire pour monter franc nord vers Pont-Rouge.

La route grimpait, passant entre les vallons puis d'une crête à l'autre. Je croisai la rivière Jacques-Cartier, avec son littoral calcaire si particulier à cette hauteur. Le reflet argenté de l'eau brillait entre les branches des tilleuls et des érables parés de jaunes et de rouges. Quelques irréductibles hêtres exhibaient encore leur feuillage bien vert, parmi d'autres troncs complètement dégarnis. Les conifères offraient un contrepoint d'un vert si profond qu'il paraissait noir avec la distance.

Au bout d'un moment, je tournai sur un rang^[2] sinueux où les propriétés s'espaçaient suffisamment pour que les voisins ne se voient pas les uns les autres. Je ralentis quelque peu, ne souhaitant pas manquer ma destination.

Et c'est à ce moment que je le vis.

Il avait dû ôter son camouflage magique la minute d'avant, car n'importe quelle personne censée – dont moi – l'aurait remarqué depuis un moment.

Dans le rétroviseur du Combi, un énorme cheval noir galopait à toute vitesse pour me rattraper. Ses naseaux dilatés soufflaient une vapeur blanchâtre dans l'air du matin. Des étincelles fusaient sur l'asphalte là où ses sabots martelaient le sol. Ses oreilles étaient plaquées contre sa nuque et ses lèvres retroussées dévoilaient une dentition un peu trop acérée pour un équidé. J'aurais dû avoir peur, mais je ne pouvais qu'admirer ce magnifique spécimen.

J'avais la conviction qu'il s'agissait de Zacharie, même si j'étais incapable de dire pourquoi. Je ralentis et garai le Combi sur l'accotement en gravier. Le cheval me dépassa de plusieurs foulées, ses sabots arrière creusant de profonds sillons dans le gravier. Il pivota pour me faire face,

l'encolure ronde, et il piaffa, comme s'il cherchait à m'intimider. Ou à m'avertir?

Je sortis du Combi et refermai la portière. Les mains sur les hanches, je le rejoignis, m'arrêtant à quelques mètres. Il poussa un souffle ronflant, agitant la tête de haut en bas.

– Désolée, je ne parle pas cheval. Tu vas devoir être plus clair.

Les volutes grisâtres le recouvrirent des sabots à la tête et Zacharie apparut dans toute sa splendeur. Autant son apparence équine inspirait une agilité indomptable, autant sa forme humaine dégageait une vivacité féroce. Je fronçai les sourcils à la fureur dans son regard. Il avança jusqu'à ce que nos pieds se frôlent, mais je refusais de lui céder le terrain. Je levai le menton pour soutenir son regard, les lèvres pincées.

– Accordes-tu si peu d'importance à ta liberté? gronda-t-il.

– C'est la raison précise pour laquelle je suis ici : préserver le manoir Cormoran et laver ma réputation.

Ses mains se posèrent sur mes épaules et son nez se retrouva à quelques centimètres du mien. Mes poings se crispèrent tandis que ma respiration devenait saccadée.

– Si tu confrontes la Dame blanche, le résultat sera pire, dit-il tout bas. Au mieux, elle trouvera le moyen de te rendre redevable à vie, ou bien elle fera en sorte de t'asservir, si elle ne décide pas d'utiliser ce qu'elle sait de toi pour te détruire.

– Merci de l'avertissement. Je garderai ça en tête.

Je reculai pour me dégager, mais ses doigts se crispèrent. Je m'immobilisai, mes sens fusant autour de moi à la recherche de l'eau pour me défendre. Il dut le sentir, car il détendit sa prise, ses paumes chaudes glissant vers la base de ma nuque.

– Je t'en supplie, n'y va pas. As-tu la moindre idée du mal qu'on peut s'infliger lorsqu'on est astreint à un espace de neuf mètres carrés? Elle n'aura même pas besoin de te torturer pour te détruire. Ton propre esprit se retournera contre toi et tu voudras mourir avant même qu'elle ne t'oblige à commettre des actes qui iront à l'encontre de ta nature profonde.

Les larmes me montèrent aux yeux, car je me doutais bien qu'il parlait de sa propre expérience. Je me plaquai contre lui et l'enlaçai. Je posai la tête sur sa poitrine et le tambourinement de son cœur résonna dans mon oreille. Après quelques secondes de flottement, ses bras se refermèrent autour de moi. Son souffle tressauta puis son nez chatouilla le sommet de ma tête.

– Tu es libre, lui rappelai-je.

Je le sentis hocher de la tête. L'étau de ses bras se relâcha enfin avec un soupir et je me décollai un peu pour relever le nez.

– Ta sollicitude me touche, poursuivis-je.

– Mais?

Je lui offris un sourire peiné.

– J'ai décidé de faire du manoir Cormoran un havre de paix, et ce ne sont pas les menaces du Bonhomme Sept Heures qui vont mettre fin à mon projet. Si je dois confronter la Dame blanche, qu'il en soit ainsi.

Il ouvrit la bouche pour me contredire et je glissai une main entre nous pour poser un doigt sur ses lèvres.

– Au fil des ans, j'ai croisé mon lot de monstres. J'en suis toujours sortie indemne. Je ne suis qu'une nymphe et les gens ont tendance à me sous-estimer. Ne fais pas la même erreur. Quant à la Dame blanche, il y a toutes les chances pour qu'elle le fasse. Et je compte bien en profiter.

Il plissa les yeux et s'écarta, passant les mains dans ses cheveux à répétition, comme pour chasser sa frustration. Il souffla à quelques reprises avant de revenir vers moi.

– Je viens avec toi.

Je secouai la tête.

– Je ne te laisserai pas te faire du mal de la sorte.

Une étrange lueur passa dans son regard et un sourire espiègle étira ses lèvres.

– Ce n'est pas ta décision. Je t'accompagne.

Il marcha jusqu'au Combi, ouvrit la porte du côté passager et me lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Il est hors de question que tu deviennes sa victime. Si je dois l'affronter pour m'en assurer, qu'il en soit ainsi.

Ses paroles firent écho aux miennes, un peu plus tôt. Un frisson me parcourut alors que la magie s'élevait entre nous, et une odeur d'air marin m'emplit les narines. S'il avait décidé de sceller le tout par un pacte, je voyais mal comment j'arriverais à l'empêcher de me suivre. J'allais ouvrir la bouche lorsqu'une voix s'éleva derrière moi.

– C'est bien beau, mais je ne peux pas vous permettre de voir la Dame blanche.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Rioux se tenait à quelques mètres, les mains dans les poches de sa veste doublée. Il portait le même accoutrement que la veille, lorsque nous l'avions croisé sur les lieux de l'accident du camion-citerne. Mes pensées se figèrent l'espace de quelques secondes, ne comprenant pas comment il pouvait être ici – et surtout pourquoi? – et en quoi tout ceci le regardait. En le rencontrant, j'avais eu la conviction qu'il s'agissait d'un humain normal. Les paroles de Zacharie firent écho à mes réflexions.

– Les mortels ne devraient pas se mêler des jeux de pouvoir des créatures surnaturelles.

– La sagesse te donnerait raison, mon gars. Malheureusement, ce sont de mes affaires.

Il avança et Zacharie apparut devant moi, s'interposant entre nous. Une moue agacée étira les lèvres de Rioux avant qu'il ne reprenne un sourire complaisant.

– Vous vous pensez au-dessus de tout et de tout le monde, vous les monstres. Vous oubliez que les humains normaux aussi peuvent manipuler la magie.

Rioux sortit une de ses mains pour nous montrer une pelote de laine de la grosseur d'une balle de ping-pong. Il la fit rouler entre ses doigts et une odeur sucrée flotta jusqu'à nous. Il tendit son bras vers moi et un vrombissement s'éleva. J'ignorais si le son venait de l'objet ou de la gorge du vieil homme. Mon questionnement s'évapora lorsque la pelote se mit à flotter à quelques centimètres au-dessus de sa paume.

– Saint Antoine de Padoue, vous qui faites trouver tout, aidez-moi à découvrir le désir le plus cher à son cœur.

Le vrombissement s'intensifia et les contours de la boule de laine s'estompèrent alors qu'elle gagnait en luminescence. Les yeux de Rioux s'illuminèrent à leur tour.

– Ce que tu cherches est hors de ta portée. Même si tu offrais ton poids en pain, ta quête sera vouée à l'échec.

Mes yeux s'agrandirent de surprise. J'avais déjà vu des oracles réagir de la sorte. Comment un simple humain pouvait-il accéder à ce genre de pouvoir? La lumière disparut, puis la pelote se ternit et retomba dans le creux de sa paume. Rioux s'ébroua comme s'il revenait à lui.

– Un trouveur? demanda Zacharie.

Le vieil homme acquiesça.

– Trésors, familles, réponses. Si votre cœur le désire ardemment, je peux le trouver.

Il me pointa du doigt.

– Tu vas vironner^[8] un bon moment, ma pauvre toi. Ce que tu désires et ce dont tu as besoin sont deux choses irréconciliables.

Un goût amer m'emplit la bouche à ses paroles. Avait-il la moindre idée de ce dont il parlait? Je cherchais déjà depuis des mois à reprendre contact avec les océanides et toutes mes tentatives s'étaient soldées par des échecs. J'en étais venu à la conclusion que je devais les laisser venir à moi. Si Rioux disait vrai, je n'étais pas au bout de mes peines.

Les paroles de Zacharie me revinrent en mémoire : la Dame blanche essaierait de me nuire par tous les moyens possibles. J'avalai ma salive avec difficulté et repousser mes doutes.

– Êtes-vous un des larbins de la Dame blanche?

– Pouah!

Je fronçai les sourcils à son exclamation. Dédain, mépris?

– Nous avons besoin de réponse, dit Zacharie. C'est la seule raison qui nous pousse à aller voir la Dame blanche. Si tu veux nous en empêcher, tu vas devoir être convaincant.

Rioux agita un doigt en signe de réprimande.

– C'est pas de vos affaires. Revirez de bord et oubliez la Dame blanche.

– Sinon?

Le ton de Zacharie avait descendu de quelques octaves, signe qu'il se préparait à recourir à la violence. J'étirai mes sens, appelant l'eau présente dans le sous-bois. Il n'avait pas plu depuis un moment et ma récolte était un

peu trop faible. Un conduit d'aqueduc passait non loin, mais si je devais m'y résoudre, ce ne serait ni subtil ni délicat.

– Si tu rencontres l'enchanteresse, elle sera le dernier de tes soucis. T'as pas idée du nid de guêpes dans lequel tu vas donner un coup de pied. Sauve-toi et ta belle avec pendant que c'est encore possible.

« La belle » n'allait certainement pas abdiquer maintenant. Je tirai sur la force de l'eau tout en la laissant où elle était. J'amassai l'énergie autour de moi et la déployai à la manière des ailes d'un cormoran pour former un large éventail de chaque côté. Je fredonnai tout bas pour étendre le charme un peu plus. Les épaules de Zacharie se raidirent lorsque mon charme entra en contact avec lui, mais je laissai le pouvoir ruisseler sur lui sans l'affecter.

– Vous me semblez un honnête homme, Rioux, commençai-je sur un ton chantant.

Il se balançait d'avant vers l'arrière, sensible à mon chant, mais pas encore prêt à s'y abandonner.

– Il nous faut plus de gens comme vous : solides, fiers, qui se tiennent debout pour ce qui compte vraiment.

Cette fois, il acquiesça. Zacharie avait pivoté pour nous regarder tous les deux. Son expression était indéchiffrable, mais la tension dans ses membres me confirmait qu'il était prêt à tout. J'exhalai, poussant mon charme pour qu'il enveloppe Rioux, comme l'eau qui remplit doucement une crique pendant la marée montante, recouvrant tout sur son passage.

– Oui, m'dame, répondit-il sur un ton rêveur.

– J'admire votre détermination, c'est tout à votre honneur.

Il acquiesça, le regard perdu dans le vide. Je gardai le contact léger entre nous, pour éviter de le noyer par inadvertance.

– Vous devez avoir une bonne raison de nous garder loin de l'enchanteresse.

Son visage se crispa, mais mon charme l'accaparait entièrement. Zacharie avança d'un pas supplémentaire, bougeant avec la lenteur du prédateur qui se prépare à sauter sur sa proie insouciante.

– Si vous pouviez m’expliquer pourquoi, je suis sûre que je serais d’accord avec vous.

Rioux pencha d’un côté à l’autre avant de répondre :

– Fallait trouver les chevaux. Ceux de la Dame blanche. Les vrais et puis les autres. Sans attirer son attention. C’est important qu’elle ne se rende compte de rien.

Je tournai ses paroles dans ma tête, à la recherche du filon qui me mènerait vers la vérité. Car dans cet état, je risquais de l’influencer avec des suggestions trop précises.

– Pourquoi les chevaux?

Rioux s’esclaffa.

– Elle n’a aucune idée de ce qu’elle a fait. Disperser ses chevaux de la sorte? C’est une invitation trop belle pour ne pas la prendre.

Ses réponses frétilaient comme des poissons qui dansaient autour d’un hameçon, tentés par l’appât, mais méfiants. J’insufflai à mon charme le rythme apaisant du gargouillis d’un ruisseau qui glisse dans la vallée. La respiration de Rioux s’apaisa en réponse.

– Que t’apporteront les chevaux?

– Pas pour moi.

Il secoua la tête et retroussa les lèvres en une grimace dégoûtée.

– Pour qui alors?

Rioux se recroquevilla sur lui, une main sur la poitrine. De la même façon que la veille avec le cheval-bâisseur, le charme commença à se dissoudre pour céder la place à des câbles argentés. Des liens recouvraient le vieil homme de la tête aux pieds, au point qu’il disparaissait sous le chatoiement métallique. Leur éclat s’intensifia jusqu’à oblitérer mon charme. Je repliai mes ailes juste à temps pour me protéger.

Une bouffée âcre m’effleura le visage et mon estomac se souleva. Zacharie bondit entre nous pour s’interposer, mais Rioux avait repris le contrôle de son corps et il lança une poignée de sable au sol.

– Dévoile tes secrets, montre-moi ta vraie nature, démon.

La fumée noire caractéristique de sa transformation s'enroula autour de Zacharie. Son cri furieux se transforma en hennissement strident. Le cheval-bâisseur se cabra et ses sabots passèrent à quelques centimètres du visage de Rioux. Celui-ci bondit juste à temps pour éviter d'être défiguré. Passant une main dans sa veste, il en sortit une corde de jute avec un nœud et une loupe. Avec quelques coups de poignets, il la fit tourner et la lança vers la tête du cheval. Zacharie esquiva, la corde frôlant son crin. Une odeur de brûlé me parvint, révélant qu'il ne s'agissait pas d'un bout de ficelle ordinaire.

J'ignorais quel genre d'enchantement pouvait provoquer cette réaction, mais vu les yeux effarouchés du cheval qui caracolait pour rester hors de portée, le sort devait être assez puissant pour subjuguer sa volonté.

La colère s'insinua dans ma poitrine. Zacharie valorisait sa liberté autant que moi la mienne. Je refusais qu'il la perde par ma faute. À cette pensée, le pouvoir obscur se redressa. Je l'appelai à monter de la même façon qu'on invite les mésanges à venir manger dans notre paume. Il ne tarda pas à saisir la perche que je lui tendais. Je sursautai, car sa prise n'avait rien du contact délicat des petits passereaux et il chargea comme la marée dans la baie de Fundy, plus rapide qu'un cheval au galop, engloutissant tout sur son passage sans discernement.

La noirceur m'emplit les poumons jusqu'à prendre toute la place dans ma poitrine et ma tête. Je levai le menton pour respirer, sans succès. Mes pensées, mes doutes, mes hésitations, tout fut balayé par la vague déferlante. Il ne me restait plus que la certitude que le cheval-bâisseur était mien et qu'il était hors de question que Rioux s'en empare sous mon nez.

La marée noire s'échappa de tout mon être. Contrairement aux ailes du cormoran, cette fois la magie ressemblait à l'encre d'une pieuvre, nuage noir opaque et insondable. Dès que l'ombre s'approcha de lui, Rioux virevolta, la corde oubliée pendant au bout de son bras.

Zacharie en profita pour charger et le mordre. Pris par surprise, Rioux cria et lui lança la corde, manquant ses oreilles de peu. Je tendis les mains vers lui et la noirceur le toucha enfin. Il se débattit et je relâchai la pression pour mieux revenir à la charge. Chaque assaut le rapprochait un peu plus de moi, jusqu'à ce que je le tienne entièrement sous mon emprise. Ses yeux

paniqués tournaient dans toutes les directions, à la recherche d’une issue. Mais il n’y en aurait aucune pour lui. Une sinistre jubilation monta dans ma poitrine, de le savoir à ma merci. Je saisis son menton dans ma main et l’obligeai à me regarder.

– Sais-tu qui a apposé le geas sur le cheval-bâisseur prénommé Xavier?

Il gargouilla, de l’écume apparaissant aux coins de sa bouche. Les liens de son geas m’apparaissaient à la façon d’une toile d’araignée. Je les balayai avec une vague de magie. Les gouttes perlèrent sur les filaments et quelques ancrages lâchèrent. Pas assez pour l’en libérer. Un liquide me chatouilla le dessus de la lèvre et je l’essuyai du revers de la main. Je goûtai le sel de la mer avant de réaliser que mon nez saignait. Je resserrai ma prise sur le visage de Rioux, refusant de m'avouer vaincue.

– Qui cherche à regrouper les chevaux de la Dame blanche?

– Je mourrai avant de dévoiler l’identité de mon maître, croassa Rioux.

Un éclair de lumière blanche oblitéra ma vision et je relâchai le trouveur pour dresser un mur d’eau autour de moi. Des gerbes d’eau répondirent à l’appel, prêtes à m’obéir, accompagnées par des fragments d’asphalte qui jaillirent dans toutes les directions alors que les conduits d’aqueduc explosaient.

Zacharie hennit, un son empreint de rage. Ses sabots claquèrent à quelques reprises et le silence tomba. Je clignai des yeux pour chasser le flou qui persistait, et je me retrouvai face à elle.

Chapitre 21

La Dame blanche se dressait à quelques mètres de nous. Ses longs cheveux blonds volaient autour d'elle. Son ensemble complètement noir accentuait la pâleur de son teint. L'air crépitait tandis qu'elle avançait, les bras écartés. Les gravats d'asphalte s'écartaient de son chemin, déplacés par une main invisible.

Sur ma gauche, Zacharie avait repris sa forme humaine. Il tenait une arbalète en bois dans ses mains, la corde tendue, prêt à décocher un carreau sur la nouvelle venue. J'aurais juré qu'il n'était pas armé lorsqu'il m'avait rejoint plus tôt. Comme l'arme ressemblait à l'une de celles que j'avais vues dans son atelier, peut-être l'avait-il invoquée. Pour l'instant, ce détail pâlisait devant la menace que représentait la Dame blanche.

– Qu'avons-nous ici? susurra-t-elle avant d'attaquer.

La vague invisible me prit à la gorge et bloqua ma respiration. Je lâchai Rioux et il tomba à mes pieds. Le grondement d'une cascade déchaînée se réverbéra dans ma tête et le vacarme noya mes pensées. Je levai les mains pour repousser l'assaut, mais il n'avait rien de physique. La voix de la Dame blanche tonna, alors que sa bouche n'avait pas bougé.

« Admire-moi. Adore-moi. Vois comme je suis puissante. Il ne te reste qu'une seule option : agenouille-toi à mes pieds et offre-moi tout ce que tu as, tout ce que tu es. »

Des spasmes parcoururent mes membres. Ses paroles s'enroulaient autour de moi et le désir de m'y abandonner luttait pour prendre le dessus sur la raison. Une part de moi se cabra, refusant la suggestion. Si la puissance de l'assaut dépassait l'entendement, un parallèle se traçait entre cette magie et ma capacité à charmer, mais ça revenait à comparer une truite avec un esturgeon.

Dans ma poitrine, le pouvoir obscur s'ébroua. L'air emplît mes poumons à nouveau. J'inspirai avec gratitude tandis que le calme revenait sous mon crâne. Devant moi, la Dame blanche sourcilla. Ses mains s'écartèrent et avant que j'aie le temps de fortifier mes défenses, ma vision tourna au noir. La douleur transperça mes oreilles à l'absence soudaine de

son. Je ne sentais plus le sol sous mes pieds ni les gerbes d'eau à proximité de mes mains.

Mon cœur se mit à battre à toute vitesse et la panique me submergea. Comment avait-elle pu me couper de toute sensation? Le pouvoir obscur avait déjoué les manipulations de l'enchanteresse une première fois, aussi me tournai-je vers lui. Sa présence baignait mon corps tout entier, bien plus vaste que ses serpentins habituels dans mes entrailles. Je m'en remis à lui et lui laissai le champ libre.

Les filaments de pouvoir en moi et autour de moi se cristallisèrent en flocons. Une fois assez gros, ils fusèrent dans toutes les directions. La toile de noirceur qui m'étouffait se picora de points lumineux. De l'autre côté, je voyais le soleil, les arbres, les gravats dans la rue. J'entendais le vent et le gargouillis de l'eau. Je sentais les feuilles en décomposition et la terre humide.

Une illusion.

Je hurlai ma fureur et le reste du voile noir se dispersa. Comment osait-elle me piéger de la sorte? Cette fois, l'expression de la Dame blanche témoigna de sa surprise. À mes côtés, Zacharie pivotait, ses mouvements d'une lourdeur inhabituelle. En une fraction de seconde, le temps reprit sa progression normale et il la mit en joue.

Notre affrontement avait duré l'espace de quelques secondes à peine. Je clignai des yeux, sous le choc. La Dame blanche mit une main sur sa poitrine.

– Je suis agréablement surprise. Belle répartie.

Elle tourna la tête vers Zacharie et lui servit une moue dédaigneuse.

– Toujours fâché, à ce que je vois.

Rioux profita de notre distraction pour se tortiller hors de ma portée. Il sauta sur ses pieds et se précipita vers le Combi. Un lasso de foudre quitta les mains de l'enchanteresse et s'enroula autour de lui, l'immobilisant complètement. Un pincement de frayeur me saisit à cette démonstration de puissance.

– Ne partez pas si vite, mon ami. Vous me devez quelques explications, après tout.

Elle me servit un haussement de sourcil coquet avant d'écarquiller les yeux avec une candeur feinte.

– J'étais bien tranquille chez moi, à planifier mon prochain coup d'éclat, lorsque j'ai réalisé que quelqu'un jouait les trouble-fêtes juste sous mon nez.

D'une torsion du poignet, elle attira Rioux à elle, son regard toujours rivé sur moi.

– Il y a des façons plus simples d'attirer mon attention, très chère.

D'un geste désinvolte, elle chassa cette idée pour reporter son attention sur le trouveur.

– Mais voilà que je viens aux nouvelles, pour entendre parler de conspiration. Et pas n'importe laquelle : une conspiration qui viserait mes chevaux, rien de moins, ajouta-t-elle d'une voix de plus en plus revêche. Dis-moi, qui t'a confié ta quête?

Le teint de Rioux s'empourpra et il bégaya, comme si sa langue était trop épaisse pour lui permettre de parler. L'expression de la Dame blanche devint orageuse et elle leva les bras. Des flammèches bleutées apparurent partout le long du corps du trouveur. Il jeta la tête vers l'arrière, ses membres agités de spasmes.

La marée noire de mon pouvoir avait reflué en l'absence de provocation, mais on aurait dit que la curiosité prenait le dessus sur la prudence, et de minces filets obscurs se tendaient vers elle pour goûter à ses flammèches. Je retins mon souffle et tirai sur le pouvoir pour le ramener à moi. Je frappai une résistance bornée. « Tu m'appartiens. » La noirceur roula sur elle-même, frustrée de devoir se rendre à l'évidence.

Pendant ce temps, la Dame blanche avait poursuivi ses efforts pour dissiper le geas qui retenait prisonnière la volonté de Rioux. Zacharie s'était déplacé pour avoir une ligne de tir dégagé et son expression n'augurait rien de bon.

– Si tu le tues, nous n’aurons pas les réponses à nos questions, la mit-il en garde.

Elle lui jeta un rapide coup d’œil avant de ramener son attention sur son travail. La masse crépitante de pouvoir enfla et elle tendit les bras pour concentrer son effet.

– QUI EST TON MAÎTRE?

Rioux partit d’un rire hystérique.

– J’ai trouvé mon bourreau. Que Saint Antoine de Padoue m’offre la paix...

Le reste de ses paroles se perdit dans un bruit de gorge indéfinissable. Les liens du geas se relâchèrent une infime seconde avant d’imploser. Un éclair rouge m’aveugla, laissant une ligne jaune imprégnée sur ma rétine. Le sombre pouvoir revint aussi vite et se lova tout autour de moi pour me protéger de l’assaut.

Ma vision s’éclaircit pour voir le corps de Rioux inerte au sol, la Dame blanche à ses côtés avec un rictus frustré. L’homme qui avait voulu nous empêcher de voir l’enchanteresse l’avait payé de sa vie. Zacharie bondit alors qu’elle allait poser une main sur la poitrine du mort.

– Sa mort ne t’appartient pas. Tu le touches, et je tire, la menaça-t-il.

Un genou au sol, la Dame blanche releva la tête vers le cheval-bâtitseur. Une lueur terrible passa dans son regard et des ombres se mouvèrent sous sa peau. Les poils de mes bras se hérissèrent devant cette menace.

Un sourire étira mes lèvres tandis que je levais un mur d’eau derrière Zacharie. Toute cette eau que j’avais amassée ne demandait qu’à se rendre utile. La Dame blanche hésita, perdant de sa superbe à la vue de ces renforts improbables. Elle tourna la tête vers moi. La tension dans l’air était si forte que je n’aurais pas été surprise de voir la terre s’ouvrir entre nous. Finalement, elle détourna la tête et haussa les épaules.

– Si tu insistes.

Elle se releva, épousseta ses mains et recula, aussi altière que si nous nous étions trouvés dans son salon et non au milieu des ruines de ce qui

avait été la chaussée. Son expression était l'ennui personnifié lorsqu'elle m'adressa la parole.

– Pourriez-vous m'expliquer la raison de tout ce bazar?

Doucement, l'eau se retira pour reprendre sa place autour de moi en un tourbillon paresseux.

– On récolte ce que l'on sème, lui lança Zacharie.

Elle roula des yeux à la manière d'un parent importuné par son enfant turbulent, mais elle ne réagit pas autrement à sa réponse, son attention toujours sur moi. J'inspirai, à la recherche de l'explication la plus concise possible.

– Il semblerait qu'un mystérieux individu cherche à regrouper toutes les créatures dont vous aviez précédemment le contrôle, animales et surnaturelles confondues.

Son visage se crispa, empreint de menaces.

– Essaies-tu de profiter de mon apparente chute pour prendre ma place?

Je secouai la tête, stupéfaite qu'un tel scénario lui semble probable.

– J'ai été accusé à tort d'un des méfaits causés par les recherches de Rioux. Je veux seulement m'innocenter.

La surprise métamorphosa ses traits.

– Serais-tu l'océanide que le Bonhomme Sept Heures a blâmée pour la débâcle sur son chantier?

J'acquiesçai et elle éclata de rire, une main sur sa gorge. Je fronçai les sourcils et échangeai un regard avec Zacharie. Il avait abaissé son arbalète et relâché la tension sur la corde, le carreau toujours encoché, prêt à toucher sa cible en quelques secondes au besoin. Il haussa les épaules, aussi perplexe que moi.

– Voilà qui est délicieux. La protégée de la Corriveau qui se pavane sur le pas de ma porte.

Je m'éclaircis la gorge, incertaine de la meilleure réponse à lui faire.

– Peut-être, mais je dois éclaircir la situation. La protection de la Corriveau ne suffira pas à apaiser le Bonhomme Sept Heures.

Les implications s'imposèrent à moi : avec Rioux mort, la Dame blanche visiblement prise au dépourvu, la piste venait de s'éteindre. Je ne savais rien du trouveur, en dehors de son patronyme. C'était bien trop peu pour espérer découvrir quelque chose. Le désespoir me remonta la gorge, menaçant de me submerger.

La voix de Zacharie me ramena au présent :

– Sans notre intervention, le plan de Rioux aurait très bien pu fonctionner. Je ne sais pas quel ennemi complotait contre toi – les possibilités sont trop nombreuses vu ta fâcheuse tendance à prendre le mauvais parti – mais il était en voie de trouver l'arme parfaite pour t'achever.

La Dame blanche croisa les bras, ses ongles manucurés tapotant sa veste de cuir pendant qu'elle réfléchissait aux implications.

– Je pensais avoir dépouillé mes chevaux de toute magie résiduelle, mais il faut croire que je me suis trompée, si quelqu'un s'est donné autant de peine.

– Tu nous es redevable, insista Zacharie.

Elle plissa les yeux avant de sourire largement. Elle se tourna vers moi.

– Très chère, de toute évidence, vous m'avez évité un fâcheux contretemps. Je vais donc t'offrir la même chose.

Je lançai un rapide coup d'œil à Zacharie. Il avait insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'elle ne nous causerait que des ennuis. Son expression était neutre, ne dévoilant rien de plus que sa vigilance face à son ancienne maîtresse.

– Que proposes-tu?

Ce devait être la bonne réaction, car elle écarta les bras, toujours souriante.

– J'ai entendu le témoignage des deux parties impliquées et je confirme que le sabotage sur le chantier de ce cher Baptiste a découlé de représailles à mon encontre.

Baptiste? Un frisson remonta mon dos à l'idée du genre de personne qui pouvait se targuer d'appeler le Bonhomme Sept Heures par son prénom. Elle tapa dans ses mains, comme pour conclure son argumentaire.

– J’ai suffisamment d’influence pour l’obliger à abandonner ses accusations farfelues. L’opportunité est trop belle; Baptiste est si rarement pris au dépourvu dans ses petites intrigues. J’interviendrai en ta faveur au prochain conseil...

Je secouai la tête.

– Tout de suite. Appelez-le.

Elle haussa un sourcil incrédule et je vis Zacharie se mordre les joues pour ne pas sourire. J’aurais pu jurer voir de la fierté dans son regard.

– Vindicative. Bien.

Elle sortit un smartphone de la poche arrière de son pantalon. J’aurais juré qu’il était trop ajusté pour y loger un téléphone, mais peut-être était-ce un tour de passe-passe. Elle me montra l’afficheur avec le nom de Baptiste Rodrigue avant de lancer l’appel. Elle ne dut pas attendre plus de deux sonneries.

– Baptiste, très cher. Comment vas-tu? ... Ma journée serait aussi plus agréable si je n’avais pas eu besoin de t’appeler, mais tu sais ce qu’on dit « Careful what you wish for »^[9], ça pourrait bien se retourner contre toi. ... En fait, je voulais clarifier certains détails avec toi. J’ai été mis au fait d’une opération à mon encontre. Ton chantier aurait été un dommage collatéral. ... La petite océanide n’a strictement rien à y voir. Quant aux chevaux-bâisseurs, c’est une autre question, mais elle ne te concerne pas. ... J’en glisserai un mot au conseil des Clans à la prochaine rencontre.

Elle roula des yeux à la réplique suivante.

– Me défiler? Quelle idée. Tu me diras ce que tu exiges en réparation pour l’inondation de ton chantier. J’espère que nous pourrons laisser tout ça derrière nous.

Après une brève salutation, elle raccrocha et agita son smartphone dans ma direction.

– Satisfaite?

Le soulagement me submergea et les tourbillons d’eau s’écoulèrent pour reprendre leur place dans le sol après quelques bouillonnements. La Dame blanche observa la scène avec une drôle d’expression.

– Marie-Josephte affirme que tu es à la recherche d’autres océanides.

– C’est exact, répondis-je, méfiante.

Elle haussa un sourcil, comme si j’étais un enfant récalcitrant.

– Tes recherches ont-elles porté leurs fruits?

Je pinçai les lèvres, alors que Zacharie fronçait les sourcils. Il ne devait pas trouver encourageant que la Dame blanche s’intéresse à mon cas. Avec les funestes promesses de Rioux fraîches à ma mémoire, j’ignorai mon découragement et lui répondis d’une voix égale :

– Rien pour l’instant.

– En quoi ça te regarde? demanda Zacharie en même temps.

Un éclair de fureur traversa le regard de la Dame blanche, mais au lieu de lui répondre, elle se tourna vers moi.

– Je l’ai toujours préféré sous sa forme chevaline, celui-là. Dans un esprit de bon voisinage, j’aimerais t’offrir mon aide, aussi minime soit-elle.

Mon regard croisa celui de Zacharie. Il secoua la tête pour me mettre en garde. Une telle opportunité ne se présenterait peut-être plus jamais.

– C’est très généreux...

Elle me coupa la parole d’un geste.

– N’y vois pas d’engagement de ta part. C’est gagnant-gagnant pour moi de toute façon : Marie-Josephte sera furieuse de ne pas avoir été dans le secret. Je vais contacter la personne en question et je te ferai signe si jamais il décide de coopérer.

Son regard survola la scène autour de nous et elle soupira.

– Vous m’excuserez de ne pas vous inviter pour le thé, mais il semblerait que j’aie des chevaux à retracer et rapatrier.

Elle nous chassa de la main.

– Hors de ma vue avant que je trouve un bouc émissaire pour passer ma frustration.

Je reculai avec précaution, soulagée d’éviter une confrontation ouverte avec la Dame blanche. Sauf que Zacharie ne semblait pas de cet avis. Même

si je comprenais son besoin de justice, j'avais cependant la conviction qu'il regretterait de passer ses nerfs sur la Dame blanche. Pour l'instant, elle semblait bien disposée à notre rencontre, mais ce sentiment serait de courte durée s'il la provoquait.

Avec précaution, je m'approchai de lui pour glisser une main dans le creux de son coude. Il inclina la tête à mon intention sans quitter l'enchanteresse du regard. Je tirai sur son bras jusqu'à ce que ses yeux trouvent les miens.

– Rentrons.

– Vous êtes mignons, railla la Dame blanche.

Les muscles sous ma main se tendirent, mais à ma surprise, Zacharie se détournait en direction du Combi. Je relâchai mon souffle et le suivis. Mon pied buta contre un débris et je me penchai, surprise de trouver la corde enchantée que Rioux avait essayé d'utiliser contre le cheval-bâisseur. Je m'empressai de la ramasser et de la rouler pour la cacher.

Zacharie était déjà assis du côté passager lorsque je grimpai derrière le volant. J'envoyai la corde de jute sous le siège d'un geste rapide avant de démarrer. Mon estomac grogna tandis que je prenais conscience du tremblement de mes mains. Je fis faire demi-tour au Combi et regardai la Dame blanche s'éloigner dans le rétroviseur.

– Où est la meilleure poutine du coin?

Zacharie se tourna vers moi avec un air surpris.

– Le casse-croûte du Vieux-Moulin, mais je ne sais pas s'il est déjà fermé pour la saison froide.

– On le saura bien assez vite en lançant le GPS. De toute façon, tu me dois un dîner.

Il fronça les sourcils.

– Je pensais à quelque chose de plus élaboré.

J'agitai un doigt réprobateur dans sa direction.

– Je choisis le restaurant, tu paies. C'est l'essence de notre entente. Ça t'apprendra à passer des marchés trop flous.

Il éclata de rire et mon cœur s'envola dans ma poitrine à ce son.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

La chance était de notre côté et le casse-croûte opérait encore, sa fermeture pour la saison froide prévue la semaine suivante.

J'avais la bouche pleine de fromage en grains frais lorsque mon smartphone se mit à sonner. Je le soulevai pour voir le nom de Marie-Josephite sur l'afficheur. J'avalai avec empressement en acceptant l'appel.

– Où es-tu? As-tu besoin de moi? Je peux être là dans quinze minutes.

Je souris, soulagée de savoir que des renforts auraient été en route, advenant le cas où la situation n'avait pas tourné à notre avantage. En reconnaissant la voix de mon interlocutrice, Zacharie se figea, sa dernière bouchée de hamburger à moitié dans sa bouche.

– Je règle les derniers détails de mon enquête, mais tout est sous contrôle.

Zacharie se pointa du doigt en articulant « Détails? » avec une expression à la fois incrédule et outrée. Je ne pus retenir mon sourire tandis que Marie-Josephite exigeait des explications. Je lui brossai un bref tableau des événements des trois derniers jours.

– J'ai hâte d'entendre les conclusions de Mathilde. Si certains de ses chevaux ont été maltraités, elle sera furieuse.

Je secouai la tête en l'entendant appeler la Dame blanche par son prénom, incapable de concevoir qu'elles et le Bonhomme Sept Heures fassent tous partie du même cercle d'amis hautement explosif.

– La bonne nouvelle, c'est qu'elle s'est portée garante de mon innocence, conclus-je.

– C'est plutôt surprenant, même si tu m'en vois ravie. Elle doit être fébrile à l'idée d'avoir un bon prétexte pour manigancer ouvertement.

– Penses-tu qu'elle va causer des problèmes au manoir?

Marie-Josephite renifla avec dédain.

– Non, elle n'osera pas s'en prendre à moi ouvertement, même si elle doit se délecter de pouvoir contrarier Baptiste. Je garderai un œil sur elle quand même. Je te fais signe s'il y a lieu de s'inquiéter.

Je la saluai et raccrochai. Zacharie avait fini son repas et jouait avec les dernières frites dans son assiette.

– Je ne t’ai pas remercié.

Je haussai un sourcil en prenant une bouchée de ma poutine maintenant considérablement plus tiède.

– Pour Xavier, précisa-t-il. Tu aurais aisément pu le balancer pour te sauver bien des ennuis. Je n’avais pas réalisé la précarité de ta situation.

Je pris le temps de mastiquer, considérant ma réponse.

– Je sais ce que ça fait d’être à la merci des caprices des autres. Je ne ferais jamais subir ça à un quelqu’un de mon plein gré.

– Que dirais-tu de venir chez moi vendredi prochain? Les autres chevaux-bâisseurs et quelques amis viennent généralement passer la soirée pour boire une ou deux bières et cuire sur le BBQ ce qui nous tombe sous la main.

Je fis tourner ma fourchette entre mes doigts en considérant son invitation.

– Tu as obtenu une *date* au restaurant en échange de ta coopération pour retrouver ton ami. De mon point de vue, ce pacte t’a beaucoup plus profité à toi qu’à moi. Je ne suis pas dupe : tu veux juste m’obliger à accepter un véritable dîner.

Son regard gagna en intensité et j’en oubliai de mâcher ma bouchée avant de l’avaler. Je faillis m’étouffer et dus me donner quelques coups sur la poitrine pour faire passer les frites.

– Qu’il ne soit pas dit que j’aie été déloyal, répondit-il. Je te propose un coup de main avec l’entretien du manoir en échange de ta présence à la soirée de vendredi prochain.

Je clignai des yeux. Mes finances se portaient bien, mais il n’en restait pas moins que les services d’un entrepreneur de confiance représentaient une dépense importante dans mon budget, surtout vu l’état de ma remise de jardin. Je tendis la main au-dessus de la table et le sourire de Zacharie se fit diabolique.

– Ainsi soit-il.

Un fourmillement me remonta le bras pour se diffuser dans le creux de mes reins. Je pouvais difficilement m'attirer plus d'ennuis en acceptant ce pacte qu'avec le précédent, non?

OceanofPDF.com

Épilogue

Mes nouveaux invités venaient tout juste de s'installer dans leur chambre. Le jeune couple avait semblé à bout de nerfs, les larmes aux yeux en réalisant qu'ils étaient dorénavant en sécurité. Ils avaient déclaré être des mages, mais j'avais la certitude que la femme était en fait une sorcière. Ces dernières étant les parias du monde surnaturel, je pouvais comprendre leur subterfuge et je n'avais pas insisté.

Le manoir agita un rideau pour attirer mon attention dehors. Je m'approchai de la fenêtre, tasse de café à la main pour admirer le spectacle. Zacharie me tournait le dos, penché au-dessus d'une pile de planches de bois, me donnant une superbe vue de son derrière moulé dans un pantalon qui aurait dû être l'antithèse du sex-appeal.

Deux autres ouvriers l'accompagnaient de même que Ben. Le jardinier avait hésité d'abord, rôdant non loin, inquiet pour ses fleurs. Zacharie l'avait finalement invité à se joindre à eux et à donner son opinion, gagnant ainsi le respect indéfectible du géant. Même si l'un des deux ouvriers s'était joint à l'équipe en début de semaine, à peine sorti de formation, les travaux pour rebâtir la remise avançaient bien et ils auraient terminé d'ici la fin de la journée.

Mon regard dériva vers le vaisselier dans le coin de la pièce. Lors de la prise de possession du manoir, l'agente immobilière m'avait remis une petite clé en expliquant qu'elle servait à déverrouiller un compartiment secret dans le meuble. J'avais trouvé le concept charmant, mais inutile sur le moment. Désormais, la corde de Rioux y reposait, hors de vue. J'avais pris soin de l'enrouler dans un sac hermétique rempli de sel, dans le but de masquer sa présence aux autres créatures surnaturelles. J'hésitais à en parler à Zacharie, ne voulant pas déclencher de mauvais souvenirs pour rien, mais je devrais aborder le sujet tôt ou tard.

La sonnerie du téléphone interrompit mes réflexions et je reconnus à l'écran le numéro laissé par Sorcha. Je déposai ma tasse avec un pincement d'inquiétude et pris l'appel.

– Est-ce que je parle bien à la détective de l'heure? me salua la voix enjouée de la Faoladh.

Un sourire étira mes lèvres malgré moi.

– Je ne sais pas à qui tu as parlé, mais ils en ont beurré épais.

– Moi qui pensais te suggérer de changer ton nom de famille pour Poirot, ou encore Marple.

Elle lâcha un soupir théâtral avant de reprendre.

– Les mêmes sources me signalent que tu as créé une belle pagaille chez la Dame blanche.

Je grimaçai au souvenir de la dévastation de la chaussée à notre départ.

– La situation s'est révélée un peu plus complexe que prévu, me justifiai-je. Peut-être que la prochaine fois, le Bonhomme Sept Heures y repensera peut-être à deux fois avant de m'accuser à tort.

– Ton nom était sur toutes les lèvres lors du conseil des Clans : ton efficacité en a épaté plus d'un. Et j'en connais quelques-uns qui voudraient bien connaître la façon dont tu t'y es pris pour extorquer une faveur indéfinie au Bonhomme Sept Heures. C'est du jamais vu.

– Mm, acquiesçai-je pour éviter de lui donner le fond de ma pensée sur le vieil homme.

Il n'avait pas apprécié que je demande à garder sa dette ouverte, surtout qu'il pensait s'en sauver avec des excuses formelles et un petit service rendu. On n'apprenait pas à un vieux singe à faire la grimace, et je n'espérais pas qu'il en tire une leçon, mais sa prudence contaminerait peut-être les autres puissances dans la région, ce qui me garantirait la paix d'esprit pour le futur. Sorcha ne se démonta pas face à ma réponse :

– Je suis d'autant plus convaincue que tu serais excellente dans le rôle de déléguée des créatures aquatiques.

Mes yeux s'arrondirent. Encore cette idée saugrenue? Et surtout après la conclusion chaotique de mon enquête. N'importe quelle personne sensée aurait dû en conclure que je n'avais pas les habiletés ni les contacts nécessaires pour endosser ce type de responsabilité. Mais ses paroles faisaient écho à celles d'une autre...

– Est-ce que Marie-Joseph te t'a demandé de t'y mettre pour me convaincre?

– Non, je trouve juste que l'idée a du mérite, et Christian, le chef de la meute, aussi. Surtout vu tes idées anarchistes, finit-elle sur le ton de la confiance.

– Non, merci, répondis-je poliment. Je vais me concentrer sur le manoir et ses invités.

– Au moins j'aurai essayé. Comment se porte ton korrigan?

Je clignai des yeux au soudain changement de sujet. Sorcha avait-elle vraiment appelé pour faire la conversation? Je me secouai et répondis à sa question.

– Au chaud dans son nid douillet. Il a élu domicile dans le comble. Ta grand-mère avait raison au sujet du riz et du bas.

– Tant mieux, tu vas pouvoir te balader dans ton jardin sans craindre une commotion cérébrale. Bon, je te laisse, c'est l'heure d'aller se dégourdir les pattes!

Je la saluai et raccrochai, mystifiée. À sa précédente visite, je n'aurais pas qualifié Sorcha d'alliée, encore moins d'amie, mais peut-être – et je dis bien peut-être – que cette relation officielle germerait pour offrir de nouvelles possibilités.

Inspirée par le commentaire de la louve, je saisis ma veste et sortis sur la véranda. La brise me caressa le visage, portant avec elle un concert de martèlement, de sciage et de vissage. Si le beau temps tenait encore, la chaleur avait fait place à une fraîcheur mordante et à l'odeur de neige imminente.

L'idée de courir au bord du fleuve envoya des cascades de fourmillement dans mes membres. Je traversai le jardin en direction du rivage. Mon regard croisa celui de Zacharie alors que je passais à côté de la zone en chantier. Les événements du week-end dernier avaient certes été éprouvants, mais j'avais réussi à tenir tous les fronts – et à me faire de nouveaux alliés au passage.

J'étais bien contente de revenir à un semblant de normalité. Quoiqu'avec Zacharie dans les parages, cette notion semblait toujours s'envoler par la fenêtre, mais au moins le calme était revenu. Ben avait réitéré son idée de porte ouverte pour l'Halloween en présence de Florence

et mes deux amis avaient pris les choses en main, en me demandant seulement d'être présente et de sourire aux visiteurs le jour venu. La Dame blanche avait laissé un message vocal énigmatique sous-entendant qu'elle avait fait des progrès concernant sa piste pour éclairer mes recherches sur mes semblables.

Tandis que mes pieds foulaient la grève, je savourai la liberté.

Un petit mot de la part de Mélanie

Et cette soirée BBQ chez Zacharie? Non, elle ne sera pas dans le tome 2, ça ne fonctionnait pas sur la trame du temps... Attendez! Pas de panique. La scène est écrite, et comme je ne suis pas (complètement) sadique, je vous l'offre en bonus.

[CLIQUEZ ICI](#) ou copiez-collez ce lien dans votre navigateur pour la télécharger :

<https://mailchi.mp/96e200146f87/bbq>

Nous disons au revoir à Viviane après quelques journées mouvementées. J'espère qu'elle profitera de ce repos bien mérité.

Il y a cependant des soucis qui se profilent à l'horizon, car le monde des simples humains et celui des créatures surnaturelles sont sur le point d'entrer en collision.

Si Viviane est décidée à faire profil bas dans l'espoir de retrouver les siens, les événements pourraient bien l'obliger à prendre un rôle plus important sur l'échiquier surnaturel.

À suivre dans le tome 2 [LES VAGUES FUGITIVES](#)

Pas envie d'attendre le tome 2? Retrouvez Greg, la Corriveau et une flopée de personnages issus du folklore dans la série *Windigo*. Disponible en [INTÉGRALE ICI](#).

En tant qu'auteure indépendante, votre opinion est ma plus belle publicité. Si ce roman vous a plu, écrivez un commentaire honnête sur le

site de votre marchand de livres numériques.

OceanofPDF.com

Dans le même univers

La Coureuse des grèves, fantasy urbaine

[Les eaux empoisonnées](#)

[Les flots ensorcelés](#)

[Les vagues fugitives](#) – sortie prévue le 22 juin 2023

La série Windigo, fantasy urbaine

[La Proie du Windigo](#)

[L'ennemi du Windigo](#)

[La chasse du Windigo](#)

[L'intégrale](#)

Aussi disponibles

La Chronique des Joyaux, fantasy médiévale

[Le crépuscule violet](#)

[L'aurore carmin](#)

[Le zénith nacré](#)

La série Dominix Kemp, science-fiction space opéra

[Gemellus](#)

[Similis](#)

[Dominus](#)

Remerciements

Comme toujours, merci à celui qui me nourrit et m’approvisionne en café, David. Un merci tout doux à mes enfants qui acceptent que maman ne soit pas toujours disponible. Un énorme merci à Nathy d’Eurveilher pour son œil de lynx et ses retours éclairés. Merci à mes lectrices bêta qui se prêtent au jeu et qui discutent de mes personnages comme on le fait d’un ami, Lori Anne, Roselyne et Valérie. Finalement, merci à vous chers lecteurs et chères lectrices. Vos retours illuminent mes journées et alimentent le feu de la passion.

À propos de l’auteure

Mélanie est originaire de la banlieue ouest de Montréal, au Québec. Déjà à 10 ans, elle passe une bonne partie de ses nuits à lire sous les draps avec une lampe de poche. Le reste du temps, elle rêve d’écrire ses propres histoires. À 17 ans, elle quitte sa ville natale pour poursuivre ses études. Elle rencontre son conjoint dans le Bas-du-Fleuve et lui offre une vie de servitude en échange de bons repas. Finalement, c’est lui qui cuisine et c’est mieux ainsi. Ils habitent en banlieue de la ville de Québec avec leurs deux merveilleux enfants et un chien affectueux, mais pas très brillant. Ses plaisirs coupables sont le chocolat et les romances paranormales.

Rejoignez l’auteure sur ces réseaux

Site Web : melaniedufresne.com

Facebook : www.facebook.com/MelanieDufresneEcrivaine

Instagram : www.instagram.com/melanie_ecrit

[1] La Sûreté du Québec est le corps de police provincial et la seule organisation à desservir tout le territoire québécois.

[2] Se traduit par “Chérie, je suis rentrée”, parole de la chanson du même nom de la chanteuse canadienne de musique country Shania Twain.

[3] Cf. Le prélude « Les eaux empoisonnées »

[4] Cf. « Les eaux empoisonnées », le prélude de La Coureuse des grèves.

[5] En passer une petite vite, c’est tromper quelqu’un, le flouer, probablement de l’anglais *to pull a fast one*.

[6] La Pruche du Canada est une espèce de Tsugas de la famille des Pinaceae.

[7] Un rang est un chemin rural au Québec qui suit perpendiculairement les lots d'exploitation agricole.

[8] Vironner : (de l'ancien français) enrouler; (Québec) errer, se promener.

[9] Attention à ce que vous souhaitez.

OceanofPDF.com